

Traduction commentée d'extraits du livre *The Magical Language of Others* de E. J. Koh

Auteur : Gohy, Constance

Promoteur(s) : Herbillon, Marie

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en traduction, à finalité spécialisée

Année académique : 2021-2022

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/15582>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Université de Liège

Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues Modernes : linguistique, littérature et traduction

Filière en traduction et interprétation

Traduction commentée d'extraits du livre

The Magical Language of Others

de E. J. Koh

Travail de fin d'études présenté par Constance GOHY en vue de
l'obtention du grade de master en traduction, à finalité spécialisée

Année académique 2021-2022

Promotrice : M^{me} Marie HERBILLON

Co-promotrice : M^{me} Perrine SCHUMACHER

Lectrice : M^{me} Mathilde MERGEAI

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier chaleureusement ma promotrice Madame Herbillon et ma co-promotrice Madame Schumacher pour l'attention qu'elles ont portée à la réalisation de mon mémoire et pour le temps qu'elles ont consacré à la relecture de ma traduction. Leurs précieux conseils, leur disponibilité, leur patience et leur souci du détail m'ont été d'une aide inestimable pour mener à terme ce travail. Je souhaiterais également remercier ma lectrice Madame Mergeai d'avoir pris le temps de lire ce travail.

Ensuite, j'adresse mes remerciements à mes connaissances sud-coréennes, notamment Jusung, qui a répondu à mes questions et éclairci certains points nébuleux.

Je suis également reconnaissante envers mes camarades de classe sans lesquels je ne serais jamais arrivée au bout de ces cinq années d'études, et, plus particulièrement, Marie pour avoir eu la gentillesse de relire ma traduction ainsi que Laurine pour avoir travaillé à mes côtés durant notre Erasmus à Malte.

Bien évidemment, ce mémoire n'aurait jamais abouti sans le soutien inconditionnel de mes proches, notamment de ma mère et de mes sœurs, Héloïse et Victorine (sans oublier Sha), qui m'ont encouragée dans les moments les plus difficiles et qui ont toléré mes nombreuses séances de travail nocturnes.

Enfin, je souhaite témoigner ma gratitude au corps professoral de l'Université de Liège qui m'a fourni une formation de qualité avec dévouement, rigueur et passion, grâce à laquelle ce mémoire a pu être réalisé.

Table des matières

I. Introduction	1
1. De l'autrice et de l'œuvre	1
2. Du choix du livre	2
3. Des enjeux traductologiques	4
4. Du choix des extraits	5
II. Traduction	7
III. Commentaire traductologique	57
A. Analyse du texte source	58
1. Du type de texte : la traduction littéraire et ses enjeux	59
2. Du genre de l'œuvre : peut-on traduire <i>Memoir</i> par <i>Mémoires</i> ?	62
3. Du style de l'autrice : alinguisme, bilinguisme ou semilinguisme ?	65
B. Skopos et démarche traductive	69
1. De la finalité et du public cible	69
2. De l'étrangéisation et de la naturalisation	71
C. De la dimension étrangéissante	80
1. De la traduction des références culturelles (coréennes, japonaises et américaines)	80
a. Stratégies de traduction	82
b. Romanisation, genre et nombre des <i>realia</i> coréennes	88
c. Autres traits étrangéissants	90
2. De la traduction des hétérolinguismes	91
3. De la traduction des lettres : traduction indirecte, informalité, oralité et <i>question tags</i>	96
IV. Conclusion	103
V. Bibliographie	105

I. Introduction

Voilà une dizaine d'années que la Corée, pays du « Matin calme », est sous le feu des projecteurs. Gangnam Style, K-pop, Samsung, tensions avec la Corée du Nord, jeux olympiques de PyeongChang en 2018, victoire historique de *Parasite* aux Oscars : ce petit pays situé entre les deux grandes puissances chinoise et japonaise a réussi à faire parler de lui d'une manière ou d'une autre. Outre les stéréotypes véhiculés par les médias, la Corée est un pays complexe où ultra-modernité et tradition coexistent. En 2016, j'ai eu la chance de vivre pendant un mois dans une famille sud-coréenne qui m'a fait découvrir ce pays doté d'une riche culture, de traditions ancestrales et d'une histoire hors du commun. J'espère, à travers la traduction de l'œuvre d'E. J. Koh et ce mémoire, partager une culture qui m'est chère.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je souhaiterais m'attarder un instant pour présenter l'autrice de l'ouvrage, E. J. Koh, et pour contextualiser son œuvre. Ensuite, j'exposerai brièvement les raisons qui ont poussé mon choix vers ce livre. Je mettrai également en avant les enjeux traductologiques spécifiques au texte. Enfin, je conclurai cette introduction par la justification du choix d'extraits avant de passer à la traduction en elle-même.

1. De l'autrice et de l'œuvre

Eun Ji Koh, E. J. Koh de son nom de plume, est une autrice, traductrice et poétesse coréenne-américaine née en 1988 à San José aux États-Unis. Elle a étudié la littérature anglaise et la traduction à l'université de Californie et à l'université Columbia à New York. Elle est actuellement doctorante en langue et littérature anglaises à l'université de Washington, où ses recherches se penchent plus particulièrement sur la littérature, l'histoire et le cinéma coréen-américains. Elle a publié des poèmes et des histoires courtes dans de nombreuses publications telles que *The Atlantic*, *Boston Review* et *Slate* pour n'en citer que quelques-unes. Son premier ouvrage, un recueil de poèmes intitulé *A Lesser Love*, est paru en 2017. Elle enchaîne quelques années plus tard avec *The Magical Language of Others*, pour lequel elle se voit décerner plusieurs prix tel que le prestigieux Washington State Book Award. En 2021, elle co-traduit le recueil *The World's Lightest Motorcycle* écrit par la poétesse coréenne Yi Won. À côté de ses activités d'écriture et de traduction, elle a participé

à l'adaptation au petit écran du roman *Pachinko* écrit par Min Jin Lee et elle s'est lancée le défi de rédiger mille lettres d'amour à des étrangers.^{1,2}

The Magical Language of Others est paru en 2020 aux éditions Tin House. Le livre retrace la vie de l'autrice, de sa naissance à l'âge adulte, et se penche spécifiquement sur les années difficiles durant lesquelles l'autrice a vécu sans ses parents. Le récit est entrecoupé de lettres de sa mère – figure à la fois centrale mais absente – traduites du coréen par l'autrice. E. J. Koh consacre d'ailleurs quelques chapitres dans lesquels elle esquisse l'histoire douloureuse de trois femmes qui ont marqué sa vie : sa mère, sa grand-mère maternelle Jun et sa grand-mère paternelle Kumiko. Ce récit multigénérationnel s'étend sur plusieurs décennies et continents, avec en toile de fond des changements socio-historiques tels que l'occupation japonaise de la Corée (1910–1945) et la guerre de Corée (1950–1953).

2. Du choix du livre

The Magical Language of Others est un récit émouvant alliant force et vulnérabilité qui m'a laissé une forte impression. Si j'ai choisi d'en faire le sujet de mon mémoire, c'est en raison des thématiques traitées par l'autrice et de la place qu'occupe la traduction dans le récit.

Issue d'une famille d'immigrants, l'autrice se met complètement à nu et livre un témoignage poignant sur ses expériences, son mal-être et sa confusion identitaire, produits notamment par cette position d'entre-deux culturel et linguistique qu'elle occupe. Elle intègre dans son récit divers aspects des cultures coréenne et japonaise dont elle est issue. Son récit ne se limite pas à sa propre expérience mais retrace le passé tragique de ses ancêtres qui faisaient partie de la diaspora coréenne au Japon, forcée de quitter son pays d'origine. Cette violence liée à la colonisation et à l'oppression de ses ancêtres coule dans les veines de Koh.

Loin de relever de l'anecdotique, le livre d'E. J. Koh peint une réalité répandue chez de nombreux enfants issus de familles d'immigrants. En effet, l'autrice n'est pas la seule concernée par ce phénomène social qui touche un certain nombre d'enfants d'origine asiatique vivant aux États-Unis. Un éventail d'appellations sont utilisées pour se référer à cette réalité, présentant toutes des subtilités mais désignant un phénomène similaire, celui de membres d'une même famille vivant dans des pays différents, généralement dans un but économique ou éducatif, comme « third culture kids », « astronaut family » ou encore

¹ <https://tinhouse.com/author/e-j-koh/>, consulté le 16 avril 2022

² <https://www.poetryfoundation.org/poets/e-j-koh>, consulté le 16 avril 2022

« parachute children » en anglais ; « haigui » en chinois, « gireogi appa » en coréen ou encore « kaigaishijo » en japonais. Les termes qui semblent correspondre le plus à la réalité de l'autrice sont « parachute children » et « astronaut family » qui sont définis comme suit :

*The terms “parachute kids” and “astronaut families” became popularized in the 1980s, referring typically to middle school- or high school-age (sic) children from Asia who are sent overseas to English-language nations such as the United States.*³

***Astronaut family:** Family whose head of household (usually the father) lives and works in the country of origin to pursue economic advantages while the remaining family members reside and try to settle in the host country (e.g., the United States). Children in these families are called satellite children or satellite kids, and the parents are referred to as astronauts.*⁴

Dès lors, le récit personnel de l'autrice prend une portée plus vaste. De nombreux.ses lecteur.rice.s se retrouveront certainement dans le témoignage de Koh, dont le but est d'apporter de la consolation à ces enfants séparés de leur famille, souffrant toujours des conséquences à ce jour.

En outre, l'autrice, également traductrice, se livre à une véritable réflexion sur la langue et la traduction dans son ouvrage. La traduction lui a permis, entre autres, de renouer avec son passé douloureux et de pardonner à sa mère après avoir eu l'opportunité de traduire les lettres de cette dernière. N'est-ce pas là l'objectif ultime de la traduction ? Nouer des liens et construire des ponts avec d'autres pour se comprendre mutuellement ?

Enfin, l'ouvrage d'E. J. Koh relève du domaine littéraire, domaine qui a suscité mon plus vif intérêt après avoir suivi un cours de traduction littéraire l'année dernière et domaine que je souhaitais explorer plus amplement en traduisant une œuvre littéraire dans le cadre de ce mémoire. De plus, le format du livre lui conférait un caractère original. En effet, les lettres

³ YOON, A. S., MOON, S. S., & SON, H. (2021). *Understanding Korean Americans' Mental Health: A Guide to Culturally Competent Practices, Program Developments, and Policies (Korean Communities across the World)*. Lanham: Lexington Books, p.357.

Traduction : « Les termes “enfants parachutes” et “familles astronautes” se sont répandus dans les années 80 et se réfèrent en général à des enfants asiatiques au collège ou au lycée envoyés à l'étranger, dans des pays anglophones tels que les États-Unis. » (N.d.l.T)

⁴ TEWARI, N., & ALVAREZ, A. N. (Eds.) (2008). *Asian American Psychology: Current Perspectives* (1st ed.). New York: Psychology Press, p. 378.

Traduction : « **Famille astronaute** : famille dans laquelle la personne en charge de subvenir aux besoins du ménage (généralement le père) vit et travaille dans son pays d'origine dans un intérêt économique tandis que les autres membres de la famille vivent et essaient de s'ajuster au pays d'accueil (aux États-Unis, par exemple). Les enfants de ces familles sont appelés “enfants satellites” et les parents sont décrits comme des “astronautes” ». (N.d.l.T)

traduites du coréen par l'auteurice qui entrecoupent la narration principale offrent un point de vue différent sur la séparation mère-fille et permettent d'inclure le personnage central de la maman dans le récit.

En résumé, cet ouvrage remplissait tous les critères que je cherchais personnellement à intégrer dans mon mémoire : un savant mélange littéraire d'éléments historiques, sociologiques et culturels en lien avec la Corée qui traite de l'importance de la langue et de la traduction dans les relations humaines. De plus, l'auteurice tente, par son récit intergénérationnel, de transmettre un message d'espoir en replongeant non seulement dans son passé douloureux mais également en examinant de près les traumatismes subis par sa mère et ses grand-mères et en essayant de réparer les torts qui ont été commis. Un message qui, j'en suis intimement convaincue, touchera de nombreux lecteurs. Finalement, ce récit contribue sans doute à combattre les stéréotypes sur la Corée véhiculés dans les médias à la suite du déferlement de la vague « Hallyu », la culture pop coréenne, conférant ainsi une image moins rose mais plus réaliste du pays. Comme mentionné précédemment, je suis passionnée depuis mon plus jeune âge par les cultures asiatiques, et spécifiquement par la Corée, dont j'apprends la langue depuis plus de sept ans maintenant. C'est la raison pour laquelle je souhaitais, plus que tout, incorporer cette part de moi dans mon mémoire.

3. Des enjeux traductologiques

Outre ces motivations d'un ordre relativement personnel, je souhaiterais souligner les enjeux traductologiques spécifiques à cet ouvrage. Les quelques enjeux cités ci-dessous feront bien entendu l'objet de plus amples commentaires dans la section qui leur est consacrée.

La première pierre d'achoppement n'est rien d'autre que le domaine de la traduction, c'est-à-dire la traduction littéraire, qui présente ses propres enjeux. En effet, la traductrice doit non seulement transmettre le sens du message véhiculé dans l'œuvre originale mais également transposer le style de l'auteurice dans le but de produire un effet équivalent pour le public cible. La traductrice devra donc prêter une attention minutieuse au style employé par l'auteurice. Le style d'E. J. Koh s'est révélé particulièrement difficile à rendre en français car il manque d'idiomaticité et dégage une certaine rigidité. L'hypothèse est que le manque de naturel du style de l'auteurice peut être attribué à son éducation bilingue.

Le genre littéraire de l'œuvre, le « *memoir* », – terme qui figure ostensiblement dans le sous-titre de l'œuvre – représente une autre difficulté car il ne correspond à aucun genre

littéraire dans le monde francophone. Ce récit aux allures autobiographiques est en effet plus épineux à catégoriser qu'il n'y paraît. Il mélange autobiographie, biographie romancée et roman épistolaire. Cette hybridité des genres confère un caractère singulier à l'œuvre de Koh.

Ensuite, la traduction des lettres réalisée par l'autrice est un autre obstacle auquel je me suis heurtée. D'une part, il s'agit de la traduction d'une traduction, appelée « traduction indirecte » dans le jargon. D'autre part, les lettres recèlent des traces d'informalité et d'oralité qu'il faut transposer en français de manière naturelle.

Un dernier obstacle, et non des moindres, se rapporte aux nombreuses *realia* et hétérolinguismes présents dans le texte. En effet, l'autrice se livre à des réflexions sur les langues anglaise et coréenne : mais que faire lorsque l'on transpose ces comparaisons dans une troisième langue, c'est-à-dire le français ? Est-il est judicieux de conserver la langue source aux risques et périls de rendre le public cible confus ou d'adapter vers la langue cible, quitte à entraîner une perte sémantique ?

De ce fait, un enjeu supplémentaire auquel j'ai été confrontée a été l'exactitude de la traduction des références culturelles. En effet, mon choix pour ce livre n'a pas été sans réserve et je me suis longuement interrogée sur ma légitimité à le traduire. N'étant pas d'origine coréenne, je craignais de manquer de bagage cognitif pour comprendre certaines références à la culture, aux croyances et aux expressions coréennes. Certes, il doit exister de nombreuses personnes mieux placées que moi pour traduire l'œuvre d'E. J. Koh mais j'ai malgré tout quelques cordes à mon arc : j'étudie le coréen depuis sept ans, j'ai vécu dans une famille sud-coréenne durant un mois et j'ai des connaissances coréennes que je pouvais consulter au moindre doute. À travers la traduction de ce livre, je souhaitais simplement donner une voix à cette autrice et aux femmes de son récit qui sont restées trop souvent dans l'ombre. À l'instar d'autrices comme Min Jin Lee, E. J. Koh livre un précieux témoignage dans un pan de la littérature coréenne-américaine qui n'a que trop longtemps été dominé par des hommes.⁵

4. Du choix des extraits

Avant de passer à la traduction à proprement parler, je tenais à planter le décor par un court préambule reprenant les motivations qui m'ont poussées à sélectionner les extraits traduits ci-après puisque, compte tenu de la longueur imposée, il m'était en effet impossible de traduire la totalité du livre.

⁵ <https://aaww.org/e-j-koh-pursuit-of-translation/>

Dans un premier temps, il m'a semblé pertinent de choisir l'avant-propos, dans lequel l'autrice donne un avant-goût de son œuvre aux lecteur.rice.s et dans lequel elle expose les stratégies qu'elle a employées lorsqu'elle a traduit les lettres de sa mère. En parallèle, j'ai également tenté de sélectionner des chapitres mentionnés dans l'avant-propos, en lien avec les choix traductologiques avancés par l'autrice, par exemple en sélectionnant le chapitre 13 où la fameuse expression coréenne « *Aja, aja, fighting!* » apparaît.

Dans un second temps, j'ai opéré ma sélection de chapitres autour de trois thématiques : histoire, culture et traduction, avec pour fil conducteur la croyance coréenne sur la réincarnation, une thématique centrale dans le récit de Koh. Le livre, qui est structuré chronologiquement – de la naissance de l'autrice aux retrouvailles avec sa famille après avoir vécu seule aux États-Unis pendant près de neuf ans –, contient de nombreux chapitres en lien avec la vie personnelle de l'autrice, lorsqu'elle parle de ses années à l'université, de ses premiers pas en tant que poétesse ou de ses troubles mentaux et alimentaires. J'ai cependant choisi de mettre en avant les femmes qui occupent une place importante dans sa vie – comme Koh le dit si bien elle-même, « *I'm an accumulation of their lives* » –, en reposant mon choix d'extraits sur le fil conducteur de la réincarnation. Ainsi, j'ai choisi des chapitres qui se concentraient sur l'autrice, mais également sur ses parents ainsi que sur ses grand-mères Jun et Kumiko, avec les événements socio-historiques de la Corée en trame de fond, comme l'occupation japonaise de la Corée, la Guerre de Corée et les soulèvements démocratiques dans les années 70-80. De surcroît, j'ai inclus certains passages qui traitaient de la traduction, une autre facette centrale à l'œuvre de Koh. L'autrice, également traductrice, invite les lecteur.rice.s à plusieurs reprises à réfléchir à l'importance de la langue dans notre ouverture – ou notre fermeture – au monde, thématique que j'ai trouvée pertinente dans le cadre d'un mémoire de traduction.

Malheureusement, les extraits sélectionnés peuvent parfois donner l'impression d'un récit décousu et saccadé. Pour être tout à fait honnête, l'œuvre originale dégage également cette impression. De plus, j'ai quelquefois dû couper la narration car certains passages me semblaient relever de l'anecdotique, comme la mort de la perruche de l'autrice dans le chapitre 2. Toutefois, j'ai essayé de conserver le plus possible une structure narrative cohérente et, en quelque sorte, de « boucler la boucle », en commençant par la naissance de l'autrice et en terminant par les prémices de son livre *The Magical Language of Others*, lorsqu'elle décide de traduire les lettres de sa mère dans le cadre de sa thèse.

II. Traduction

The Magical Language of
Others

A Memoir

by E. J. Koh

Le langage magique des autres

Récit de souvenirs

écrit par E. J. Koh

A NOTE ON TRANSLATION

My mother opens her letters in Korean, *Ahnyoung*. This translates into *Hi* or *Hello*. I use both for the Korean greeting. *Hi* beams outward like the sun's rays. The tone transports energy without expecting reciprocity. One may absorb *Hi* with a casual wave or respond with a smile. *Hello* boomerangs for a response. Over the phone, one says *Hello* to hear a voice calling through silence. *Hello* is an alteration of *Hallo* or *Hollo* from Old High German *Halâ* or *Holâ*, used to hail a ferryman. *Hello* comes as a question. *Are you there?* *Hello* fetches me across an expanse of water.

Eun Ji is the name she gave me. Eun, as in *mercy* and *kindness*, closer to mercy than kindness. Eun falls between *blessing* and *blessed*. Ji lands at *wisdom* and *knowing*. Ji resides with *judiciousness* more than *intelligence*. Eun Ji does not echo willfulness or innocence. It resonates with softness and sensibility. Angela is my Catholic name, after Saint Angela Merici, a holy messenger. My mother calls me Angela when she speaks formally. Angela is proper for its foreignness—postured for the public. Eun Ji belongs to her. Angela, to everyone else. She calls my brother Chang Hyun, his Catholic name John, or your brother. For my father, your dad. For her, she is always Mommy.

Mommy addresses a child, who remains one in her letters. This becomes clear when she switches to third person. *When you feel a little better, if you want to talk to Mommy again, call me.* Her third person is, in part, her mothering.

Since my Korean was limited when I was a child, she uses kiddie diction. She stays mostly at a basic level. For advanced vocabulary, she transcribes the first definition in her English dictionary and notes it in parentheses in place of or next to the original vocabulary. *Auntie must get jealous (envy) because I have my Eun Ji.* Translating is problematic for her, but also a treat. The letters note, at times, the wrong English definition. In one, she means *promise* and next to *promise*, she writes *confirm* but misspells it as *conform*.

AVANT-PROPOS DE L'AUTRICE

Ma mère commence toujours ses lettres en coréen par *Annyeong*, qui se traduit en anglais soit par *Hi* (coucou) soit par *Hello* (bonjour). *Hi* scintille comme les rayons du soleil. Le ton transporte de l'énergie sans attendre de réciprocité. Il est possible de réagir à un *Hi* par un simple geste de la main ou par un sourire. *Hello*, tel un boomerang, demande une réponse. Au téléphone, on dit *Hello* pour entendre une voix à travers le silence. *Hello* est une altération de *Hallo* ou *Hollo*, qui dérive des termes *Halâ* ou *Holâ* du vieux haut allemand, utilisés pour hélér un marin. *Hello* pose une question. *Es-tu là ? Hello* traverse une étendue d'eau pour venir à ma rencontre.

Eun Ji, c'est le prénom qu'elle m'a donné. Eun, comme dans les mots *clémence* et *bonté*, plus proche de la clémence que de la bonté. Eun se situe entre *être une bénédiction* et *être béni*, Ji entre la *sagesse* et le *savoir*. Ji évoque davantage la *sagacité* que l'*intelligence*. Eun Ji ne fait pas écho à l'obstination ou à l'innocence, mais à la douceur et à la sensibilité. Angela est mon nom catholique, en référence à Sainte Angèle Mérici, la messagère de Dieu. Ma mère m'appelle Angela quand elle me parle formellement. Le caractère étranger du prénom Angela le rend adéquat, adapté au public. Eun Ji lui appartient. Angela, c'est pour tous les autres. Elle appelle mon frère Chang Hyun, ou John, son nom catholique, ou bien encore ton frère. Pour mon père, c'est ton père. Pour elle, ce sera toujours Maman.

Maman s'adresse à un enfant, qui reste un enfant dans ses lettres, ce qui s'illustre clairement lorsqu'elle passe à la troisième personne. *Quand tu te sentiras un peu mieux, et si tu veux parler à Maman, appelle-moi*. Sa troisième personne est, en quelque sorte, son amour maternel.

Puisque ma connaissance du coréen était limitée quand j'étais petite, elle utilise un style enfantin. Elle s'en tient à un niveau élémentaire. Lorsqu'elle utilise des mots de vocabulaire plus précis, elle recopie la première entrée de son dictionnaire anglais et la note entre parenthèses à la place ou à côté du mot original. *Tantine doit être si jalouse (envieuse) parce que j'ai ma Eun Ji*. Elle a du mal à traduire, mais c'est aussi un vrai régal pour elle. Les lettres contiennent, parfois, la mauvaise définition anglaise. Dans une lettre, elle veut dire *promets* et écrire *confirme* à côté du mot, mais à la place, elle l'orthographe *conforme*.

She says, *Promise (conform) and say it to yourself*. Her error becomes a delight that cuts tension, or stalls grief. In another, she defines *promotion* as *propaganda*. She writes, *I have to assert and promote myself* (propaganda). Her language slips out of a perfect transcription and gives relief with its obfuscation and humor.

Words she writes in English or changes into Korean English are italicized in the book, such as *last of my life* and God is *fair*, you know. Japanese words she writes in Korean are romanized: *Nani ga hoshii desu ka?*

Korean phrases are a favorite. *Aja, aja, fighting!* Not a signpost that signals transition between parts, this translates into *Let's go, let's go, fight!* The phrase uses the English *fight* or *fighting*. *Aja, aja* is a sound of activity, quick-footed, rising from the gut. Together, they bolster fortitude.

Readers may ask whether I wrote her back. Her letters are a one-way correspondence. The thought of writing her was unbearable. Korean was a language far from me. I never suspected I would come to it in the end.

The letters are included in their original form and not all appear in chronological order. Some letters have dates for meetings that happened at different times.

To my limits, I do not see my translations as complete. If her letters could go to sleep, my translations would be their dreams. The letters transport my mother to wherever I reside, so they may, in her place, become a constant dispensation of love.

Forty-nine letters were discovered after an unknowable number had been trashed or forgotten. In Buddhist tradition, forty-nine is the number of days a soul wanders the earth for answers before the afterlife.

Elle écrit, *Promets (conforme)-le-moi et à toi aussi*. Son erreur devient un délice qui relâche la tension ou retarde la douleur. Dans une autre, elle définit la *promotion* comme de la *propagande*. Elle écrit, *Je dois m'affirmer et me promouvoir* (propagande). Son langage échappe à une transcription parfaite et soulage par son imprécision et son humour.

Les mots qu'elle avait écrits en anglais ou qu'elle avait traduits en anglo-coréen sont mis en italique dans le livre, tels que *jusqu'à la fin de la vie* ou Dieu est *juste*, tu sais. Les mots japonais qu'elle écrit en coréen sont romanisés : *Nani ga hoshii desu ka ?*

Les expressions coréennes sont mes préférées. *Aja, aja, fighting !* Il ne s'agit pas d'un panneau qui indique une transition entre deux parties : ceci se traduit par *Allez, allez, courage !* Cette expression est composée du mot anglais *fight* ou *fighting* et de l'onomatopée *Aja, aja* qui désigne une activité, rapide, émanant des tripes. Mis ensemble, ils remontent le moral.

Les lecteurs pourront être amenés à se demander si je lui répondais. Ses lettres forment une correspondance à sens unique. L'idée de lui écrire m'était insupportable. La langue coréenne m'était étrangère. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse m'être familière un jour.

Les lettres ont été ajoutées dans leur forme originale et n'apparaissent pas toutes dans l'ordre chronologique. Certaines lettres mentionnent les dates d'événements qui se sont produits à un autre moment.

À ma décharge, je ne considère pas mes traductions comme complètes. Si ses lettres pouvaient s'endormir, mes traductions seraient leurs rêves. Les lettres transportent ma mère là où je réside, de sorte qu'elles peuvent me prodiguer continuellement de l'amour à sa place.

Quarante-neuf lettres ont été découvertes après qu'un nombre indéterminé d'entre elles a été jeté ou oublié. Dans la tradition bouddhiste, le chiffre quarante-neuf équivaut au nombre de jours durant lesquels une âme erre sur Terre à la recherche de réponses avant de se réincarner.

1

Dear Eun Ji.

Hello, hello, hello, my Eun Ji.

You said you're doing well? We phoned yesterday, remember? Mommy got a little angry, but not at you. Mommy didn't take good care of things and had thoughts like, "I've put you guys up in a very dirty place." If you lived with Mommy, you wouldn't raise a dog and Eun Ji wouldn't be alone at the house in Davis every day, right? Then, without asking, you guys bought a TV. *Of course*, you could've done that, but. Anyway, everything is fine. It's fine. After some time passed, I realized, "They could've done that." Still, if *Aeson* goes in and out of your room, the thought of my Eun Ji's body, clothes, his dog hair sticking to everything, even now it makes my heart ache. You can understand, right? Oh, my friend Gwi Won's daughter Jung Yeon (*finally*) got hired (*pass*) at KBS television studios. Starting next year, she will be an announcer and come on TV. Gwi Won was so hysterical she called me crying. Didn't it turn out well? For a year and a half, you don't know how many times Jung Yeon tested. It's a big, big deal. I'll have to thank God. Gwi Won had only been getting bad news as of late.

God is *fair*, you know. My Eun Ji is tired and lonely now, but you'll get good news too. You will go to the college you want, then *graduate* from college, get a *job*, and from here on, you'll only get lots and lots of good news. *Especially* in *college*, a *good boyfriend* will appear. Mommy's excited just thinking about it. Right?

Looks like you have exactly a week left of tests. This letter will probably arrive either a day before you test or just after you tested. When you feel a little better, if you want to talk to Mommy again, call me. I'll be waiting.

Tomorrow, your dad's second oldest brother's wife said she's coming over to play. We're going to the bathhouse together. You want to go, don't you? *I know!*

You know the restaurant owner in the bathhouse? That woman said my Eun Ji is prettier than Jung Yeon. Mommy thinks so too.

1

Chère Eun Ji.

Bonjour, bonjour, bonjour, ma Eun Ji.

Tu as dit que tu allais bien ? On s'est téléphoné hier, tu te souviens ? Maman s'est un peu énervée, mais ce n'était pas contre toi. Maman n'a pas été assez attentive à certaines choses et s'est dit, par exemple, « Je vous ai laissés dans un endroit très sale. » Si vous viviez avec Maman, vous n'élèveriez pas un chien et Eun Ji ne devrait pas rester seule tous les jours à la maison à Davis, n'est-ce pas ? Puis, vous autres avez acheté une TV sans demander l'autorisation. *Bien sûr*, vous auriez pu demander, mais bon. Enfin, ce n'est rien. Ce n'est pas grave. Après avoir réfléchi, je me suis dit : « Ils pouvaient faire ça. » Pourtant, si *Aeson* entre et sort de ta chambre, rien que de penser au corps et aux vêtements de ma Eun Ji, les poils de chien partout, ça me fait mal au cœur encore aujourd'hui. Tu me comprends, hein ? Oh, Jung Yeon, la fille de mon amie Gwi Won, a enfin (*finalement*) été embauchée (*réussie*) au studio de télévision KBS. À partir de l'année prochaine, elle sera présentatrice et passera à la télé. Gwi Won était tellement folle de joie qu'elle était en larmes au téléphone. Tout est bien qui finit bien, non ? Tu ne devineras jamais combien d'épreuves Jung Yeon a passées pendant un an et demi. C'est vraiment, vraiment génial. Je vais devoir remercier Dieu. Gwi Won ne recevait que des mauvaises nouvelles ces derniers temps.

Dieu est *juste* , tu sais. Ma Eun Ji est fatiguée et seule pour le moment, mais tu recevras toi aussi de bonnes nouvelles. Tu iras à l'université de ton choix, puis tu seras *diplômée* , tu trouveras un *travail* et à partir de ce moment-là, tu ne recevras plus que plein, plein de bonnes nouvelles. *Surtout* à l'université, un *gentil petit ami* entrera dans ta vie. Maman se réjouit rien que d'y penser. Tu vois ?

Il me semble qu'il te reste exactement une semaine d'examens. Cette lettre te parviendra (arrivera) probablement soit la veille, soit le lendemain de ton test. Quand tu te sentiras un peu mieux, et si tu veux parler à Maman, appelle-moi. J'attendrai ton coup de fil.

Demain, l'épouse du deuxième frère aîné de ton père a dit qu'elle viendrait me rendre visite. On ira ensemble aux bains publics. Tu voudrais venir avec nous, hein ? *Je le sais !*

Tu vois la propriétaire du restaurant des bains ? Elle a dit que ma Eun Ji était plus jolie que Jung Yeon. Maman pense pareil.

My pretty Eun Ji. You know to live all you can and always boldly, right? Eun Ji must be *happy* so Mommy can be *happy*. When I *finish* this letter, I'll *pray* too. "God, *always* be with my Eun Ji and Chang Hyun. Please help my Eun Ji go to the *college* she wants." Like this, you know. I'll write again tomorrow. Bye. *Be happy*.

Mom

November 28, 2005

Ma jolie Eun Ji. Tu sais comment vivre pleinement ta vie et toujours avec audace, hein ? Eun Ji doit être *heureuse* pour que Maman soit aussi *heureuse*. Quand *j'aurai fini* d'écrire cette lettre, j'irai *prier* aussi. « Que Dieu soit *toujours* auprès de ma Eun Ji et de mon Chang Hyun. Qu'il fasse en sorte que ma Eun Ji aille à l'*université* de son choix. » Comme ça, tu vois. Je t'écrirai encore demain. Bisous. *Sois heureuse*.

Maman

Le 28 novembre 2005

2

The present is the revenge of the past.

There is a Korean belief that you are born the parent of the one you hurt most. I was revenge when I was born in 1988 at O'Connor Hospital in San Jose, California. I was the reincarnation of somebody wronged, and no wonder I took out a chunk of my mother's body. It was late September. Not the average six pounder, I weighed ten pounds. The crown of my head split a fissure, and when my shoulders passed through, I nearly killed her. Broad, swathed in muscle and green veins, I was hairless except for the faint whiskers of eyebrows, and hungry, giving my mother and the doctor the impression of another boy.

That same day, at the hospital, my mother wiped her ripped parts and bussed to her job at the dry cleaners across town, passing her home—a six-hundred-square-foot unit at Sunnyhills, crowded apartments in Milpitas near sewage treatment ponds. It was her first month at the dry cleaners. She could not tell anyone that the stitches on her parts had opened. She hid in the bathroom to cry. Since her own mother had died young, she had looked after her siblings until she married. She had come to this country, taking her son—my brother—and following her husband and his elderly mother a year ago. Only her two brothers and her sister back home could comfort her. As she reached down where it hurt, her eyes swelled shut like the glazed ducks with baked eyes they hung out on hooks at the Lion Market.

When I was four, the doctor suspected I was a mute, a person who could not or would not speak, and no one could tell if I could read. Four and a half years and I had said nothing. Even so, at Berryessa flea market, at the Lion Market in Milpitas, at Yaohan Plaza in Fresno, my mother used my name like a fire poker to stoke me alive. The teacher urged her to put me in a school for children with learning disabilities. It was unthinkable to my mother, who chose to tutor me herself. She would have to stay home for longer. However, they needed extra money until my father graduated from school.

2

Le présent est une vengeance du passé.

Selon une croyance coréenne, on naît le parent de la personne qu'on a le plus blessée. Je pris ma revanche lorsque je naquis en 1988 à l'hôpital O'Connor à San José, en Californie. J'étais la réincarnation d'un être offensé, pas étonnant que j'arrachai un morceau du corps de ma mère. C'était fin septembre. Je ne pesais pas trois kilos, comme les autres nouveaux-nés : j'approchais les quatre kilos et demi. Le sommet de mon crâne la fissa et lorsque mes épaules sortirent, je faillis la tuer. Large, musclée et couverte de veines vertes, j'étais affamée et glabre, à l'exception du fin duvet de mes sourcils, ce qui donna l'impression à ma mère et au médecin que j'étais encore un autre fils.

Ce même jour, à l'hôpital, ma mère nettoya ses parties intimes déchirées et prit le bus pour se rendre à son boulot au pressing à l'autre bout de la ville. Le bus passait devant chez elle, un appartement de cinquante-cinq mètres carrés à Sunnyhills, un complexe surpeuplé situé à Milpitas, près des bassins de traitement des eaux usées. C'était son premier mois au pressing. Elle ne pouvait dire à personne que les points de suture de sa cicatrice s'étaient ouverts. Elle se cacha aux toilettes pour pleurer. Puisque sa propre mère était morte jeune, elle s'était occupée de ses frères et sœurs jusqu'à son mariage. Elle était arrivée dans ce pays un an plus tôt, emmenant avec elle son fils – mon frère – et accompagnant son mari et sa belle-mère âgée. Seuls ses deux frères et sa sœur restés en Corée pouvaient la reconforter. Alors qu'elle tendait la main vers le bas, là où elle avait mal, ses yeux se fermèrent douloureusement comme les canards laqués aux yeux rôtis suspendus à des crochets au supermarché asiatique.

Quand j'avais quatre ans, le médecin pensait que j'étais muette, un être qui ne pouvait ou ne voulait pas parler, et personne ne parvenait à dire si je savais lire. Quatre ans et demi et pas un mot. Malgré cela, au marché aux puces de Berryessa, au supermarché Lion Market à Milpitas, au centre commercial Yaohan Plaza à Fresno, ma mère maniait mon nom tel un tisonnier pour me raviver. Mon institutrice incita ma mère à me placer dans une école pour enfants souffrant de difficultés d'apprentissage. C'était inconcevable pour elle, qui choisit de m'instruire elle-même. Elle devrait rester à la maison encore quelque temps. Cependant, on avait besoin d'un peu plus d'argent le temps que mon père soit diplômé.

In our apartment, she talked quietly since my father's mother napped on the floor pad in the same room. "Epper." Apple. She held it up. She took a bite of it. She drew a picture. A mother in pain may scold to the point of her own tears. When she had found out she was pregnant with me, my father and his mother urged her to lose the baby. She defied them for the chance that it might be a daughter. "Epper." Four doctor's visits, and she refused.

In 1993, at Santa Clara University, I was five and my brother nine when my heart broke with love for my mother, who was herself again, on the grass lawn, under the palm trees—she wore a red three-piece suit with sharp notch lapels, hair blown dry with a round brush. She stood a prisoner of her own light. A year before, my father, the youngest of six brothers and one sister, hauled around a crimson brick called the *Webster's New World Dictionary*. My father attended Santa Clara University for computer science and used the dictionary to learn English. My mother worked. He studied in the library. They decided together that his degree would be important one day. Six feet tall, 140 pounds, his shirts and pants were loose, yet he never complained. He said to me, in a calm voice shaped by his years in Korea's compulsory military service, "Some believe that if we're not smart like your mother and brother, we can't accomplish things. But we can if we are: one, funny, and two, humble." After he graduated and we took photographs under the palm trees, my father began to work, and my mother came home early—the resounding clamor of her unshackling. We moved out of Sunnyhills, fifteen miles to a house in Fremont, and my father fitted my mother with his class ring, 1993 engraved in gold, mounted with a red ruby.

~

Our family met fortune in the mid to late nineties. My father worked at a garage-sized networking company in Silicon Valley. He was a first hire and never broke from the company when they offered mere stock. Overnight, his one-dollar stock shot up to \$280. My parents, who had prayed for years, were prepared. They poured two cups of barley tea and sold the house.

Dans notre appartement, elle parlait tout bas puisque la mère de mon père faisait la sieste sur le tapis, par terre dans la même pièce. « Epper. » *Apple*. Elle la tint en l'air. Elle la croqua. Elle la dessina. Une mère en souffrance peut gronder jusqu'à elle-même fondre en larmes. Lorsqu'elle apprit qu'elle était enceinte de moi, mon père et sa mère la poussèrent à avorter. Elle leur tint tête car il pouvait s'agir d'une fille. « Epper. » Quatre consultations chez le médecin et elle refusa.

En 1993, à l'université de Santa Clara, j'avais cinq ans et mon frère neuf lorsque mon cœur explosa d'amour pour ma mère, qui était redevenue elle-même, assise sur la pelouse, sous les palmiers ; elle portait un costume trois pièces rouge avec des revers crantés en pointe et ses cheveux avaient été ondulés à la brosse ronde. Elle se tenait prisonnière de sa propre lumière. Un an auparavant, mon père, le plus jeune d'une fratrie de six frères et une sœur, trimballait partout avec lui une brique de couleur carmin appelée le *Webster's New World Dictionary*. Mon père étudiait l'informatique à l'université de Santa Clara et utilisait ce dictionnaire pour apprendre l'anglais. Ma mère travaillait. Il étudiait à la bibliothèque. Ils avaient décidé ensemble que son diplôme serait important un jour. Mesurant un mètre quatre-vingts pour soixante-trois kilos, il flottait dans ses chemises et ses pantalons, et pourtant il ne s'en plaignit jamais. Il me confia, d'une voix calme façonnée par ses années de service militaire obligatoire en Corée : « Certaines personnes croient que si on n'est pas malin comme ta mère et ton frère, on ne peut rien accomplir dans la vie. Mais ce n'est pas vrai si l'on est : un, marrant, et deux, humble. » Après avoir décroché son diplôme et pris des photos avec nous sous les palmiers, mon père commença à travailler et ma mère à rentrer tôt à la maison, sa délivrance retentissant avec éclat. On quitta Sunnyhills pour s'installer dans une maison à Fremont, à une vingtaine de kilomètres de là. Mon père passa au doigt de ma mère sa chevalière universitaire en or sertie d'un rubis rouge, avec la date 1993 gravée à l'intérieur de l'anneau.

~

Notre famille fit fortune du milieu des années 90 à la fin de la décennie. Mon père travaillait dans une boîte d'équipements de réseaux située dans la Silicon Valley qui aurait pu tenir dans un garage. Il faisait partie des premiers employés et il ne quitta pas la société même lorsqu'ils ne lui offrirent que de maigres actions. En une nuit, ses actions d'une valeur d'un dollar grimpèrent à 280 dollars. Mes parents, qui avaient prié pendant des années, étaient prêts. Ils se versèrent deux verres de thé d'orge et vendirent la maison.

They bought a home atop a hill overlooking San Francisco Bay. They covered our kitchen in granite and marble, careful not to boast how the sun resided in our bay window, chandeliers above our dining table. Our tall cage where my parakeet, my mother's surprise for me on my thirteenth birthday, preened her white feathers. Chrysanthemums nodded inside their black vases and perfumed the house. The emerald lawn watered itself with pop-up sprinklers, splashing over our slab walkway, our brick foundation. Through the valley, the wind perpetually traveled with good news to us from our future.

I rushed to my parents' bedroom to say that I was home from school. Through their doors, their bed sheets moved like there was a whale under there. My father rolled over and cursed. Her hair, then her hand appeared. If I had never seen my mother and father hurt each other, I might never have known how they loved each other. They were doing what happy parents do.

~

If it was possible for my parents to be surprised, it happened when my father got a baffling job offer from an electronics company in Korea. I was fourteen years old. The company asked him to come to Seoul and head their advanced technology department. Maybe the company was exaggerating. Then they faxed him a three-year contract.

My parents quibbled over the offer without telling our neighbors. It was the kind of opportunity others might envy or criticize. Some were not ambitious; others might have signed up for longer considering how the company would finance our lives. Both position and pay left a knot of amazement on my parents' faces. They discussed the offer over sliced fruit, chewing seriously on yellow-ringed melons. The company would pay for college tuition. Two flights a year for visits. Should my parents move to Seoul, they would be sensible parents, well paid, confident with tall backs from splended living. My father, a top-tier executive. My mother, reunited with her brothers and sister she had left behind seventeen years ago. Two luxury cars, a condo in a skyscraper, shopping sprees at the company-owned department store, new friends like themselves, could be theirs. They would have to live apart from their children, but only for three years.

Ils achetèrent une maison sur le sommet d'une colline surplombant la baie de San Francisco. Ils recouvrirent notre cuisine de granite et de marbre, en se gardant de se vanter de la façon dont le soleil s'invitait par notre baie vitrée, faisant scintiller les lustres au-dessus de notre table à manger. Ma perruche Mieko, une surprise de la part de ma mère pour mon treizième anniversaire, lissait ses plumes blanches dans notre grande cage. Les chrysanthèmes acquiesçaient à l'intérieur de leurs vases noirs et parfumaient la maison. La pelouse émeraude était irriguée grâce aux arroseurs automatiques, éclaboussant notre allée en dalles et les fondations en briques de la maison. À travers la vallée, le vent s'engouffrait perpétuellement, charriant de bonnes nouvelles de notre futur.

Je me précipitai dans la chambre de mes parents pour leur annoncer que j'étais rentrée de l'école. De l'autre côté de leur porte, leurs draps de lit bougeaient comme s'il y avait une baleine en dessous. Mon père se retourna et jura. Les cheveux de ma mère, et puis sa main, apparurent. Si je n'avais jamais vu ma mère et mon père se faire du mal, je n'aurais peut-être jamais su à quel point ils s'aimaient. Ils faisaient ce que les parents heureux font.

~

Si surprendre mes parents était possible, ce fut le cas lorsque mon père reçut une offre d'emploi déroutante d'une société d'électronique en Corée. J'avais quatorze ans. La société lui demandait de se rendre à Séoul pour y diriger le département de technologies de pointe. La société exagérait sans doute. Et puis, ils lui faxèrent un contrat de trois ans.

Mes parents examinèrent l'offre sous toutes les coutures sans en parler à nos voisins. C'était le genre d'opportunité qui faisait envie ou rendait jaloux. Certains n'étaient pas ambitieux ; d'autres auraient signé pour une plus longue durée, compte tenu de la manière dont la société allait financer nos vies. Le poste tout comme le salaire suscitérent une sorte d'émerveillement sur le visage de mes parents. Ils débattirent de l'offre autour d'une assiette de fruits, en mâchant avec sérieux des morceaux de melon aux bords jaunes. La société subviendrait aux frais de scolarité à l'université et offrirait deux vols par an pour les visites. Si mes parents déménageaient à Séoul, ils seraient des parents sensés, bien payés, n'auraient plus à courber le dos, rendus confiants par leur vie de splendeur. Mon père serait cadre supérieur. Ma mère retrouverait ses frères et sœur, qu'elle avait quittés dix-sept ans auparavant. Deux voitures de luxe, un appartement dans un gratte-ciel, des virées shopping au centre commercial appartenant à la société, de nouveaux amis à leur image, tout cela était à leur portée. Ils devraient vivre loin de leurs enfants, mais seulement pour trois ans.

It was better to pay for your children than to stay with them. That was how it had always been. If the company had said four years, my parents would still have considered it. The years would pass quickly, unnoticeably. Their children could be proud of them. My parents could make new wrinkles around their eyes from smiling.

The offer changed my father. Wearing a slim polo, he asked my mother if he ought to try a livelier color. My mother had her brothers and sister on her mind. She wanted to see my father in salmon. Paired with light pants, the color made him look softer. My mother read his face—an age-old tradition. My father had a large nose, which meant good luck, but narrow-set eyes. His future would be lavish, albeit lonely, and she must protect him. If she wanted a bigger house, she would stay here. By square feet, the condo in Korea was smaller, so it would be easier to wipe down, my mother said, rubbing her shoulders, sore at the mention of cleaning. She packed her books, winter coats, and photo albums.

I would move in with my brother ninety-three miles north in Davis, on Oleander Place, a cul-de-sac off Covell Farms, in a one-story with a roof that sank slightly above the garage. The house was brown with white trim. The lawn, overgrown, midway to yellow. Two concrete steps led to a porch, a tin mailbox anchored by the door. From the driveway, the arch of a forty-foot ancient oak in the backyard, its knobby branches spread out, half covered the house in shade. The sidewalk dipped into a water ditch. The fire hydrant to the left was pure rust. The noise of traffic beyond a main road followed the signs of a college campus nearby. The house itself sat on a tilted stoop where it heaved forth a long-drawn-out sigh. They put me up to live with my brother and left the country in a hurry. My father flew with a briefcase so he could go to work as soon as he landed.

~

Il était préférable de payer pour ses enfants que de rester avec eux. Il en avait toujours été ainsi. Si la société avait proposé quatre ans, mes parents auraient quand même pris l'offre en considération. Les années passeraient rapidement, mine de rien. Les enfants seraient fiers d'eux. À tant sourire, mes parents auraient pu attraper de nouvelles rides autour des yeux.

Cette offre changea mon père. Vêtu d'un polo près du corps, il demanda à ma mère s'il ne devait pas essayer une couleur plus vive. Ma mère ne pensait qu'à ses frères et à sa sœur. Elle voulait voir mon père essayer une couleur saumon. Assortie avec un pantalon clair, la couleur adoucissait ses traits. Ma mère lut son visage, une tradition ancestrale. Mon père avait un nez large, ce qui portait chance, mais avait des yeux rapprochés. Son avenir serait prospère, quoique esseulé, et elle devait le protéger. Si elle avait voulu une maison plus grande, elle serait restée ici. En mètres carrés, l'appartement en Corée était plus petit, donc il serait plus facile à nettoyer selon ma mère, qui se massait les épaules, douloureuses à l'évocation du ménage. Elle emporta avec elle ses livres, ses manteaux d'hiver et des albums photos.

Je dus emménager chez mon frère, à cent cinquante kilomètres au nord de Davis, à Oleander Place, une impasse perpendiculaire à Covell Farms, dans une maison à un étage dont le toit s'inclinait légèrement au-dessus du garage. La maison était brune avec des finitions blanches, la pelouse, envahie par les mauvaises herbes, presque jaune. Deux marches en béton menaient au porche, où une boîte aux lettres en fer blanc était fixée à côté de la porte. Depuis l'allée, la voûte que formait un vieux chêne haut de douze mètres avec ses branches noueuses déployées dans le jardin de derrière plongeait la moitié de la maison dans l'ombre. Le trottoir était bordé par une rigole. À gauche, la borne incendie était complètement rouillée. Le bruit de la circulation au-delà de la grand-route indiquait la présence d'un campus universitaire à proximité. La maison en elle-même reposait sur un perron incliné comme si elle poussait un soupir interminable. Ils me laissèrent chez mon frère et quittèrent le pays en toute hâte. Mon père prit son attaché-case avec lui dans l'avion pour pouvoir se rendre au travail dès qu'il atterrirait.

~

My first day, at fifteen, I awoke inside my old blanket, fooled into thinking that I was home. The room had a wooden desk, my same bed pushed against the wall, under a window facing the yard. There was a stucco ceiling and a mirrored closet. I looked for her in every room. When I could not find her, I felt as if I would die. In the kitchen, on the refrigerator, there was a paper note with her number. Her handwriting was evenly spaced the way she might arrange herself standing in a crowd.

I found my brother. I had watched him with our mother and father, but I never saw him in this city where he worked and went to school. If he walked into another room, I followed but stayed at the other end where he was both in my sight and far away. When he stalked into his own room, I suspected he hated to see me.

In elementary school, when my brother was ten, he picked me up at my bus stop. I had fallen asleep on board, so he passed the driver to drag me out by the loop of my knapsack. He was darker, a foot taller, fearless, and led me home seven blocks. One day, when my mother aimed a frying pan at my back after I had lied to her for the first time and she was pained to correct me, my brother stepped in front of it, splitting the handle; she moved away from my brother, who must have reminded her then of my father.

My brother slapped the house bills on the kitchen table. He looked at the clock hanging in the living room and waited for my mother to wake up. He took his phone into the yard and closed the sliding door behind him. From his voice, I guessed a pipe had burst. She would wire money as soon as the bank got back to them. It was difficult to move money, easier to move people. We waited for the water to be turned on. Opening the garage door, he got into his car and drove away.

Some say brothers cannot replace mothers and fathers. My mother called after he had left and said, "I'm not there, so your brother will take his anger out on you. Mommy knows all too well. Try to remember that he is mad at me, not you." The next morning, from the hall, I would look to see if my brother was in his room, and from his voice behind his door, hear what kind of day it would be. Other mornings, I found my brother hunched over his bedsheets, retreating into a small boy again, whose image would make any mother inconsolable to see it.

Le premier jour, à l'âge de quinze ans, je me suis réveillée enveloppée de ma vieille couverture, persuadée que j'étais à la maison. La pièce contenait un bureau en bois, mon ancien lit poussé contre le mur, sous une fenêtre donnant sur le jardin. Le plafond était en stuc et il y avait une armoire avec des miroirs. Je la cherchai dans toutes les pièces. Ne la trouvant pas, je crus mourir. Dans la cuisine, sur le réfrigérateur, un mot était accroché avec son numéro. Son écriture était régulièrement espacée, comme elle se serait tenue dans une foule.

Je trouvai mon frère. Je le voyais avec notre mère et notre père, mais je ne l'avais jamais vu dans cette ville, où il travaillait et allait à l'école. Lorsqu'il allait dans une autre pièce, je le suivais mais restais à l'autre bout, de telle façon qu'il soit à la fois sous mes yeux, mais loin de moi. Quand il partait en trombe dans sa chambre, je me disais qu'il détestait me voir.

À l'école primaire, quand mon frère avait dix ans, il était venu me chercher à mon arrêt de bus. Je m'étais endormie à bord donc il était passé devant le chauffeur et m'avait tirée hors du bus par la sangle de mon cartable. Il avait la peau plus foncée, était plus grand, et n'avait peur de rien, et il m'avait raccompagnée tout le chemin du retour à la maison. Un jour, lorsque ma mère, affligée de devoir me réprimander après que je lui eus menti pour la première fois, voulut viser mon dos avec une poêle, mon frère intervint et fendit la poignée. Elle s'éloigna de mon frère, qui devait sûrement lui rappeler mon père à cet instant.

Mon frère jeta les factures sur la table de la cuisine. Il regarda la pendule suspendue dans le salon et attendit que ma mère se réveille. Il prit son téléphone avec lui dans le jardin et ferma la porte coulissante derrière lui. À sa voix, je devinai qu'un tuyau avait éclaté. Elle transférerait l'argent immédiatement dès que la banque les aurait contactés. Il était difficile de déplacer de l'argent, plus facile de déplacer les gens. On attendit que la distribution d'eau soit rétablie. Il ouvrit la porte du garage, monta dans sa voiture et partit.

Certains prétendent qu'un frère ne peut remplacer une mère ou un père. Ma mère m'appela après le départ de mon frère et me consola, « Je ne suis pas là, donc ton frère passera sa colère sur toi. Maman s'en rend bien compte. N'oublie pas qu'il est fâché contre moi, pas contre toi. » Le lendemain matin, depuis le couloir, je vérifiai si mon frère était dans sa chambre et, d'après sa voix derrière la porte, constatai de quelle humeur il était. Certains matins, je le trouvais recroquevillé dans son lit, redevenant à nouveau un petit garçon, dont la vue aurait rendu n'importe quelle mère inconsolable.

Outside, the oak shed its giant hairs. The wood siding invited termites to nest against the grain. I spent most days in my room after installing an interior lockset on my bedroom door. I twisted the rusted interior knob that worked in conjunction with pins and springs and tangs. Without a dead bolt on the door frame, the single cylindrical lock would have given out against a stampede of fists. But I fixated on the lock in that quiet house—privacy is the shadow of grief. Two or three times, I unlocked it to make sure it was locked to begin with. I stopped going to the new school regularly, missing a week or longer, though my brother did not know it. When he dropped me off, I walked to a nearby park and sat on a bench facing an empty gazebo for six hours before returning to the school where he picked me up, without a word, in his car. At the house, I slept for twelve hours or longer if I could, and come morning, I watched the sun come up like an egg cracked open underwater, its yolk rising with listlessness.

~

[...]

~

I almost saw a dead body once. I was ten or eleven, sitting beside my brother in the back seat of our sedan. My family was driving home after our monthly meeting at El Camino Real in Santa Clara, hosted each time by another Catholic family. The babies had gotten a taste of soju, kissing their parents on the mouth. We had pushed the lacquered fold-out tables together for eight Korean Catholic families. The table settings: rice bowls on the left, soup bowls on the right. If we set the table oppositely, as we did for ancestral rites, then ghosts would devour our dinners. We tried not to disturb or refuse the dead.

Past eleven at night, our car exited the neighborhood, drove onto the on-ramp, and my parents began to let out their hateful thoughts about each other. At first, my mother folded her hands above her lap, then unbuckled herself to rise with the height of her voice.

Dehors, le chêne perdait sa longue chevelure. Le revêtement en bois extérieur invitait les termites à se nicher dans le grain du bois. Je passai la plupart de mes journées dans ma chambre après avoir installé un verrou intérieur sur la porte. Je tournai le loquet rouillé de la porte intérieure qui fonctionnait avec des goupilles, des ressorts et des tenons. Sans un pêne dormant sur l'encadrement de la porte, la seule serrure cylindre aurait cédé sous une ruée de coups de poings. Mais j'étais obsédée par le verrou dans cette maison silencieuse ; l'intimité est l'ombre du chagrin. Deux ou trois fois je le déverrouillai pour m'assurer qu'il était bien verrouillé. Je cessai d'aller tous les jours à ma nouvelle école, séchant une semaine ou plus, bien que mon frère ne fût pas au courant. Lorsqu'il me déposait, je marchais jusqu'à un parc non loin et m'asseyais pendant six heures sur un banc, faisant face à un belvédère vide avant de retourner à l'école où il venait me rechercher, sans prononcer un mot dans la voiture. À la maison, je dormais pendant douze heures ou plus si je pouvais, et quand le lendemain matin arrivait, je regardais le soleil se lever comme un œuf fendu sous l'eau, son jaune remontant à la surface avec apathie.

~

[...]

~

Je faillis voir un cadavre une fois. J'avais dix ou onze ans, j'étais assise à côté de mon frère à l'arrière de notre berline. Ma famille rentrait à la maison après notre rassemblement mensuel à El Camino Real à Santa Clara, qui était chaque fois organisé par une famille catholique différente. Les bébés, en embrassant leurs parents sur la bouche, avaient goûté au *soju*. Nous avons rassemblé les tables laquées dépliantes pour huit familles catholiques coréennes. La table était dressée de la sorte : les bols de riz à gauche, les bols de soupe à droite. Si nous avions inversé les bols, comme nous le faisons pour les rites ancestraux, alors les esprits auraient dévoré notre dîner. Nous essayions de ne pas importuner ou rejeter les morts.

La nuit, à onze heures passées, notre voiture quitta le quartier, prit la bretelle d'accès et mes parents commencèrent à déverser leurs réflexions haineuses l'un sur l'autre. Au début, ma mère croisa les mains sur ses genoux, puis elle détacha sa ceinture pour se redresser au fur et à mesure que le ton de sa voix s'élevait.

My father's foot weighed heavy on the gas. His fist came down over the center console. The car veered off the shoulder of the freeway, then jolted back onto the road. A rosary hanging from the rearview mirror pedaled left and right. My brother cupped his hands over my ears.

My mother said, "I'll just die."

"No, I will," my father said.

"Why do you get to die?"

"Because I did all the work!"

From the passenger seat, my mother must have considered his words. In that second in the car, something closed inside her, and her face softened.

My mother opened the door until the light from outside filled the car. "You did all the work?" she asked calmly. "Then what am I?" Death must have seemed more approachable than her husband.

My father said, "Don't joke around—"

Suddenly, she jumped out.

Through the hinge of the door, her white skin passed slowly, the way she would go through the church door and into mass. She leaned out as though she might confess, beyond my field of vision.

I heard her body's density as she tumbled past me.

My father braked hard and the car lurched forward. The shocks and springs compressed, putting pressure on the joints, bushings, and bearings.

He pulled the car over, ran outside.

By the end of the month, she said cheerfully that she wasn't trying to kill herself. She changed her bandages before bed, rubbed on a paste for the burns on her right side. When churchgoers asked, she described outdoor concrete stairs, mimicked herself tumbling, and elbowed me to follow. Before long, she was walking normally.

My mother told me if she hadn't jumped, the whole car might have crashed. It would be a waste to see in the paper: dead parents and dead children, roasted inside a vehicle, separated into parts. She said to me, about the trouble with reincarnation, "What universe must God create for these souls to meet again and resolve their obligations?"

Le pied de mon père appuyait lourdement sur l'accélérateur. Son poing s'abattit sur la console centrale. La voiture dévia vers la bande d'arrêt d'urgence, puis revint brutalement sur la route. Le chapelet suspendu au rétroviseur se balançait de droite à gauche. Mon frère posa ses mains sur mes oreilles.

« Je devrais juste mourir », lâcha ma mère.

« Non, moi je devrais », répondit mon père.

« Pourquoi ce serait toi qui devrais ? »

« Parce que c'est moi qui ai fait tout le boulot ! »

Depuis le siège passager, ma mère dut peser les mots de mon père. À cet instant précis dans la voiture, quelque chose se referma en elle et son visage s'adoucit.

Ma mère ouvrit la portière et la lumière de l'extérieur emplit la voiture. « Tu as fait tout le boulot ? », demanda-t-elle calmement. « Et moi, alors ? » La mort dut lui paraître plus accessible que son mari.

Mon père dit, « Ce n'est pas drôle... »

Tout à coup, elle sauta hors de la voiture.

À travers la charnière de la portière, sa peau blanche passa lentement, comme lorsqu'elle traversait la porte de l'église pour se rendre à la messe. Elle se pencha vers l'extérieur comme si elle allait se confesser, au-delà de mon champ de vision.

J'entendis la densité de son corps alors qu'elle s'écroulait à côté de moi.

Mon père freina brusquement et la voiture fit un bond en avant. Les amortisseurs et les ressorts se comprimèrent, exerçant une pression sur les jointures, bagues et paliers.

Il se rangea sur le côté et sortit en courant.

À la fin du mois, elle disait d'un ton jovial qu'elle n'avait pas essayé de se tuer. Elle changeait ses bandages avant d'aller au lit, appliquait une crème pour les brûlures sur son flanc droit. Lorsque les paroissiens lui posèrent la question, elle décrivit des escaliers extérieurs en béton, mima sa chute et me donna un coup de coude pour que je me prêle à son jeu. Très vite, elle se remit à marcher normalement.

Ma mère me confia que si elle n'avait pas sauté, la voiture tout entière aurait pu être impliquée dans un accident. Ce serait dommage de lire cela dans les journaux : des parents et des enfants morts, démembrés et calcinés dans un véhicule. Elle me parla de la difficulté de se réincarner, « Quel univers Dieu devrait-il créer pour que toutes ces âmes se rencontrent à nouveau et s'acquittent de leurs devoirs ? »

I never could jump out of a speeding car.

~

She began writing me letters from Korea in 2005. They had been gone for nineteen months. Once a week, a letter came. Her first was an airline postcard, addressing me as *Angela*. Her second was two pages in blue ink, describing the store where she had bought her pen. I did not know the Korean word for *fair*. But what we knew only in Korean or only in English, she tried to put together. I read the letter out loud to hear the sounds. Otherwise, I could not recognize the words and their shapes, filling the page, covering the creases.

In the letters, I heard her voice, closer than it felt over the phone. I read them in my room—sitting at the desk, standing in the doorway, lying on the bed. I folded the letter and slipped it into its envelope. I placed it on my nightstand. I kept her close. I read a letter once or twice. Moving my lips, I read it again. Each time, I hoped to see something new, a word that I had missed. When I put it away, a panic returned. I took out the same letter and, with no thought to what I had read before, started over.

Early one morning, the phone rang. Her voice sprinted into my ears. “I’m calling you because I miss you,” she said. “Did you pick up because you miss me too?”

They had signed another contract with the company.

“My chest is tight,” she said. “Will you hold bitter feelings against me?”

They would stay in Seoul for another two years. All together, they would be away for five years including the three years from the first contract. As we talked, my father renewed his work visa, but I said nothing. I put the phone back into its place on the wall next to the refrigerator. When my mother had first asked whether it was okay with me, I was fourteen and copied my brother. “I’m not a baby anymore,” I had said to her, and now I huddled over the floor with the memory of all the words she had said to me then.

Je ne pourrais jamais sauter d'une voiture lancée à vive allure.

~

En 2005, elle se mit à m'écrire des lettres de Corée. Ils étaient partis depuis dix-neuf mois. Une fois par semaine, je recevais une lettre. La première était une carte postale envoyée par avion, à l'attention de *Angela*. La deuxième de deux pages à l'encre bleue décrivait le magasin où elle avait acheté son stylo. Je ne connaissais pas le mot « *juste* » en coréen. Cependant, elle essayait de rassembler ce que nous savions uniquement en coréen ou uniquement en anglais. Je lus la lettre à voix haute pour entendre les sonorités. Sinon, je ne parvenais pas à reconnaître les mots et leurs formes, qui remplissaient la page et recouvraient les plis.

À travers les lettres, j'entendais sa voix, qui semblait plus proche qu'elle ne l'était au téléphone. Je les lisais dans ma chambre, assise à mon bureau, debout sur le pas de la porte, couchée sur mon lit. Je repliais la lettre et la glissais dans son enveloppe. Je la plaçais sur ma table de nuit. Je la gardais proche de moi. Je lisais chaque lettre une ou deux fois. Remuant mes lèvres, je la lisais encore. À chaque fois, j'espérais y voir quelque chose de nouveau, un mot que j'avais manqué. Lorsque je la rangeais, une sensation de panique resurgissait. Je sortais la même lettre et, sans penser à ce que j'avais lu auparavant, je recommençais depuis le début.

Un jour, tôt le matin, le téléphone sonna. Sa voix retentit brusquement dans mes oreilles. « Je t'appelle parce que tu me manques », dit-elle au bout du fil. « As-tu décroché parce que je te manque aussi ? »

Ils avaient signé un nouveau contrat avec la société.

« Ça me serre le cœur. » Elle poursuivit, « Est-ce que tu m'en voudras ? »

Ils resteraient à Séoul deux années de plus. En tout, ils seraient partis cinq ans, en comptant les trois années du premier contrat. Pendant qu'on discutait, mon père renouvelait son visa de travail, mais je ne dis rien. Je remis le téléphone à sa place sur le mur à côté du réfrigérateur. Quand ma mère me demanda la première fois si cela m'allait, j'avais quatorze ans et j'imitais mon frère. « Je ne suis plus un bébé », lui répondis-je et maintenant j'étais blottie par terre, submergée par le souvenir de tous les mots qu'elle m'avait dits à ce moment-là.

At the airport in San Francisco, on the day my mother had left the country, she had asked me again if I might come with her. She knew that I would be troubled growing up in another country but wanted me to come because she could not fathom how I would manage without her. She had to go, it was clear to her, but she said it would be difficult. “Do you know what happens after I’m gone?” she asked me. “You have to raise yourself with dignity. Your brother can be mean only when he is unsure of himself. But he loves you. We will look back at our time apart and laugh together and be sad, but we will have many stories. If you have no suffering, you have no story to tell—isn’t it true?”

Standing there, she jokingly called me lazy, pointing to my long fingers as further proof. And I was gullible: my earlobes were so thin, words penetrated them easily. “When you age, wrinkles don’t make you older. They make you look more like yourself,” she warned me. “Everything comes to the surface eventually.” Displays of celadon pottery, their pale green glaze, lit up inside their glass cases in the terminal. I did not cry in front of my mother, never having asked her to take me with her.

Before my mother’s plane lifted off the airfield, the edges of her lips stretched taut into a smile. “If you’re too nice to me, I won’t be born again as Eun Ji’s daughter,” she said. “You must be my mommy, who’s come back to make me happy.”

~

Emboldened by impulse, I stole away to a playground, a half mile’s walk from the Davis house, to freeze myself to death. In the dark, I heard Mieko’s feet clasp the bars of her cage and Aeson barking past the road. In dreams of dying, a park and a body, frozen over, made a serene picture, but after three or four hours into the night I jolted awake in the grass, thrashing over the earth. There seemed no reason for me to live. Embarrassed, I trudged back over wet roads in a zigzag, aching. Though I did not expect a soul outside, a tunnel of light shone from the doorway of the house, where my brother stood, waiting, wrapped in a blanket.

À l'aéroport de San Francisco, le jour où ma mère quitta le pays, elle me demanda encore une fois si je ne voulais pas l'accompagner. Elle savait que ce serait difficile pour moi de grandir dans un autre pays, mais voulait que je vienne avec elle parce qu'elle ne pouvait imaginer comment je pourrais m'en sortir sans elle. Elle devait partir, c'était inévitable, mais elle me confia que cela allait être difficile. « Sais-tu ce qui se passera une fois que je serai partie ? », me demanda-t-elle. « Tu dois t'élever toi-même avec dignité. Ton frère peut être méchant mais uniquement quand il n'est pas sûr de lui. Mais il t'aime. On se remémorera le temps où on était séparés et on en rigolera ensemble et on sera triste, mais on aura plein d'anecdotes. Sans souffrance, il n'y a aucune histoire à raconter, pas vrai ? »

Au milieu du hall des départs, elle me traita de fainéante en plaisantant, et pointa mes longs doigts pour prouver son propos. J'étais bien naïve : mes lobes d'oreilles étaient tellement fins que les mots y entraient facilement. « Quand tu vieillis, les rides ne te rendent pas plus vieille. Elles te font ressembler plus à toi-même », m'avertit-elle. « Tout finit un jour par faire surface. » Des étalages de céramiques céladon, leur glaçure vert pâle, s'illuminaient à l'intérieur de leur vitrine dans le terminal. Je ne pleurai pas devant ma mère, puisque je ne lui avais jamais demandé de m'emmener.

Avant que l'avion de ma mère ne décolle de la piste, le bord de ses lèvres s'étira en un sourire crispé. « Si tu es trop gentille avec moi, je ne me réincarnerai pas en la fille d'Eun Ji », se lamenta-t-elle. « Tu dois être ma maman, qui est revenue pour me rendre heureuse. »

~

Sur un coup de tête, je filai en douce jusqu'à une plaine de jeux, à moins d'un kilomètre de la maison à Davis, pour me laisser mourir de froid. Dans le noir, j'entendis les griffes de Miekko serrer les barreaux de sa cage et Aeson aboyer de l'autre côté de la route. Lorsque je rêvais de mourir, un parc et un corps couverts de givre m'évoquaient une image sereine mais après trois ou quatre heures en pleine nuit, je me réveillai en sursaut dans l'herbe, me débattant dans la terre. Il ne me semblait y avoir aucune raison de vivre. Dans l'embarras, je parcourus d'un pas lourd les routes mouillées en zigzaguant, le cœur brisé. Même si je ne m'attendais pas à trouver âme qui vive, un tunnel de lumière rayonna depuis la porte d'entrée de la maison, où mon frère se tenait, et m'attendait, enveloppé dans une couverture.

I ran toward his hand, outstretched with a mug of hot chocolate. He never asked where I had been or why I had been gone for hours but offered hot cocoa he made from a mix he had bought on his trip to the supermarket because he remembered the way it could cheer me up, and he had been hoping to do just that, though he did not know, always, the graceful way of doing so, but he tried anyway, his very best, reminding me that we were not stuck—we were liberated—and he understood at his young age that he was all I had in this world, and only when he had returned to his room and closed the door behind him did my tears fall freely.

Je courus vers lui, qui me tendit la main et m'offrit une tasse de chocolat chaud. Il ne me demanda jamais où j'étais passée ni pourquoi j'étais partie pendant des heures mais il m'avait préparé un chocolat chaud avec le mélange qu'il avait acheté au supermarché, parce qu'il se souvenait que c'était un moyen de me remonter le moral et c'était exactement son objectif ; même s'il ne savait pas toujours comment s'y prendre, il eut le mérite d'essayer et de faire de son mieux, en me rappelant que nous n'étions pas coincés, que nous étions libérés, et il comprenait, malgré son jeune âge, qu'il était tout ce que j'avais au monde, et c'est seulement quand il retourna dans sa chambre et qu'il ferma la porte derrière lui que mes larmes se mirent à couler sans retenue.

3

My beloved Eun Ji.

Today, your Auntie's visiting from Daejeon. She's buying a *coat* and wants Mommy to go with her. Her birthday passed, end of November, so she said her sons gave her money. She's probably riding the bus to Seoul now. Mommy will go along with her to pick something out, then make her buy me delicious food. Must be nice, right? I know. Mommy has it so good. For the 1 year and 5 months I have left, I've got to have fun with my big sister.

Oh, do you know Auntie's name?

Auntie's name is Lee Jeong Lim.

Auntie is *58 years old*. 10 years older than Mommy.

Big Uncle is Lee Min Seung.

Little Uncle is Lee Kyo Seung.

Their ages are *50 years old* and *44 years old*.

Didn't know, did you? It's not important, but at least, you should know their names. Right?

Mommy is so thankful. Although (*even if*) I live apart from you guys, I'm also spending time together with my family (*brothers, sister*) for a couple years, so I'm very grateful. However, many times, I don't see them even once a month.

For Auntie, I feel sorry that she doesn't have a daughter, and she must get jealous (*envy*) because I have my Eun Ji. (Should I tease her?)

These days, what're you up to? The weather's cold and it's rainy, isn't it? Pay attention to your health, and times like these, read a bunch of good books. Things you don't know, things you can't *experience*, all of it lies inside of books.

A while ago (*a few months ago*), Mommy read a book written by a Japanese author called, "How to Age with Grace." Though I can't do everything in the book as well, I want to live as a good person and age with grace. Eun Ji will help me, won't you? How could you help me, you ask? Hm ~ It's easy and it's hard, too. Don't give Mommy heartaches. Soothe her to keep her from anger or shouting.

3

Ma chère Eun Ji.

Aujourd'hui, Tantine est venue de Daejeon nous rendre visite. Elle va acheter un *manteau* et veut que Maman l'accompagne. C'était son anniversaire, fin novembre, donc elle a dit que ses fils lui avaient donné de l'argent. Elle doit probablement être dans le bus en direction de Séoul en ce moment. Maman ira avec elle pour choisir des vêtements, puis je lui demanderai de m'offrir un délicieux repas. C'est chouette, non ? Je sais. Maman a la belle vie. Pour l'année et les cinq mois qu'il me reste, je dois bien profiter avec ma grande sœur.

Oh, te souviens-tu du nom de Tantine ?

Son nom est Lee Jeong Lim.

Elle a 58 *ans*. 10 ans de plus que Maman.

Grand Oncle s'appelle Lee Min Seung.

Petit Oncle s'appelle Lee Kyo Seung.

Ils ont respectivement 50 *ans* et 44 *ans*.

Tu ne le savais pas, hein ? Ce n'est pas important, mais tu devrais au moins connaître leur nom. Tu ne trouves pas ?

Maman est tellement reconnaissante. Bien que (*même si*) je vive loin de vous, je passe également du temps avec ma famille (*frères, sœur*) pour quelques années, donc je suis très reconnaissante. Toutefois, je ne les vois pas souvent, même pas une fois par mois.

Tantine, je suis triste qu'elle n'ait pas de fille, et elle doit être si jalouse (*envieuse*) parce que j'ai ma Eun Ji. (Devrais-je la taquiner ?)

Que fais-tu de beau ces jours-ci ? Il fait froid et pluvieux, non ? Prends soin de toi, et par un temps pareil, lis des tas de bons livres. Les choses que tu ne connais pas, les choses que tu ne peux pas *vivre*, toutes ces choses se trouvent dans les livres.

Il y a quelque temps (*quelques mois*), Maman a lu un livre écrit par un auteur japonais intitulé « Comment vieillir avec grâce ». Même si je ne peux pas tout faire aussi bien que ce qui est recommandé dans le livre, je veux être une bonne personne et vieillir avec grâce. Eun Ji, tu m'aideras, hein ? Comment pourrais-tu m'aider, tu me demandes ? Euh ~ C'est à la fois facile et difficile. Ne fais pas de peine à maman. Apaise-la pour éviter qu'elle ne s'énerve ou qu'elle ne crie.

When Mommy has bad thoughts, or acts unfairly, tell me that I shouldn't do that. How about it? You'll do it for me, won't you? Thank you.

Mommy, too, will make sure, through *cooperation*, that Eun Ji goes on living as a healthy, brave, and kind-hearted person. This next time, I want to be born as Eun Ji's Mommy again to live and become a better Mommy. Or should I be born as Eun Ji's daughter? If you give birth to me as a pretty and nice person, then I can agree to it? Just thinking about it cracks me up.

Well, babies should give heartaches and be exhausting so that Mommies can grow. And learn. Isn't that right? Now, there are 10 *days* left. I miss you. And I love you so much.

Mom

December 9, 2005

Quand Maman a des idées noires ou agit injustement, dis-moi que je ne devrais pas faire ça. Qu'en penses-tu ? Tu feras ça pour moi, hein ? Merci.

Maman, elle aussi, s'assurera, grâce à la *coopération*, qu'Eun Ji continue à vivre sa vie comme une personne courageuse, en bonne santé et au grand cœur. La prochaine fois, je veux renaître comme la mère d'Eun Ji pour vivre et devenir une meilleure Maman. Ou devrais-je renaître comme la fille d'Eun Ji ? Si tu me mets au monde comme une belle et gentille personne, alors est-ce que je peux accepter ? Rien que d'y penser, ça me fait rire.

En fait, les bébés devraient faire de la peine et être épuisants pour que les Mamans puissent grandir. Et apprendre. Tu ne trouves pas ? Maintenant, il ne reste plus que 10 *jours*. Tu me manques. Et je t'aime tellement.

Maman

Le 9 décembre 2005

6

Daejeon 1972, 140 kilometers south of Seoul: my grandmother Jun, thirty-two, sewed skirts for her fourteen-year-old daughter, my mother, on a seat at the Western table in her two-story home. Jun crossed her knees, fluffing her chiffon dress, which she paired with rich green indoor slippers. Her permed curls framed her slender ears. Jun cut her daughter's skirts an inch too short on purpose. She felt antagonistic about the police's use of measuring tapes to monitor dress lengths. Jun and her husband were distinguished by their wealth. Her life was blessed enough that the police did not bother her or her daughter about their dresses.

Her daughter, starting middle school, hated to stand out against the village roads, the thatch-roofed houses, the dried straw packing the waterspouts during long windless summers. Her daughter preferred plain cotton dresses that covered her legs and ankles, same as the villagers who dipped their hands into clay jars of fermented bean paste. Jun's teeth were too straight for her daughter, Jun's rings, too many, and Jun's mermaid silhouette embarrassed her.

The students at her daughter's school wagged their tongues at Jun's showiness, her sashaying on stilettos when she was already taller than her husband—her contempt for tradition. Jun refused kimchi over rice, good for digestion, and instead broiled fatty pork for school meetings and ladled thick white broth for her daughter's teachers and boasted that her daughter, who'd joined the journalism club, had won a poetry award. "My daughter," she said, "loves poetry."

Jun was grateful that her daughter had no memories of the occupation and war, of girls padding their robes for warmth, or of the others who had vanished. If Jun herself had not caught typhoid, she would have vanished too. Her daughter was born into industrial development, vaccinations, winding freeways, and television. She was born into a spirited country while Jun had waited to feel anything in her heart of her own.

6

Daejeon, 1972, à 140 kilomètres au sud de Séoul : ma grand-mère Jun, trente-deux ans, cousait des jupes pour sa fille de quatorze ans, ma mère, à la table de style occidental dans sa maison à deux étages. Jun croisait les jambes, gonflant sa robe en mousseline de soie. Elle avait assorti sa tenue avec des chaussons d'un vert profond. Les boucles de sa permanente encadraient ses oreilles délicates. Jun coupait délibérément les jupes de sa fille quelques centimètres trop courts. L'usage du mètre ruban auquel la police avait recours pour contrôler la longueur des robes la révoltait. Comme Jun et son mari vivaient dans l'aisance, elle eut assez de chance dans la vie pour que la police ne les importune pas, elle et sa fille.

Sa fille, qui entrait au collège, détestait qu'on la remarque lorsqu'elle parcourait les routes du village et passait devant les maisons au toit de chaume, dont les chéneaux étaient engorgés de paille sèche pendant les longs étés sans vent. Sa fille préférait les robes unies en coton qui couvraient les jambes et les chevilles, les mêmes que portaient les villageoises qui trempaient leurs mains dans les jarres en terre cuite contenant du *doenjang*, de la pâte de soja fermentée. Sa fille trouvait les dents de Jun trop droites, ses bagues, trop nombreuses, et sa silhouette de sirène, gênante.

Les camarades de classe de sa fille raillaient la prétention de Jun, qui roulait les hanches en marchant en talons aiguilles alors qu'elle était déjà plus grande que son mari, son mépris pour la tradition. Jun refusait de manger du *kimchi* avec du riz, pourtant bon pour la digestion. Elle grillait à la place de la viande de porc grasse pour les réunions à l'école et servait à la louche un bouillon blanc épais de viande aux enseignants tout en louant sa fille, qui avait rejoint le club de journalisme et gagné un prix de poésie. « Ma fille adore la poésie », fanfaronnait-elle.

Jun était soulagée que sa fille n'eût aucun souvenir de l'occupation et de la guerre, des filles qui rembourraient leur robe pour se protéger du froid ou des autres qui avaient disparu. Si Jun n'avait pas contracté la typhoïde, elle aurait disparu elle aussi. Sa fille naquit en plein développement de l'industrialisation, de la vaccination, des autoroutes sinueuses et de la télévision. Elle naquit dans un pays florissant alors que Jun avait attendu que quelque chose florisse dans son propre cœur.

Village husbands and boys were desirous of Jun. The village had thought this might change in time. But after Jun gave birth, she slimmed down while her curves stayed put. When she strutted to the market in a tight bodysuit with a fur collar, accentuating her serpentine shape, the other mothers covered their boys' eyes. The other mothers swore Jun could steal the purity so tediously reinstated after the enslavement of their women. The only thing they liked about her was her prosperous husband.

Stout and muscular, her husband, Lee, was generous with his money. Lee lent without interest and never raised his voice in a quarrel. Owing to his prosperity and high standing, no man sought out his wife in any serious manner, even when he traveled for work. Under his woven coat, his broad arms flexed, bearing back against any threat to his peace. He, a countryman, valued peace over everything. Everything but other women.

Swimming fish was tastier than a caught one.

For other men, Jun was swimming fish. But for her husband, Jun had long been caught. After some years living faithfully with her as husband and wife, Lee returned to his mistresses. He could afford to have them.

One night, Lee got home past the hour agreed upon with Jun. He slipped out of his gray wool suit into his pajamas, as if changing from one man into another.

Jun gleaned, from the way Lee tugged his arms out of each sleeve, that he had arrived from the bosom of a mistress. Somebody had dressed him in a hurry before he had entered their gates. Perhaps it was earlier, as early as this morning; second breakfast at a hotel or an apartment by the bund. Could he buy a house for his mistress? Carry her, pale legs swinging, into a bath larger than their own? Why did he not gorge on Jun's braised short ribs? Had he already taken dinner? Jun was an accomplished seamstress, a home cook, an opera singer, a natural beauty. Jun and Lee had only two sons and one daughter, but when Lee had introduced a girl, older than their eldest, birthed by a nameless woman, Jun had quietly adopted the girl with Lee's square features, his hooded eyes, and loved her. All the while, this other woman, did she tear his clothes, sobbing and moaning, bereaving him of energy, then send him back to Jun for mending, for boiled young chicken and ginseng to rejuvenate him? Then why not die?

Les maris et les garçons du village convoitaient Jun. Le village crut que cela changerait avec le temps. Après son accouchement cependant, Jun maigrit tout en conservant ses formes. Lorsqu'elle se pavanait au marché, vêtue d'une combinaison moulante au col en fourrure qui amplifiait sa silhouette serpentine, les autres mères cachaient les yeux de leurs fils. Elles juraient que Jun était capable de voler la pureté qui avait été si péniblement recouvrée après l'asservissement de leurs femmes. L'unique qualité qu'elles lui trouvaient était son riche mari.

Robuste et musclé, son mari, Lee, était généreux avec son argent. Lee prêtait sans intérêt et ne haussait jamais le ton lors d'une dispute. En raison de sa richesse et de son haut statut dans la société, aucun homme ne convoitait sérieusement sa femme, même lorsqu'il partait en voyage d'affaires. Sous sa veste tissée, ses puissants bras se contractaient, écartant toute menace à sa vie tranquille. Pour lui, qui était un homme de la campagne, rien n'était plus important que sa tranquillité. Rien excepté les autres femmes.

Un poisson sauvage est plus appétissant que celui qui a mordu à l'hameçon.

Pour les autres hommes, Jun était un poisson sauvage. Mais pour son mari, cela faisait bien longtemps qu'elle avait mordu à l'hameçon. Après quelques années de fidélité envers sa femme, Lee retrouva ses maîtresses. Il pouvait se les permettre.

Une nuit, Lee rentra à la maison plus tard que l'heure convenue avec Jun. Il se glissa hors de son costume gris en laine et enfila son pyjama, comme s'il ôtait le costume d'un homme et enfilait celui d'un autre.

À la façon dont Lee retirait son bras hors de chaque manche, Jun devina qu'il venait tout droit de la poitrine d'une maîtresse. Quelqu'un l'avait habillé à la hâte avant qu'il ne franchisse leur portail. Peut-être était-ce arrivé plus tôt, voire ce matin déjà : un deuxième déjeuner dans un hôtel ou dans un appartement près de la berge. Pouvait-il acheter une maison à sa maîtresse ? La porter dans un bain plus grand que le leur, elle balançant ses jambes pâles ? Pourquoi n'engloutissait-il pas le plat de côtes braisées de Jun ? Avait-il déjà dîné ? Jun était une couturière accomplie, une cuisinière, une chanteuse d'opéra et une beauté naturelle. Jun et Lee n'avaient que deux fils et une fille, mais quand Lee leur présenta une gamine, plus âgée que leur aîné, mise au monde par une inconnue, qui avait les traits carrés de Lee et ses yeux tombants, Jun l'adopta sans faire de scène et l'aima. Pendant que cette autre femme déchirait les vêtements de Lee, en sanglotant et en gémissant, le privait de son énergie et puis le renvoyait chez Jun pour du raccommodage, pour du poulet bouilli au ginseng afin de lui redonner des forces ? Mais pourquoi ne pas mourir ?

~

Jun could not die because she had children, everybody knew. Jun looked for scissors, a sharp-edged pair in her wooden vanity with her combs, and as wives in love sometimes do, she cut the price tags off her husband's new suit jacket before she hung it for him on a wire hanger without a word. Lee was a busy man, made busier by his mistresses.

Jun could not hide her jealousy any longer, even if she feared driving him away. She accused Lee at the market when his handshake lingered with a woman hocking anchovies. Anchovies! "Finally," she said, "I know that I am capable of murder." The villagers could not make sense of Jun's whole-bodied jealousy. Their lack of understanding was bothersome; their righteousness, cruel. The other women, especially the wives, chastised her. If Jun lamented among vintage coats and blue opals and well-fed children inside a two-story brick house, what more could she desire?

"Because I love him," Jun said, sounding like a child.

~

Her daughter agreed with the other mothers even if, no, because she had witnessed from behind one of their home's crafted doors, looking into her mother's bedroom, Jun hugging herself on the floor. On an impulse, Jun seized her ankles and rocked and wailed pitifully, scolding herself against the trenchant silence of her polished home and her empty bedroom. Who says love that is painful is not love?

Midyear, Jun got into the medicine drawer, swallowed a handful of pills, as if taking down her existence whole. Yet she lived because her existence was spiky and stubborn.

The following year, after drinking her evening barley tea, Jun used the kitchen knife to open her arms. Her arms were two sausages torn from their skin.

Six months afterward, Jun shopped for a new dress shirt for Lee and set it atop their dresser for him to wear the next morning before returning to her room to crank up the gas from the reserve tank and fall asleep.

Each time, Jun survived.

~

Jun ne pouvait pas mourir parce qu'elle avait des enfants, tout le monde le savait. Jun chercha des ciseaux, une paire tranchante dans sa coiffeuse en bois parmi ses peignes, et comme les épouses amoureuses le font parfois, elle coupa les étiquettes du nouveau veston de son mari avant de le faire pendre sur un cintre sans un mot. Lee était un homme fort pris, d'autant plus avec ses maîtresses.

Jun ne pouvait cacher sa jalousie plus longtemps, même si elle craignait de le faire fuir. Elle accusa Lee au marché quand sa poignée de main s'éternisa avec une femme qui vendait des anchois. Des anchois ! « Maintenant, je sais enfin que je suis capable de tuer quelqu'un », affirma-t-elle. Les villageois ne comprenaient rien à la jalousie qui rongait Jun. Leur manque de compréhension était agaçant ; leur droiture, cruelle. Les autres femmes, surtout les épouses, la réprouvaient. Si Jun se lamentait sur son sort au milieu de ses manteaux rétro, ses opales bleues et ses enfants bien nourris sous le toit d'une maison à deux étages en brique, que pouvait-elle bien désirer de plus ?

« Parce que je l'aime », geignit Jun, telle une enfant.

~

Sa fille partageait l'avis des autres mères, même si, non, justement parce que, en jetant un coup d'œil dans la chambre de sa mère depuis une des portes artisanales de leur maison, elle avait aperçu Jun se prendre dans ses bras par terre. Tout d'un coup, Jun avait saisi ses chevilles, s'était bercée et avait gémit pitoyablement, tout en se reprochant le silence glacial de sa maison pimpante et de sa chambre vide. Qui a dit que l'amour n'était jamais douloureux ?

Au milieu de l'année, Jun ouvrit le tiroir à médicaments et avala une poignée de pilules, comme pour effacer son existence tout entière. Pourtant, elle survécut, car la vie était colérique et obstinée.

L'année suivante, après avoir bu son thé d'orge du soir, Jun prit le couteau de cuisine pour s'ouvrir les veines. Ses bras ressemblaient à deux saucisses dont la peau était arrachée.

Six mois plus tard, Jun avait fait les boutiques pour trouver une nouvelle chemise pour Lee. Elle la posa sur leur commode pour qu'il puisse la porter le lendemain matin puis retourna dans sa chambre, alluma le gaz du réservoir de secours et s'endormit.

À chaque fois, Jun survécut.

~

Jun woke up in the hospital after the gas tank incident. There were village dogs crossing the road outside her window. Young men, released from their military duties, had changed into school uniforms. Wearing black caps, they marched in procession in black shoes. The world was changing again, yet not enough. The noise vacillated from loud to quiet, between what Jun could and could not accept about the freedom she read on banners under the bridgeway. This village had brought her up; its different roads made the appendages of her body. The village stores, the compartments in her brain. She loved the village because the village had raised her; she had raised the village from fire and ash. The village's redeeming presence was its people, who were always prepared, who never ran amok, who fell ill quietly. They had deemed her vulgar for howling at her husband in public. Her body was emaciated and cold. After years of living in Daejeon, Jun packed her things out of her home and moved north, into an apartment in Seoul, leaving behind her husband and her children.

~

Seoul 1974: Jun, thirty-four, loved to sew in her apartment. She loved to hear the vigorous chants of Christian missionaries on microphones mounted on trucks that burrowed through her streets. Her health surfaced from a tunnel and was flooded by the sun. Her eyes, bright with vitality. She watched people swerve along narrow sidewalks; men and women pulling their shadows in the dance of the city. To all their footsteps, she added her own.

One day, Lee visited to plead with her.

Jun would not open the door. She heard him pacing outside.

He did not go away for hours. He waited before he left. Lee knew that she loved the city, but he could not be with the children by himself. They belonged to her—not him. He was only their father, who could not love them as he used to or wanted to. Lee told her how he felt through the door that divided them.

~

Jun se réveilla à l'hôpital après sa tentative avec le réservoir à gaz. Depuis sa fenêtre, elle apercevait les chiens du village traverser la route. Les jeunes hommes, déchargés de leur service militaire, avaient enfilé leur uniforme scolaire. Casquettes noires sur la tête, ils défilaient en cortège avec leurs chaussures noires. Le monde était à nouveau en train d'évoluer, mais pas suffisamment. Les bruits de la rue croissaient et décroissaient sans cesse, oscillant entre ce que Jun pouvait accepter ou non sur le droit à la liberté revendiqué sur les banderoles sous le pont. Ce village l'avait vu grandir ; les différentes routes avaient façonné les membres de son corps. Les magasins du village avaient formé les compartiments de son cerveau. Elle aimait le village parce que le village l'avait élevée tout comme elle avait fait renaître le village du feu et de ses cendres. La vertu salvatrice du village était ses habitants, qui étaient toujours prêts, qui ne s'emportaient jamais, qui tombaient malades discrètement. Ils la considéraient comme quelqu'un de vulgaire depuis qu'elle avait hurlé sur son mari en public. Son corps était décharné et froid. Après avoir vécu des années à Daejeon, Jun fit ses valises et quitta sa maison pour emménager plus au nord, dans un appartement à Séoul, abandonnant son mari et ses enfants.

~

Séoul, 1974 : Jun, trente-quatre ans, aimait coudre dans son appartement. Elle aimait écouter les chants dynamiques des missionnaires chrétiens que diffusaient les microphones installés sur les camions qui parcouraient le quartier. Sa santé sortit d'un tunnel et fut submergée par le soleil. Ses yeux resplendissaient de vitalité. Elle regardait les passants slalomer le long des trottoirs étroits ; des hommes et des femmes entraînant leur ombre dans cette danse urbaine. À tous leurs pas, elle ajouta les siens.

Un jour, Lee lui rendit visite pour la supplier de rentrer.

Jun refusa de lui ouvrir la porte. Elle l'entendit faire les cent pas dehors.

Il resta là pendant des heures. Il attendit puis finit par s'en aller. Lee savait qu'elle aimait la ville, mais il ne pouvait pas s'occuper seul des enfants. C'étaient ses enfants à elle, pas à lui. Il n'était que leur père et il n'était plus capable de les aimer comme avant ou comme il le voudrait bien. Lee lui fit part de ses sentiments à travers la porte qui les séparait.

It was her intelligence and her willfulness that he saw in their children. Whenever he thought about her, his chest overflowed with emotions. No other woman would come near their house, their children, or their life together, as it had been when they first married, if she chose to come home. Through the cave of his mouth, there were the glistening eyes of their two sons and two daughters, calling her.

~

Her youngest daughter, my mother, had enrolled in high school in Daejeon, but one school afternoon, she showed up at Jun's door in Seoul.

Jun could tell her daughter had skipped school. She had ridden the two-hour bus alone. Born with Jun's stubborn jaw, her daughter waited outside. Though Jun felt frightened, she was grateful for her daughter's courage.

Her daughter, carrying a basket, dumped it out at her feet. What spilled out were ivory school socks with scissor-cut holes.

Her daughter said, "They're worn down. I don't have socks anymore."

Jun poked her finger through one. "Do they all have such perfect holes?"

"If I don't have socks," her daughter said, "I can't go to school."

Jun counted the socks, seeing her daughter's labor. "How could you be so clever?" Jun muttered.

"I can't go to school," her daughter repeated, "until you fix them—"

"Have somebody else fix them." Jun pushed the basket away.

"There's nobody."

"Do you need money?" Jun asked. "There's a seamstress—"

"No, you have to do it. You have to fix them."

"These are just socks, my daughter."

"You're the best at it, aren't you?"

Jun often boasted about her daughter's wit. "You're too smart to waste away like this."

C'était son intelligence et son obstination à elle qu'il reconnaissait en ses enfants. Chaque fois qu'il pensait à elle, son cœur débordait d'émotions. Si elle décidait de revenir à la maison, aucune femme n'approcherait de leur maison, de leur famille ou de leur vie de couple, comme cela avait été le cas au début de leur mariage. Depuis les tréfonds de sa bouche, elle pouvait apercevoir les yeux de leurs deux fils et deux filles qui brillaient, qui l'imploreraient.

~

Sa cadette, ma mère, était entrée au lycée à Daejeon, mais par un jour d'école, elle apparut l'après-midi à la porte de l'appartement de Jun à Séoul.

Jun devina que sa fille avait séché les cours. Elle avait pris le bus, seule, pendant deux heures. Sa fille, qui avait hérité de la mâchoire têtue de Jun, attendit dehors. Même si Jun avait peur, elle admirait le courage de sa fille.

Cette dernière déversa aux pieds de Jun le contenu du panier qu'elle transportait. Il en tomba des chaussettes blanc cassé d'écolière qui avaient été trouées aux ciseaux.

Elle annonça, « Elles sont usées. Je n'ai plus aucune paire de chaussettes. »

Jun passa son doigt dans un trou. « Ont-elles toutes des trous aussi parfaits ? »

« Si je n'ai pas de chaussettes, je ne peux plus aller à l'école. », insista sa fille.

Jun compta les chaussettes, constatant l'œuvre de sa fille. « Comment peux-tu être aussi futée ? », marmonna Jun.

« Je ne peux plus aller à l'école tant que tu ne les as pas réparées... », répéta sa fille.

« Demande à quelqu'un d'autre de les réparer. » Jun repoussa le panier.

« Il n'y a personne pour m'aider. »

« Tu as besoin d'argent ? », demanda Jun. « Il y a une couturière... »

« Non, tu dois le faire. Tu dois me les réparer. »

« Ce sont juste des chaussettes, ma fille. »

« Tu es la meilleure pour coudre, pas vrai ? »

Jun vantait souvent l'esprit vif de sa fille. « Tu es trop maligne pour gâcher ta vie comme ça. »

Through the night, Jun sewed up a dozen pairs of socks and folded them into her daughter's basket. She had to recut many—so hawkish was her daughter with the scissors. Some had been soaked with her daughter's tears. In the morning, Jun nudged her daughter awake and sent her home to Daejeon before the school opened its gates.

The following noon, her daughter knocked again.

As Jun opened the door, her daughter clanged down a heap of bent pots and torn shirts and pants. Instead of going to school, she had banged the pots over the rocks by the house in Daejeon. She had ripped her shirts and slashed through her pants.

Jun asked, "Did your father bring you here?"

"He thinks I'm at school," her daughter said. "But he gave me money."

"What time is the last bus to Daejeon?"

Her daughter stared at the floor as she did when she lied.

"You're betraying your teachers," Jun said sternly. "You'll get on that bus tonight. You're going to school tomorrow."

"Fine. I'll go to school."

"How could you spend your father's money like this?"

Her daughter asked quietly, "When will you come home?"

"Don't sharpen your tongue," Jun replied.

"He said he's sorry," she said. "But you always yell at him and complain."

This is your father's money. He gives it to you to go to school, to eat your lunch and buy your books," Jun said. "You should be more like your brothers."

Her daughter ignored her. "How could you leave us?" she asked.

"Stop. Don't say anymore," Jun said. "You'll make me cry, and I won't survive it."

She shouted, "You're being selfish!"

"Then go. Get out of here," Jun said. "Take your things."

Her daughter fell to the floor. "No, I'm sorry. I'm sorry—"

"Why can't I be happy?" Jun asked her.

Her daughter cried, but she did not move.

Toute la nuit, Jun recousit une dizaine de paires de chaussettes et les replia dans le panier de sa fille. Elle dut en recouper plusieurs : sa fille n'y était pas allée de main morte avec les ciseaux. Certaines avaient été détremées par les sanglots de sa fille. Au matin, Jun la réveilla à coups de coude et la renvoya chez elle, à Daejeon, avant que l'école n'ouvre ses portes.

Le lendemain midi, sa fille frappa de nouveau à la porte.

Au moment où Jun ouvrit la porte, sa fille déversa dans un fracas métallique un tas de pots cabossés, de chemises et de pantalons déchirés. Au lieu d'aller à l'école, elle avait cogné les pots sur des pierres près de la maison à Daejeon. Elle avait déchiré ses chemises et tailladé ses pantalons.

Jun lui demanda, « C'est ton père qui t'envoie ? »

« Il croit que je suis à l'école mais il m'a donné de l'argent », répondit sa fille.

« À quelle heure est le dernier bus pour Daejeon ? »

Sa fille regarda par terre, comme il lui prenait lorsqu'elle mentait.

« Tu es en train de trahir tes enseignants », lança Jun sévèrement. « Tu reprendras le bus ce soir. Et tu iras à l'école demain. »

« Très bien. J'irai à l'école. »

« Comment peux-tu dépenser l'argent de ton père comme ça ? »

Sa fille demanda à voix basse, « Quand rentreras-tu à la maison ? »

« Ne fais pas l'insolente », répondit Jun.

« Il a dit qu'il était désolé mais tu lui cries toujours dessus et tu te plains. », lui reprocha-t-elle.

« C'est l'argent de ton père. S'il te le donne, c'est pour l'école, ton midi et tes livres », expliqua Jun. « Tu devrais plus te comporter comme tes frères. »

Sa fille l'ignora. « Comment as-tu pu nous abandonner ? ».

« Arrête. Plus un mot », la coupa Jun. « Tu vas me faire pleurer et je n'y survivrai pas. »

Elle hurla, « Tu n'es qu'une égoïste ! »

« Va-t'en alors. Sors d'ici », répondit Jun. « Prends tes affaires. »

Sa fille tomba par terre. « Non, je suis désolée. Je suis déso... »

« Pourquoi n'ai-je pas le droit d'être heureuse ? », lui demanda Jun.

Sa fille se mit à pleurer mais ne bougea pas.

“You’re just like your father—greedy. Did you brush your hair? You look dirty, and you stink. How can you be my daughter?” Jun gouged with her words to be certain that her daughter would give up. “One day, you’ll have a daughter like you—no—she’ll be worse,” Jun threatened. “Then you’ll know that I’ve come back to spite you.”

Jun could not look at her anymore.

Her daughter stood waiting.

“I have to see what I keep inside,” Jun said, finally. “Go lie on the couch and sleep.”

Jun placed new pots and mended shirts and pants in the center of a large cloth and wrapped it carefully into a bundle for her daughter to carry. On the bus ride back to Daejeon, her daughter would have to set the bundle on the floor, or its weight could bruise her legs. As Jun tied and untied the knot to check the items, she felt her heart might stop at any minute. Her daughter used her strong will, heaved it around every which way, but Jun’s feeble heart could not keep up for long. Jun had to scare her daughter away for both their sakes. However, her daughter returned thereafter, missing school for months.

After three months in Seoul, Jun relented and moved back to Daejeon for her daughter who had become sorrowful, sharp-boned. Jun only thought of her children. That winter, the village looked different. It was the snow that caused everything to appear larger than itself. Her footprints left wells, deepened by the moonlight, behind her. Coming to one home, she had abandoned another. Her husband, Lee, welcomed her, waiting before their iron gates. He worked diligently and punctually for her private smile.

~

Two years later, during a heat wave, Jun slowly starved herself.

She caved to a spoonful of porridge from her daughter, who would keep her in Daejeon even when it made her sick. Her daughter’s footsteps were uneven throughout the house. Jun heard her pacing outside the bedroom, like her husband. But Jun could not stay long in their home because she could hardly get out of bed. As her daughter matriculated into the next year of high school, Jun was hospitalized for high blood pressure.

« Tu es exactement comme ton père : cupide. T'es-tu coiffée ? Tu as l'air sale et tu pues. Comment pourrais-tu être ma fille ? » Jun ne mâcha pas ses mots pour être sûre que sa fille craque. « Un jour, tu auras une fille comme toi, non, elle sera pire », la menaça Jun. « Alors, tu sauras que je suis revenue pour te hanter. »

Jun ne pouvait plus la regarder en face.

Sa fille restait là debout.

« Je vais voir ce que j'ai à l'intérieur », finit enfin par répondre Jun. « Va te coucher sur le canapé et repose-toi un peu. »

Jun plaça les nouveaux pots ainsi que les chemises et les pantalons raccommodés au milieu d'un grand morceau de tissu qu'elle referma délicatement en un baluchon que sa fille puisse emporter. Sur le trajet du retour en bus vers Daejeon, sa fille allait devoir déposer le paquet par terre, car le poids pourrait lui faire des bleus. Alors que Jun faisait et défaisait le nœud pour vérifier le contenu, elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre à tout moment. Sa fille faisait preuve d'une volonté inébranlable, qu'elle affichait à chaque fois qu'elle en avait l'occasion, mais le cœur sensible de Jun ne tiendrait plus encore longtemps. Jun devait faire fuir sa fille dans leur intérêt à toutes les deux. Cependant, sa fille revint encore, manquant l'école pendant des mois.

Après trois mois à Séoul, Jun céda et retourna vivre à Daejeon pour sa fille qui était devenue sombre, squelettique. Jun pensait uniquement au bien-être de ses enfants. Cet hiver-là, le village lui parut différent. C'était à cause de la neige que tout semblait plus grand que dans la réalité. Ses empreintes laissaient derrière elle des puits, creusés par le clair de lune. En retrouvant son ancienne vie, elle abandonnait celle qu'elle s'était construite. Son mari, Lee, qui attendait devant leur portail en fer, l'accueillit. Il travaillait assidûment et rentrait à l'heure pour la voir sourire dans leur intimité.

~

Deux ans plus tard, lors d'une canicule, Jun se laissa lentement mourir de faim.

Elle concéda une cuillère de bouillie à sa fille qui la retenait à Daejeon, même si cela la rendait malade. Les pas de sa fille résonnaient de manière irrégulière dans toute la maison. Jun l'entendait faire les cent pas devant sa chambre, comme son mari l'avait fait auparavant. Mais Jun ne pouvait pas rester plus longtemps dans cette maison parce qu'elle arrivait à peine à sortir du lit. Lorsque sa fille accéda à l'année supérieure au lycée, Jun fut hospitalisée pour cause d'hypertension.

Her daughter ditched her classes to visit Jun in the hospital. She asked Jun to be reasonable, more forgiving toward her father. Her daughter's hand cooled her cheek. She said that Jun might feel better if she let go of her hurt and her long-held resentment. Jun spotted a troublesome wrinkle on her daughter's forehead. That wrinkle bore daughters, who gave more wrinkles by fighting; those with smooth foreheads bore sons, who compounded smoothness by restriction. In the end, there was no escaping a mother's face.

Though Lee disapproved of his daughter's interest in the city, and hoped she would marry decidedly soon and busy herself with children of her own, Jun longed for the day she could point out her striking daughter on television.

In the hospital, Jun stopped chewing her food or summoning the effort. When her daughter looked away, Jun spit out the mush. When Jun did eat something, her stomach brought it up. Jun only wished she had never scolded her daughter for coming to her.

Though sudden fog obscured her view, Jun instructed her daughter to finish high school and college, if nothing else. Her daughter begged her to be lighter, emptier. She believed these adjustments could save Jun's life. They could return home, where everyone waited. What Jun did not say was how she wanted her daughter to be anybody but Jun.

Daejeon 1980: Jun died of heartbreak in her hospital bed at the age of forty.

~

Back then, the villagers did not call it an aneurysm.

In the village, they gossiped: heartbreak this and that. Heartbreak made ghosts. Villagers scurried into their houses on quick-moving feet and bowed their heads deeper when greeting strangers, should the stranger be a reincarnation of Jun, or should Jun herself wander their roads, creeks, bus routes, and schoolyards; hair salons, grocery stores, and temples. The air was like a runny nose, cicadas crying.

Sa fille sécha les cours pour rendre visite à Jun à l'hôpital. Elle lui demanda d'être raisonnable et plus clément envers son père. Sa main refroidit la joue de Jun. Elle lui assura que Jun se sentirait sûrement mieux si elle parvenait à se libérer de sa souffrance et de sa rancœur de longue date. Jun repéra une ride inquiétante sur le front de sa fille. Cette ride était caractéristique de celles qui mettent au monde des filles, qui donnent encore plus de rides de par leur combat ; les fronts lisses étaient caractéristiques de celles qui mettaient au monde des garçons, qui rendent le front encore plus lisse par leur restriction. En fin de compte, un visage trahit toujours la maternité.

Même si l'intérêt de sa fille pour la ville déplaisait à Lee, qui espérait qu'elle se marie au plus vite et qu'elle s'occupe de ses propres enfants, Jun attendait avec impatience le jour où elle pourrait pointer du doigt sa fille saisissante à la télévision.

À l'hôpital, Jun cessa de mâcher la nourriture ou de faire un quelconque effort. Lorsque sa fille ne la regardait pas, Jun recrachait la bouillie. Quand Jun avalait quelque chose, son estomac le rendait. Jun regrettait simplement d'avoir reproché à sa fille d'être venue à elle.

Même si un soudain brouillard voilait son regard, Jun ordonna à sa fille de finir avant tout ses études au lycée et à l'université. Sa fille l'implorait d'être plus légère, plus vide. Elle était convaincue que ces ajustements allaient sauver la vie de Jun. Elles allaient pouvoir rentrer à la maison, où tout le monde les attendait. Ce que Jun ne révéla pas, c'était à quel point elle voulait que sa fille ne devienne pas comme elle.

Daejeon, 1980 : Jun mourut à l'âge de quarante ans d'un cœur brisé dans son lit d'hôpital.

~

À l'époque, les villageois n'attribuèrent pas la cause de sa mort à un anévrisme.

Dans le village, les rumeurs allèrent bon train : cœur brisé ceci et cœur brisé cela. Les cœurs brisés engendraient des fantômes. Les villageois se précipitaient dans leur maison d'un pas rapide et inclinaient davantage la tête lorsqu'ils saluaient des étrangers, pour le cas où il s'agirait de la réincarnation de Jun ou de Jun elle-même qui errait à travers leurs rues, criques, routes de bus et cours de récréation ; leurs salons de coiffure, épiceries et temples. L'air était comme un nez qui coule, empli du pleur des cigales.

Both religious practitioners and non-churchgoers burned a candle on their windowsill and another candle across the dirt path to ward off her spirit as forcefully as it could go. They fanned the smoke, purifying the space. The whole town lit up with fear. But the more they did, the less it mattered. Though they were reminded of that ostentatious woman's ghost, it bewildered the village to continue. Where was the poor woman? Her stilettos and her tearful singing voice? To make her disappear, they must wait.

As months passed, the villagers tossed away the candles in their jars. Words about the woman, they ignored or flung outside. The villagers prayed fastidiously, but less so in the winter. They bundled up, slept long hours. The worst was when they called it heartbreak. It forced an ending to a story meant to pass over the village like a cold, like something to be forgotten.

~

In October 1983, three years after Jun's death, Lee was driving home from a fishing trip late one night. It was windy, raining, and his car slipped off the roadway. It tipped past the cliff and tumbled down into the creek below. The villagers fished out his bloated body floating down the water. Nobody witnessed the accident. There was no investigation. Maybe a guilt-ridden, drunken night, or he had been en route to his lover's bosom, until a semi hurtled into his lane to make him swerve.

Perhaps Lee had recognized his wife in his rearview mirror. In its reflection, Jun mouthed the words to a song, twirling barefoot over the wet asphalt behind him. Lee remembered she loved to dance in her nightgown on rainy nights. When water filled the wrecked car, perhaps Lee did not reach for the door. He stayed where he was, his suit lifting off his body underwater. His tie swam by his chin as he gazed into the mirror until Jun sang her final note. To Lee, the song was about her loving him, about how she knew that he loved her; she knew everything there was to know about love, and she was sorry it was all true.

Les paroissiens tout comme les non-pratiquants faisaient brûler une bougie sur le rebord de leur fenêtre et une autre bougie au bout de leur allée de terre pour repousser son esprit aussi loin que possible. Ils attisaient la fumée pour purifier les lieux. La crainte illuminait le village tout entier. Cependant, plus ils faisaient des efforts, moins cela avait de l'importance. Même s'ils n'oubliaient pas le fantôme de cette femme vaniteuse, les villageois étaient perplexes à l'idée de continuer. Où était cette pauvre femme ? Ses talons aiguilles et son chant larmoyant ? Pour faire en sorte qu'elle disparaisse, ils devaient attendre.

Au fil des mois, les villageois jetèrent leurs bougies contenues dans des bocaux. À la moindre mention de la femme, ils feignaient l'ignorance ou déguerpissaient. Les villageois priaient rigoureusement, mais beaucoup moins fréquemment en hiver. Ils s'emmitouflaient et dormaient pendant de longues heures. Le pire, c'était quand ils disaient qu'elle était morte d'avoir eu le cœur brisé. Cela mettait un point final à une histoire qui était supposée survoler le village comme un rhume, comme quelque chose qu'il fallait oublier.

~

En octobre 1983, trois ans après la mort de Jun, Lee revenait d'une partie de pêche en voiture tard dans la nuit. Il faisait venteux et pluvieux, sa voiture dérapa de la route. Elle franchit la falaise et dégringola jusqu'à la crique en dessous. Les villageois repêchèrent son corps gonflé qui flottait plus bas dans l'eau. Personne n'avait été témoin de l'accident. Aucune enquête ne fut ouverte. Peut-être avait-il passé la nuit à boire, rongé par la culpabilité ou allait-il retrouver la poitrine d'une maîtresse, au moment où une remorque fonça droit sur lui et le fit dévier de sa trajectoire.

Peut-être que Lee avait reconnu sa femme dans le rétroviseur. Dans le reflet, Jun articulait silencieusement les paroles d'une chanson, en virevoltant pieds nus derrière lui sur l'asphalte humide. Lee se souvint qu'elle aimait danser en chemise de nuit lors de nuits pluvieuses. Quand l'eau remplit la voiture accidentée, peut-être que Lee n'essaya même pas d'ouvrir la poignée de la porte. Il resta là où il était, son costume faisant remonter son corps à la surface. Sa cravate flottait près de son menton alors qu'il regardait dans le miroir jusqu'à ce que Jun ait fini de chanter sa dernière note. Aux yeux de Lee, la chanson évoquait l'amour qu'elle éprouvait pour lui, le fait qu'elle savait qu'il l'aimait ; elle savait tout de l'amour et elle était désolée que tout cela soit donc vrai.

Meanwhile, his daughter was sitting alone at an outdoor bar near her college dormitory. She woke up in her room, aided by tea from her sister's hand, surrounded by her thin, clear-voiced brothers, who coaxed her to another room, where waiting for her was a black-ribboned photograph of her father beside the one of her mother.

~

Daejeon 2016, thirty-three years later: my mother returned to that place to exhume the bodies of her mother and father from their burial sites. Her sister and brothers had been phoning her in the States. They dreamed that Lee called out to them while cold and shivering violently. They asked for my mother's help in moving the bodies.

When the site operator uncovered Lee's body from the hill where he lay buried, the operator discovered that his frail bones had been steeped in water for the past year.

"The river," my mother said, "was running through his body." She began to cry. "Isn't there enough justice in death? Why this river, freezing his corpse?" My mother squeezed her eyes shut. "How can it go through the site of his remains?"

Lee's bones were black, withered.

However, beside him, a foot away, was Jun's body.

The river turned into a stream and veered away. It refused to touch her.

Jun had kept her bones beautifully preserved. They were soft brown like sweet-smelling dirt, and her wrappings were still intact to keep her warm. She lay with her hands neatly crossed, poised. She appeared at attention, but comfortably, as if she had all the time in the world to observe. Her head was slightly cocked, as if she were smiling inside, as if there were a needle in her mouth. She looked elegant, well rested. Even the operator felt so moved to describe the sight before him. He had never seen, in his long years, such serene earth. He would never forget her. For Lee's military service, the country offered Jun and Lee a public reburial at the treasured Daejeon National Cemetery, not in haste as before but with loving, tempered regret, the highest prestige.

Pendant ce temps, sa fille était assise seule en terrasse à un bar près de sa résidence universitaire. Elle se réveilla dans sa chambre, grâce au thé que sa sœur lui tendit, entourée de ses frères ténus à la voix claire, qui l'appelaient dans une autre pièce, où l'attendait un portrait photo dans un cadre orné de rubans noirs à côté de celui de sa mère.

~

Daejeon, 2016, trente-trois ans plus tard : ma mère retourna au village pour exhumer les corps de sa mère et de son père de leur lieu de sépulture. Sa sœur et ses frères lui avaient téléphoné aux États-Unis. Ils avaient rêvé que Lee les appelait, froid et tremblant violemment. Ils avaient demandé l'aide de ma mère pour déplacer les corps.

Lorsque le responsable du site déterra le corps de Lee sur la colline où il était enterré, il découvrit que ses os fragiles baignaient dans l'eau depuis un an.

« La rivière passait à travers son corps. », expliqua ma mère. Elle se mit à pleurer. « La mort ne réclame-t-elle pas déjà suffisamment justice ? Pourquoi cette rivière, qui glaçait son corps ? » Ma mère ferma les yeux. « Comment est-ce possible qu'elle traverse sa tombe ? »

Les os de Lee étaient noirs et atrophiés.

Cependant, à côté de lui, à peine à trente centimètres, se trouvait le corps de Jun.

La rivière se transformait en un ruisseau et déviait à cet endroit. Elle refusait de la toucher.

Les os de Jun étaient magnifiquement conservés. Ils étaient d'une teinte marron clair comme de la terre parfumée et son linceul était toujours intact pour la garder au chaud. Son corps gisait, dignement, les mains soigneusement croisées. Elle avait l'air attentive, mais sereine, comme si elle avait tout le temps du monde pour observer. Sa tête était légèrement penchée, comme si elle souriait intérieurement, comme s'il y avait une aiguille dans sa bouche. Elle avait l'air élégante, bien reposée. Même le fossoyeur avait été tellement ému face à la vue qui s'offrait à lui. De toute sa carrière, il n'avait jamais vu une terre si paisible. Il ne l'oublierait jamais. Grâce au service militaire de Lee, le gouvernement offrit à Jun et à Lee une réinhumation publique au prestigieux cimetière national de Daejeon, pas à la hâte comme lors de leur précédent enterrement, mais avec une révérence affectueuse, un regret sincère, le plus grand des respects.

8

After visiting my mother, I arrived in Japan later that month at Narita Airport. I was seventeen when I decided to enroll in a summer program at an international school to learn Japanese. An elderly woman with fierce eyes, wearing khakis and a visor, showed me a map of Tokyo where she had marked two circles, east and west of each other, one for my hotel in Okachimachi, the other for my school in Shinanomachi. On the flight from Incheon to Narita, I had gotten sick in the cabin, unable to digest the bento meal. The crew apologized, but they could not give me medicine on board. For two hours, my head was bent over the lavatory toilet while hanging on the handrail during turbulence. Outside the plane window, white tail winds whipped against dark-bright rain.

I had a Japanese pocket dictionary, a bag of clothes, and nothing else. The woman rubbed my cold hands with hers and said I would not see her again unless something terrible happened to me. The bus I rode plunged through the night roads. Squeezed into back rows with tightly knit sleeping passengers, the strange woman's words accompanied me. One row opened after the Nihonbashi stop. I lay across it and slept beside the others.

~

I was strict about my Japanese. Before dawn, I left my hotel room in Okachimachi, careful not to wake my roommate, but sleep was scant on five-foot-long beds where I lay diagonally on my left or right side, switching every other day. Near the train station, an indoor mall opened its shuttered gates. Through the gates, I entered an empty coffee shop with a canopy of hanging vines. On a high stool at the coffee bar, I memorized ten pages of my Japanese dictionary, copying down two hundred words. There were six thousand words all together, divided into categories: eating, driving, home, and others.

8

Après avoir rendu visite à ma mère, j'atterris à la fin du mois à l'aéroport de Narita, au Japon. J'avais dix-sept ans lorsque je décidai de participer à un stage d'été dans une école internationale afin d'apprendre le japonais. Une dame âgée aux yeux perçants, vêtue d'une tenue kaki et d'une visière, me montra une carte de Tokyo sur laquelle elle avait dessiné deux cercles, un à l'est et l'autre à l'ouest, le premier pour mon hôtel à Okachimachi et le second pour mon école à Shinanomachi. Durant le vol d'Incheon à Narita, j'avais été malade à bord de l'avion, incapable de digérer le *bento* qui avait été servi. Le personnel avait présenté ses excuses mais ils ne pouvaient pas me donner de médicaments à bord. Pendant deux heures, j'étais restée accroupie devant les toilettes tout en m'accrochant à la rampe pendant les turbulences. Par-delà le hublot, des vents arrière blancs cinglaient contre une pluie claire-obscur.

J'avais pris avec moi un dictionnaire de poche japonais, un sac de vêtements, et rien d'autre. La dame frotta mes mains glacées contre les siennes et dit que je ne la verrais plus sauf si quelque chose de grave m'arrivait. Le bus que je pris s'élança sur les routes de la nuit. Serrée à l'arrière du bus contre des passagers endormis étroitement emboîtés, je me remémorai les mots de l'étrange dame. Une rangée se libéra après l'arrêt Nihonbashi. Je me couchai sur la banquette et dormis à côté des autres.

~

Je prenais mon apprentissage du japonais très au sérieux. Avant le lever du soleil, je quittais ma chambre d'hôtel à Okachimachi, en veillant à ne pas réveiller ma camarade de chambre, mais le sommeil était rare dans des lits d'un mètre cinquante où je me couchais en diagonale sur le flanc gauche ou droit, en changeant de position un jour sur deux. Près de la gare, un centre commercial couvert ouvrait ses portes. Après les avoir franchies, j'entrais dans un café vide décoré d'une canopée de lianes suspendues. Assise au bar sur un tabouret haut, je mémorisais dix pages de mon dictionnaire japonais, en recopiant deux cents mots. En tout, il y avait six mille mots, divisés selon les thématiques : nourriture, transport, maison et autres.

After three hours, I smoked a cigarette as I walked on the uphill road to the train station and headed toward Shinanomachi. When school let out, I returned to the coffee shop to go over my pages in the evening. How close the words sounded to my ear as I spoke them. I would learn the language the way one might learn a person. My first word, an apology, taught me how to stop strangers so I could ask for help.

For eight days, I refused to dine at a restaurant until I could order properly. If I could not learn a language, why bother with a complete meal? I stuck to this rule even when on the verge of storming an udon bar at which salarymen and students ate in silence. I watched a boy no bigger than me, at a ramen stand outside my hotel, scarf down a tremendous pile of noodles and, in five minutes, return his empty bowl to the counter and disappear beyond the linen curtain door. On my hotel rooftop, I paced in my *yukata*, having water and rice balls from the convenience store. I did not throw up anything; I refused to eat if needed because I thought it mature to withhold rather than waste, to choose rather than give up. After a smoke, I set myself to the task of ordering for the first time: I must pronounce the words comfortably, say them formally but friendly, in a tone of polite asking, seeking reassurance, apologetic yet eager to be heard.

At a hideaway outside the Okachimachi station, after ten days had passed, I sat myself alone at a bar top on a night clamoring with salarymen. Above the din of hollow glasses clinking, I ordered a shoyu ramen from the chef across from me in Japanese. I ignored his eyes and fixed my gaze on the bowl he set on the bar. I expected our exchange to end until I asked for the bill. But the chef asked me whether I had taken breakfast that morning, or any meals—a conversation I had not learned in my book. I replied in Japanese my desire to immerse myself in studies, using an open hand gesture in front. My elbows or arms did not take up space and I kept my posture straight to show that I was listening.

Après trois heures, je fumais une cigarette pendant que je marchais le long de la montée vers la gare pour me rendre à Shinanomachi. Après mes cours, je retournais au café pour revoir mes notes pendant la soirée. Comme les mots me semblaient proches lorsque je les prononçais. J'apprenais la langue comme on apprend à connaître une personne. Mon premier mot, une excuse, m'apprit comment interpeller des inconnus pour pouvoir demander de l'aide.

Je refusai de manger dans un restaurant pendant huit jours jusqu'à ce que je sois capable de commander un plat correctement. Si je ne parvenais pas à apprendre une langue, à quoi bon se soucier d'un diner complet ? Je respectai cette règle même lorsque je fus sur le point de faire irruption dans un bar à *udon* où les employés et les étudiants mangeaient en silence. À un stand de *ramen* à l'extérieur de mon hôtel, j'observai un garçon pas plus grand que moi engloutir une énorme montagne de nouilles et, en cinq minutes, retourner son bol vide au comptoir et disparaître après avoir franchi le rideau en lin de la porte. Sur le toit de mon hôtel, je faisais les cent pas dans mon *yukata*, ayant eu comme repas des boulettes de riz et de l'eau de la superette. Je ne me fis pas vomir ; si nécessaire, je refusais de manger parce que je croyais qu'il était plus mature de se retenir que de jeter, de choisir plutôt que de renoncer. Après une cigarette, je m'appliquai à la tâche de commander un plat pour la première fois : je devais prononcer les mots avec aisance, les dire formellement mais aimablement, dans le ton d'une requête polie, cherchant à être rassurée, à la fois désolée mais aussi impatiente d'être entendue.

Dans un coin sombre en dehors de la gare d'Okachimachi, après que dix jours se furent écoulés, je m'installai seule au comptoir d'un bar par une nuit durant laquelle les employés chahutaient. Par-dessus le vacarme des verres creux qui tintaient, je commandai en japonais un *shoyu ramen* auprès du chef en face de moi. J'ignorai son regard et fixai le bol qu'il déposa sur le comptoir. Je m'attendais à ce que notre échange s'arrête là, jusqu'au moment où je demanderais l'addition. Cependant, le chef me demanda si j'avais pris mon petit-déjeuner ce matin-là, ou si j'avais mangé tout court : une conversation que je n'avais pas encore apprise dans mon livre. Je lui répondis en japonais et lui parlai de mon souhait de me plonger dans mes études, en utilisant un geste ouvert de la main devant moi. Mes coudes et mes bras ne prenaient pas de place et je me tins droite pour montrer que j'étais à l'écoute.

There were words, choices I made: *isshokenmei* for persistence, not aggression; hesitation to denote intelligence; for deference, speaking with hands rather than eyes. The chef pointed to his nose, indicating himself, and said he understood me perfectly. He praised my forbearance and restraint. An employee, stirring noodles, corrected a word I had used. *Chotto*, a little. “The word isn’t literal,” he said in Japanese. “Closer to ‘kind of’ or ‘that’s a bit . . .’ to deny a request or consider a reply.” He told me *chotto* gives foreigners because of its mistranslation. The chef added, “*Chotto* isn’t a measure but an apology.”

They heard me despite my mistakes and offered words. I studied their hand gestures—how they chopped their hand and waved it back and forth to say “no.” The next day, before I touched the bar, the chef served me a shoyu ramen. “What new words do you have today?” he asked. Three weeks passed like this. The barista asked after my studies, overfilled my cup. The owner at a bag shop noticed me eyeing a duffel and gifted it at hardly any cost. They called out to me, “Koh-san,” waving whenever I crossed the road toward the Okachimachi station, as if I were a daughter of the neighborhood. My Japanese grew into a spectacular tree. My tone bowed with my body: *Sou, sou, sou*. I gestured with integrity so that my hands never pointed to anyone but myself. Outside of Shinanomachi, I was on my own in coffee shops, markets, parks, temples, and I was learning—slowly, but still learning—and I had never before felt that I was not so alone.

~

Six blocks from my hotel, outside the Okachimachi station, an outdoor fashion plaza had stages for rock shows, bargain stores, and zigzag escalators that churned like rows of teeth. The center of the plaza was packed with *takoyaki* and meat bun stands where workers shouted, their voices cleaving the grounds. The floor of the plaza had been painted green. Everyone, as if taking part in a Noh play, took their proper place.

Je pesai mes mots, fis des choix : *isshokenmei* pour la persévérance et non l'agressivité ; des hésitations comme marques d'intelligence ; pour la déférence, parler avec les mains plutôt qu'avec les yeux. Le chef pointa son nez du doigt, pour se référer à lui-même, et dit qu'il me comprenait parfaitement. Il loua ma patience et ma retenue. Un employé, qui remuait des nouilles, corrigea un mot que j'avais utilisé. *Chotto*, un peu. « Le mot n'a pas une signification littérale », m'expliqua-t-il en japonais. « Ça veut plutôt dire 'genre' ou 'c'est un peu...' ». On l'utilise pour refuser une demande ou réfléchir à une réponse. » Il me raconta que *chotto* trahissait les étrangers à cause de sa traduction erronée. Le chef ajouta, « *Chotto* n'est pas une quantité mais une excuse. »

Ils m'écoutèrent malgré mes erreurs et m'offrirent des mots en échange. J'étudiai les gestes de leurs mains, la façon dont ils secouaient leur main et l'agitaient de gauche à droite pour dire « non ». Le lendemain, j'étais à peine installée au bar que le chef me servit un *shoyu ramen*. « Quels nouveaux mots as-tu appris aujourd'hui ? », me demanda-t-il. Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Le serveur s'enquêrait de mes progrès, en remplissant ma tasse à ras bord. La gérante d'une boutique de sacs m'aperçut admirer un sac marin en toile et me l'offrit pour pas grand-chose. Ils m'interpelaient, « *Koh-san* » disaient-ils, en me saluant par un signe de la main à chaque fois que je traversais la rue vers la station Okachimachi, comme si j'étais une fille du quartier. Mon japonais s'épanouit tel un arbre spectaculaire. Mon ton se courbait avec mon corps : *Sou, sou, sou*. Je fis des gestes avec intégrité, de façon à ce que je ne pointe jamais personne du doigt à part moi-même. En dehors de Shinanomachi, je me retrouvais seule dans des cafés, des marchés, des parcs, des temples et j'apprenais, lentement, mais sûrement ; jamais auparavant je n'avais pensé que je n'étais pas si seule en fin de compte.

~

À six pâtés de maisons de mon hôtel, en dehors de la gare d'Okachimachi, un centre commercial à ciel ouvert abritait des scènes pour des concerts de rock, des magasins à bas prix, et des escalateurs en zigzag qui s'agençaient comme des rangées de dents. Le centre du complexe fourmillait de stands de *takoyaki* et des brioches fourrées à la viande où les vendeurs criaient, leur voix rugissant dans le parterre. Le sol du centre commercial avait été peint en vert. Comme dans une pièce de théâtre nô, tout le monde occupait sa propre place.

They walked from one store to the next. A finger pointed to the air, followed by laughter. Foreigners came and went, but the chef and barista and shopkeeper looked at them differently. The chef and the others disguised themselves from foreigners with a cheerfulness and decorum that drew a thick line between strangers—such as the sound of a plate set on one's table when one does not know whose hand guided it there safely.

With me, they talked through the night. They sat next to me, watered me with conversation. You cannot cook a grain of rice by itself. It was from them that I learned the word *umareru*, to be born. I told them that I was born in America. The shopkeeper confessed that despite my country of origin, she noticed my sternness and appreciated my isolation. But my schoolteacher in Shinanomachi said, “The workers are confused. They wonder if you're truly American or Korean. To them,” my teacher explained, “from your single-mindedness and your downward eyes and the rising tip of your nose, you are Japanese. Look at your thick hair, how you *dread* pleasure for the sake of pleasure.” My teacher was certain of this even though I myself could not verify it. Otherwise, the workers would not have paid me any attention, she told me. If I had protested, they might have asked me, “Why did you come to Japan if you didn't want to be Japanese?” But they were careful not to say a word—to let me stave off a bit longer the question of who I was.

~

I was my mother's daughter. The same face except for subtle differences one would notice on close study. Though her lips were fuller, my eyes were wider. Her brows framed her face gently while mine bordered my face like a box. I shaved the arches of my eyebrows to soften them like hers. I looked like my mother, my mother like her mother, but no one would say I looked like my mother's mother. My mother drank heavily after her mother's death. My father, her friend then, dragged her out of bars regularly. But one night, a man tossed a remark at her. Right there, my father brawled with him and nearly died when the man broke a beer bottle and stabbed my father in the throat, barely missing the jugular. The man had two friends with him. Both joined in the beating of my father. My mother called her brothers to rescue him. After that day, they got married. I was my father's daughter because there was in me, other than my face, this love for my mother.

Les visiteurs se déplaçaient de magasin en magasin. Un doigt pointait en l'air, suivi de rires. Les étrangers allaient et venaient, mais le chef, le serveur et la gérante les regardaient différemment. Envers eux, le chef et les autres se masquaient derrière une gaieté et un décorum qui les séparaient distinctement des étrangers, tel le son d'une assiette déposée à table sans que l'on sache quelle main l'avait guidée là sans encombre.

Avec moi, ils parlaient toute la nuit. Ils s'asseyaient à côté de moi, m'imbibaient de leur conversation. Le riz ne se cuit pas grain par grain. Ce fut grâce à eux que j'appris le mot *umareru*, être né. Je leur racontai que j'étais née en Amérique. La gérante de la boutique me confia qu'en dépit de mon pays d'origine, elle avait remarqué ma sévérité et appréciait ma réclusion. Cependant, ma professeure à Shinanomachi me confia : « Les employés sont confus. Ils se demandent si tu es réellement américaine ou coréenne. » Elle m'expliqua : « Pour eux, ta détermination, tes yeux baissés et le bout de ton nez qui pointe vers le haut font que tu es japonaise. Regarde tes cheveux épais et la façon dont tu *redoutes* le plaisir pour ce qu'il est. » Ma professeure en était certaine même si je ne pouvais moi-même le vérifier. Sinon, les employés ne m'auraient pas prêté attention, selon ses dires. Si j'avais protesté, ils auraient pu me demander, « Pourquoi es-tu venue au Japon si tu ne veux pas être japonaise ? » Mais ils prirent soin de ne rien dire, de laisser mariner la question de mon identité un peu plus longtemps.

~

J'étais la fille de ma mère. Son portrait craché, à part quelques petites différences qui apparaîtraient après une étude attentive. Même si ses lèvres étaient pleines, mes yeux étaient plus grands. Ses sourcils encadraient son visage délicatement tandis que les miens bordaient mon visage, lui donnant la forme d'une boîte. Je rasais les arcs de mes sourcils pour les adoucir comme les siens. Je ressemblais à ma mère et ma mère à sa mère, mais il était impossible de dire que je ressemblais à ma grand-mère. Ma mère but beaucoup après la mort de sa mère. Mon père, qui était alors son ami, la traînait souvent hors des bars. Mais une nuit, un homme adressa une remarque désobligeante à ma mère. Tout d'un coup, mon père se bagarra avec lui et faillit mourir lorsque l'homme cassa une bouteille de bière et le poignarda à la gorge, en manquant de peu la veine jugulaire. L'homme était accompagné de deux amis qui le rejoignirent pour passer mon père à tabac. Ma mère appela ses frères pour lui venir en aide. Après ce jour, ils se marièrent. J'étais la fille de mon père puisque, en plus de mon apparence, j'avais en moi cet amour pour ma mère.

10

My grandmother, my father's mother, who cared for me at Sunnyhills, used her Korean name, Kang, and kept another unknown to everyone. My grandmother took me to the Lion Market to see its double-stacked fish tanks collect sludge on their purple glass. We returned, crossing the sheet-metal-covered parking lot and passing into the shade of our doorway, where late at night, my mother appeared, saying, "If I kiss you and hold you in my arms, how would your grandmother feel?" Only a mother can push away her own child. During the day, my grandmother rolled up her long skirt like a hand of noodles and set *out unagi-don* on a fold-out table. I listened to her footsteps in leather moccasins, walking under the plum trees; she wore an embroidered vest, camphor wafting out from the patches for arthritic pain she let me put on her wrists and back. We delivered batches of *inarizushi* to the other grandmothers. Never was she anything other than what I have described—never a young woman or a small girl until she told me years later her name.

One day I overheard her speaking strangely inside Yaohan Plaza at the sushi counter to the packing ladies. She never talked in this manner with the other grandmothers, or with her children and grandchildren. Her hands expressed shock; the packing ladies nodded, taken by intrigue. Their exchange was alluring, then pleading and jesting, with a ricochet of smiles. But my grandmother would not teach me Japanese. She heard with concern the words I could understand and speak. *Usagi*. Rabbit. Her impulse was to secure me with English, my troublesome tongue but one I depended on to survive. Her insistence must have hidden a longing or loneliness, for there were days upon days that she did not speak Japanese. The way I had heard her talking seemed almost imaginary. Those Sunday mornings when my mother was too exhausted to take us to Yaohan Plaza.

~

10

Ma grand-mère paternelle, qui s'occupait de moi à Sunnyhills, portait son nom coréen, Kang, et ne révéla son autre nom à personne. Elle m'emmenait avec elle au Lion Market voir les deux rangées d'aquariums aux verres violets sur lesquels la vase s'accumulait. Sur le chemin du retour, on traversait le parking recouvert d'un toit métallique pour finir par franchir l'ombre de notre seuil, où ma mère apparaissait tard dans la nuit et me disait, « Si je t'embrassais et te prenais dans mes bras, comment est-ce que ta grand-mère se sentirait ? » Seule une mère peut repousser son propre enfant. Durant la journée, ma grand-mère retroussait sa longue jupe comme une poignée de nouilles et me servait un bol d'*unagi-don* sur une table pliante. J'écoutais le bruit de ses pas lorsqu'elle marchait sous les pruniers dans ses mocassins en cuir ; elle portait un gilet brodé et une odeur de camphre se dégageait des patchs antidouleur contre l'arthrose qu'elle me laissait appliquer sur ses poignets et sur son dos. On distribuait des fournées d'*inari sushi* aux autres grand-mères. Jamais ne fut-elle autre chose que la grand-mère que je décrivis, ni une jeune femme ni une petite fille, jusqu'au jour où elle me révéla son nom des années plus tard.

Un jour, je la surpris en train de converser étrangement au comptoir à sushis du Yaohan Plaza avec les dames préposées à l'emballage. Elle ne parlait jamais de cette façon avec les autres grand-mères, ni avec ses enfants ou ses petits-enfants. Ses mains exprimaient son choc ; les dames hochèrent la tête, piquées de curiosité par son récit. Leur échange était attrayant, puis implorant et enjoué, provoquant un ricochet de sourires. Ma grand-mère refusait cependant de m'apprendre le japonais. Préoccupée, elle écoutait les mots que je pouvais comprendre et répéter. *Usagi*. Lapin. Son instinct la poussait à me protéger par l'anglais, une langue qui me posait problème mais dont ma survie dépendait. Son insistance dut cacher son envie ou sa solitude, parce qu'il arrivait qu'elle ne parle pas un mot de japonais pendant des jours et des jours. C'était presque comme si la façon dont je l'avais entendue parler était le fruit de mon imagination, lors de ces dimanches matin durant lesquels ma mère était trop épuisée pour nous emmener au Yaohan Plaza.

~

In 1923, Shinjuku, my grandmother Kumiko was born Japanese. She was born the year of the Great Kantō Earthquake that reduced Tokyo to ashes. False rumors of Koreans poisoning wells, looting, and mobilizing emerged that afternoon in Yokohama and Kawasaki and spread to the northernmost island of Hokkaido. She was born the year of the ensuing Kantō Massacre. Japanese mobs armed with swords and bamboo spears murdered six thousand Koreans. Children's necks sliced open. Parents nailed down, tortured. Bodies like fish stacked onshore. To pass as Japanese, they asked survivors to say what the Korean tongue betrayed—a price: “15 yen, 50 sen.” *Jugo en, goju ssen.*

In Korean, *Chugo en, gochu ssen.*

“15 yen, 50 se—”

“15 yen, 5—”

“15 yen, 50 sen—”

“15 ye—”

“15 yen, 50 sen,” her father said quickly.

Her mother, with a two-week-old Kumiko, said, “15 yen, 50 sen.”

A decade later, for school, her family moved seven miles east to Ueno, where Kumiko never asked for anything. She skipped through white blossom curtains of sakura trees, over slatted bridges toward Ueno Zoo. The zoo housed exotic animals from around the world. The handsomest leopards, the longest snakes, parades of bears and elephants. She was nineteen when the officials, fearing the wild beasts might escape the zoo during an air attack, and wanting to conserve the supplies being used to keep them alive, ordered the beasts to be killed by poisoning, starvation, or other means. It did not feel like war until the posters listed air-raid drills and numbers upon numbers of dead beasts. For her and her classmates, it was their first experience of fear.

En 1923, à Shinjuku, ma grand-mère naquit avec la nationalité japonaise. Elle naquit l'année du séisme du Kantō qui réduisit Tokyo en cendres. Des rumeurs mensongères selon lesquelles des Coréens empoisonnaient des puits, pillaient et se mobilisaient circulèrent cette après-midi-là à Yokohama et Kawasaki et se répandirent jusque Hokkaido, l'île située le plus au nord du pays. Elle naquit l'année du massacre de Kantō qui s'ensuivit. Des hordes de Japonais armés d'épées et de lances en bambou massacrèrent six mille Coréens. Les enfants eurent la gorge tranchée. Les parents furent cloués, torturés. Les corps s'empilèrent, comme des poissons échoués. Pour déterminer qui était Japonais, ils demandèrent aux survivants ce que la langue coréenne trahissait : un prix. « 15 yens, 50 sens. » *Jugo en, goju ssen.*

En coréen, *chugo en, gochu ssen.*

« 15 yens, 50 se... »

« 15 yens, 5... »

« 15 yens, 50 sen... »

« 15 ye... »

« 15 yens, 50 sens », débita rapidement son père.

Ma mère, avec une Kumiko de deux semaines dans les bras, répéta « 15 yens, 50 sens. »

Dix ans plus tard, pour faciliter la scolarité de Kumiko, sa famille déménagea à dix kilomètres à l'est d'Ueno, où elle ne demanda jamais rien à personne. Elle sautillait à travers les rideaux de fleurs blanches tombant des cerisiers japonais, sur les ponts à lattes vers le zoo d'Ueno. Celui-ci abritait des animaux exotiques des quatre coins du monde : les plus beaux léopards, les plus longs serpents ainsi que des parades d'ours et d'éléphants. Elle avait dix-neuf ans lorsque les autorités, craignant que les animaux sauvages ne s'échappent du zoo lors d'un raid aérien et souhaitant économiser les provisions utilisées pour les garder en vie, ordonnèrent l'exécution de tous les animaux par empoisonnement, inanition ou autres. La guerre ne se fit ressentir qu'à partir du moment où des affiches dressèrent la liste des exercices de bombardements aériens et du nombre grandissant d'animaux morts. Pour elle et ses camarades de classe, ce fut leur première expérience de la peur.

In the dim light of her room, her mother and father confessed that she was Korean. They had been forced to leave Jeju Island after their country was annexed by Japan. They had changed their language; their names, long erased; and their manners, learned. For appearances, they were educators. They had never said anything before, and if Kumiko had suspected it, she did not say. The trouble with hiding is that either you are found before you are killed, or you are killed before you are found—death hides you forever.

Kumiko left Ueno with her parents, bringing with her a recollection of her homeroom. One morning, years ago, she saw the shadows of her classmates who had already seated themselves—the soft ways in which they adjusted their delicate arms over their desks. Kumiko's teacher, standing over her in a pleated skirt, lifted her hands from Kumiko's eyes. Kumiko let herself adjust to the brightness. She faced the large windows. The room appeared to rock with the blinds that jostled left and right, playing light across her vision. Well-wishes for her birthday hung on green strips of paper across the windows of her homeroom: *a new cake, a happy life, a big family, a magic spell, a sea urchin, a song*. Even after she had learned of her history, Kumiko would always belong in Ueno, at least within that private place where one puts away her most precious memories.

Jeju Island was the least private place she had ever known. An island with a plentitude of rocks, wind, and women. Matriarchal, she had heard, throughout centuries, and led by *haenyeo*, Sea Women. In home-knitted wet suits, girded with knives, Sea Women dove thirty meters below the black waves. Once they descended, they were neither saved nor called upon to return. For three minutes, Sea Women were beyond human. They lived practically underwater, each body muscled and tough. They kicked their pale legs, trailing their ponytails like fins on their heads, and surfaced a bounty they had harvested for the islanders to sell, trade, and cook: abalone, conch, octopi, oysters, sea urchins, and more.

Dans la pénombre de sa chambre, sa mère et son père lui confièrent qu'elle était coréenne. Ils avaient été forcés de quitter l'île de Jeju après l'annexion de leur pays par le Japon. Ils avaient changé de langue ; leurs noms avaient été effacés depuis longtemps ; et leurs comportements avaient été empruntés. Pour tromper les apparences, ils étaient éducateurs. Ils ne lui avaient jamais rien dévoilé auparavant, et si Kumiko s'en était doutée, elle n'en dit pas un mot. Le problème lorsque l'on se cache c'est que soit on est démasqué avant d'être tué, soit on est tué avant d'être démasqué ; dans tous les cas, la mort vous cache à jamais.

Kumiko quitta Ueno avec ses parents, emportant des souvenirs de sa classe avec elle. Un matin, voici plusieurs années, elle avait observé les ombres de ses camarades qui s'étaient déjà installés à leur banc, comme ils avaient agencé leurs bras délicats sur leur pupitre avec grâce. Vêtue d'une jupe plissée, l'institutrice de Kumiko, qui se tenait debout derrière elle, avait retiré ses mains de ses yeux. Kumiko avait pris le temps d'ajuster sa vision à la lumière. Elle faisait face à de grandes fenêtres. La pièce semblait tanguer, une impression produite par les stores qui oscillaient de droite à gauche, jouant des tours de lumière à ses yeux. Des morceaux de papier vert accrochés sur les fenêtres de sa classe lui adressaient des vœux d'anniversaire : *un nouveau gâteau, une vie heureuse, une grande famille, une formule magique, un oursin, une chanson*. Même après avoir appris ses origines, Kumiko appartiendrait toujours à Ueno, du moins dans cet endroit intime où ses souvenirs les plus précieux étaient rangés.

L'île de Jeju était l'endroit le moins intime qu'elle n'ait jamais connu. Une île regorgeant de rochers, de vent et de femmes. Matriarcale depuis des siècles, avait-elle entendu, et menée par les *haenyeo*, les femmes de la mer. Vêtues de combinaisons de plongée tissées à la main et ceintes de couteaux, les femmes de la mer plongeaient à trente mètres sous les vagues noires. Une fois qu'elles descendaient sous la surface de la mer, elles n'étaient ni sauvées ni appelées à remonter. Pendant trois minutes, les femmes de la mer dépassaient les limites de l'humain. Elles habitaient quasiment sous l'eau, chacune dotée d'un corps fort et musclé. Elles agitaient leurs jambes pâles, en traînant leur queue de cheval comme des nageoires sur la tête, et remontaient à la surface avec le butin qu'elles avaient récolté pour que les habitants de l'île le vendent, l'échangent ou le cuisinent : ormeaux, conques, poulpes, huitres, oursins et autres.

Lauded for holding air inside their cells, for their liveness of movement, detailed orientation, eyes unblinking in the violent sea, softer fats with higher thresholds in cold water, and hearts suited for the dive, they crested above water and into the golden shawl of the sun as deities. Sea Women married men who gave them girls for diving.

Kumiko wondered how she could fit in with them. When had she last held her breath? Her toes split open when she trod on volcanic rocks. The other girls, as young as eleven, submerged themselves into icy waters. The men's faces were the color of boiled chicken after forgoing meals to feed their broad-shouldered, lean-muscled wives and daughters. When the girls crowded the dirt roads, they raced one another to the reefs. Their shirts hung around their waists, and their dark-haired backs, tanned bodies stirred intimidation into the islanders, at once powerless and proud, as one might feel peering into the dark water or the black eyes of children.

Kumiko and her parents were welcomed. Nobody could say why exactly. Her family name would change when she married another islander. Her children would be descendants of one of three ancient founders: Koh, Bu, and Yang. The islanders also remembered her parents from a long time ago, remembered their mothers and fathers. Kumiko learned, through the islanders, the measure of what generosity ought to be.

Kumiko loved the islanders. They were different from the people of Ueno, who put on a show of ignorance to save face, and the faces of others, out of prudence. Chastisement was subtle: a frown, a gaze. Some might have preferred it if they were told it was a righteous upbringing. On Jeju Island, mothers publicly embraced fathers, a normally sacred contact between lovers. Kumiko preferred the wildness of the islanders. Their faces showed the contempt of empty nets. Their eyes cut into her. Their slick words and heavy fists. They never let Kumiko wonder where she stood with them. They taught her how to talk over the roar of the sea. They shouted at her, kissed her, scolded her, praised her, and the whole island, together, expected the world of her—to see, to know, and to provide.

Louées pour leur capacité à retenir l'oxygène dans leurs cellules, la souplesse de leurs mouvements, leur sens aigu de l'orientation, leurs yeux qui ne clignaient pas face aux courants violents, leurs graisses molles qui permettaient de mieux résister à l'eau froide et leur cœur adapté à la plongée, elles sortaient la tête de l'eau sous le châle doré du soleil comme des divinités. Les femmes de la mer épousaient des hommes qui leur donnaient des filles aptes à la plongée.

Kumiko se demanda comment elle pourrait s'intégrer à elles. Quand avait-elle retenu son souffle pour la dernière fois ? Ses orteils se fendaient lorsqu'elle foulait les rochers volcaniques. Les autres filles s'immergeaient dans les eaux glaciales dès l'âge de onze ans. Les hommes affichaient un visage de la couleur de poulet bouilli après s'être privés de repas afin de nourrir leur femme et leurs filles aux larges épaules et aux muscles allongés. Lorsque les filles s'attroupaient le long des chemins de terre, elles faisaient la course jusqu'aux récifs. Leur chemise était nouée autour de leur taille et leur dos à la chevelure noire ainsi que leur corps hâlé inspiraient l'intimidation chez les habitants de l'île, à la fois impuissants et fiers, comme on peut se sentir lorsqu'on regarde dans les eaux sombres ou dans les yeux noirs des enfants.

Kumiko et ses parents furent accueillis à bras ouverts. Personne ne savait vraiment l'expliquer. Son nom de famille allait changer une fois qu'elle se marierait à un autre habitant de l'île. Ses enfants allaient être les descendants d'une des trois familles fondatrices : Koh, Bu et Yang. Les habitants de l'île se souvenaient également de ses parents quand ils étaient plus jeunes ainsi que de leurs pères et mères. Grâce à eux, Kumiko apprit ce qu'était la vraie générosité de cœur.

Kumiko adorait les habitants de l'île. Ils étaient différents des habitants d'Ueno, qui feignaient l'ignorance pour sauver la face, et celle des autres, par prudence. La réprobation était subtile : un froncement de sourcils, un regard. Certains auraient peut-être préféré cette contenance s'ils avaient été élevés en pensant que c'était une éducation juste. Sur l'île de Jeju, les mères étreignaient les pères en public, un contact normalement considéré comme sacré entre amoureux. Kumiko préférait la démesure des habitants de l'île. Leurs visages reflétaient leur mépris envers les filets de pêche vides. Leurs yeux la transperçaient. Leurs mots crus et leurs gros poings. Ils ne laissèrent jamais Kumiko douter de sa place parmi eux. Ils lui apprirent à parler plus fort que le rugissement de l'océan. Ils crièrent sur elle, l'embrassèrent, la grondèrent, la félicitèrent et toute l'île, de concert, attendait le monde d'elle ; qu'elle observe, qu'elle sache et qu'elle donne.

~

At the outbreak of the military campaign, Kumiko's father could not be sure what the campaign would bring. South Korean police forces, backed by the United States, encircled the island. The police began to carry out civilian executions. They were looking for spies, but partway through, they killed anybody. At night, extreme anti-Communist and Communist groups, fueled by resentment, killed islanders indiscriminately. Kumiko's father, whose knowledge came from a lineage of archers and horse tamers, understood he could not fight, not here; he must run. For months, he had read headlines steeped in mistrust: FREE AND INDEPENDENT KOREA and KOREAN COMMUNIST PARTY and REJECTED PEOPLE'S REPUBLIC OF KOREA and MILITARY CAMPAIGN AGAINST LEFT-WING INSURGENTS and ILLEGAL TO CROSS BETWEEN NORTH AND SOUTH LINES. The country sliced down the middle like a walnut cake.

Among the islanders, Kumiko's father overheard, "Free? We're not free. Our military? Trained by the Japanese, controlled by the Americans. The North Korean leader? A real Soviet. A campaign on our island? Who do they think they are, to slaughter their own brothers?"

"You say mainland Koreans see us as brothers?" somebody said, laughing. "They see us as shit. They only enjoy getting rid of us because they were *told* we were shit."

Other islanders hoped, saying, "They won't split up Korea. The Japanese put all the industry in the North. They left all the agriculture in the South. North and South? We need each other. You cut a rabbit in half and you lose the legs, or you lose the head, then you don't have a rabbit anymore. Let the idiots realize it soon."

With no uncertainty that the campaign would breach their shores, the islanders gathered their families and hunted for hideouts. The first to be executed protested outside their homes. "I'd rather be shot here than bayoneted while hiding in the bushes!"

~

Au déclenchement de la campagne militaire, le père de Kumiko était incertain de ce que le futur leur réserverait. Soutenue par les États-Unis, la police sud-coréenne boucla l'île et procéda à l'exécution de civils. Ils recherchaient des espions, mais, à mi-chemin, ils se mirent à tuer sans distinction. Durant la nuit, des groupes extrémistes anticommunistes et communistes, rongés par la rancune, tuèrent aveuglément les habitants de l'île. Doté de connaissances qu'il avait héritées d'une lignée d'archers et d'éleveurs de chevaux, le père de Kumiko comprit qu'il ne pourrait pas se battre, pas ici du moins ; il devait fuir. Pendant des mois, il avait lu les titres de journaux empreints de méfiance : UNE CORÉE LIBRE ET INDÉPENDANTE et LE PARTI COMMUNISTE DE CORÉE et RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CORÉE DÉCLARÉE DISSOUTE et CAMPAGNE MILITAIRE CONTRE LES REBELLES DE GAUCHE et INTERDICTION DE FRANCHIR LA FRONTIÈRE ENTRE LE NORD ET LE SUD. Le pays fut coupé en deux au milieu comme un gâteau aux noix.

Le père de Kumiko entendit les habitants de l'île s'indigner : « Libres ? Nous ne sommes pas libres. Notre armée ? Elle a été formée par les Japonais et elle est contrôlée par les Américains. Le leader nord-coréen ? Un soviet fini. Une campagne sur notre île ? Pour qui se prennent-ils à massacrer leurs propres frères ? »

« Vous dites que les Coréens du continent nous considèrent comme des frères ? », cracha quelqu'un en rigolant. « Ils nous voient comme de la merde. S'ils prennent plaisir à se débarrasser de nous, c'est uniquement parce qu'on leur *fait croire* que nous sommes de la merde. »

Les autres habitants gardèrent espoir et répondirent, « Ils ne diviseront pas la Corée. Les Japonais ont établi les industries au Nord. Ils ont laissé l'agriculture au Sud. Le Nord et le Sud ? Nous avons besoin l'un de l'autre. Si on coupe un lapin en deux et qu'il ne reste que les pattes ou que la tête, ce n'est plus un lapin. Ces idiots finiront par s'en rendre compte tôt ou tard. »

Certains que la campagne allait atteindre leurs côtes, les habitants de l'île réunirent leur famille et partirent à la recherche de planques. Les premiers à être exécutés furent ceux qui protestaient à l'extérieur de leur maison. « Plutôt me faire tirer dessus ici que me cacher dans les buissons, baïonnette à la main ! »

Protesters shouted for reunification and independence. Thousands of forces landed on Jeju to end the opposition quickly, root out islanders from house to house.

The water touched low on the cliffs. Kumiko's father watched his daughter, who had surprised the islanders with her irrepressible spirit. Her hair and eyes filled with the light of the sea in front of her. He noticed her looking for the women who had jumped off the cliffs to their deaths. She scanned the deeper waters until her concern grew into the size of an adult.

Kumiko's family ran to a shack in the mountainside where they would not be seen. Burial mounds, like people under blankets, left shadows along the mountain to protect them during the day. Her father had kept them from bringing anything, not even photographs. Nobody could comfort her mother, who wept and lamented. Her father could not reassure them of their own safety, and his silence was enough to suggest the dangers they would face. The fires had started.

"We can't stay here doing nothing," her mother said. "We always run, why do we have to run?"

For the first time, Kumiko cursed her. "Mother, stop talking crazy."

Her mother said, "I'm the only *human* here. Think about your aunts and uncles. We have to bring them to safety."

"We'll be found out, lugging people all the way up here," Kumiko said. "They won't make it. What about the killings, the smoke? Do you want us to die, too?"

"Let me go then," her mother said. "I'll go myself. You're a coward like your father."

Her father said to her mother, "You won't make it there and back."

"She's lost her mind," Kumiko said, but her father quieted her.

"You don't believe me," her mother said to him, "but I'll go fetch them myself."

"You'll die for sure," he said. "And if the others are safe, you'll endanger *them*."

"I won't listen to a man who only saved himself."

Les protestataires appelèrent à la réunification et à l'indépendance. Des milliers de soldats débarquèrent à Jeju pour mettre fin rapidement à cette opposition en extirpant les habitants un à un de leur maison.

Les vagues se brisaient au bas des falaises. Le père de Kumiko observait sa fille, dont l'esprit irrépressible avait surpris les habitants. Ses cheveux et ses yeux ruisselaient de lumière, que la mer devant elle réfléchissait. Il l'aperçut chercher les femmes qui avaient sauté des falaises vers une mort certaine. Elle scrutait les eaux plus profondes au point que son inquiétude grandit jusqu'à atteindre la taille d'un adulte.

La famille de Kumiko s'était réfugiée dans une hutte sur le flanc de la montagne d'où ils ne pouvaient pas être vus. Les tumuli funéraires, telles des personnes sous des couvertures, projetaient des ombres le long de la montagne qui les cachaient durant la journée. Son père leur interdit de prendre quoi que ce soit, même pas des photos. Personne ne put consoler sa mère, qui pleurait et se lamentait. Son père ne pouvait garantir leur propre sécurité, et son silence suffisait à sous-entendre les dangers qu'ils rencontreraient. Les feus avaient commencé.

« Nous ne pouvons pas rester ici à ne rien faire », s'exclama sa mère. « Nous ne faisons que nous enfuir, pourquoi devons-nous toujours fuir ? »

Pour la première fois, Kumiko la maudit. « Maman, arrête de dire des bêtises. »

Sa mère rétorqua, « Je suis la seule qui fait preuve d'*humanité* ici. Pense à tes tantes et à tes oncles. Nous devons les mettre en lieu sûr. »

« On sera découverts si on trimballe des gens jusqu'ici », s'impatienta Kumiko. « Ils n'y arriveront pas. Et que faire des massacres, et de la fumée ? Tu veux qu'on y passe, nous aussi ? »

« Laisse-moi y aller alors », rétorqua sa mère. « J'irai seule. Tu es lâche comme ton père. »

Son père intervint, « Tu ne parviendras pas à faire l'aller-retour. »

« Elle a perdu la tête », affirma Kumiko, mais son père la fit taire.

« Tu ne m'en crois pas capable mais je vais aller les chercher moi-même », cracha-t-elle à son mari.

« Tu vas mourir à coup sûr », répondit-il. « Et si les autres sont en lieu sûr, tu *les* mettras en danger. »

« Je refuse d'écouter un homme qui ne pense qu'à sauver sa peau. »

During the night, her father decided to leave the mountain. Kumiko begged him not to go. It was clear to her that he was doing it to soothe her mother's anxieties. Her father did not expect to find any others, though he would try, and at least he could bring back news. It was true that they knew nothing of what was going on. They watched the fires, smelled the smoke.

Kumiko cried, "How can she let you go down the mountain? If you don't come back, I won't forgive her, and I won't forgive you." Startled at her own harsh words, she added, "Don't leave us here alone."

Her father embraced her. "Don't say such things," he said, and warned her about the antics between husbands and wives. Even during war, these things never go away. This made him laugh for the first time in a long while. That was why he depended on his kindhearted daughter. "And your mother is right," he said to her. "We have been running away for too long. Do you understand?"

Then he was gone.

Kumiko and her mother waited for days. It was evident that fires continued to burn the villages. It could only mean there was still danger down below. Her mother reassured her, "He's waiting for the right time to slip away. He's helping someone. We can't just think of ourselves."

Hungry and frightened, they clung to each other at night. If they heard a rustle nearby, it could be her father—or the police or the groups of men.

Rocking back and forth, Kumiko thought back to the long afternoons, algae cresting the sea's surface, buoys attached to the girls' waists. Jeju was an island in abundance of rocks, wind, and women. You could go in any direction, and you would find only these three things. Now, whether she faced north or south, east or west, there was only fire.

Pendant la nuit, son père décida de quitter la montagne. Kumiko le supplia de ne pas y aller. Elle savait qu'il le faisait pour apaiser les angoisses de sa mère. Son père se doutait qu'il ne trouverait pas d'autres survivants, mais il essaierait quand même, et il pourrait au moins leur apporter des nouvelles. Il était vrai que la situation leur échappait. Ils regardaient les feux, sentaient la fumée.

Kumiko cria, « Comment peut-elle te laisser descendre la montagne ? Si tu ne reviens pas, je ne lui pardonnerai jamais et je ne te le pardonnerai pas non plus. » Surprise par la dureté de ses propos, elle ajouta, « Ne nous laisse pas seules ici. »

Son père la prit dans ses bras. « Ne dis pas ça », la rassura-t-il et il la mit en garde contre les rancunes entre époux. Même en temps de guerre, ces querelles ne disparaissent pas. Cela le fit rire pour la première fois depuis longtemps. C'était pour cette raison qu'il comptait sur sa fille bienveillante. « Et ta mère a raison », lui confia-t-il. « Nous avons fui pendant trop longtemps. Tu comprends ? »

Et puis il s'en alla.

Kumiko et sa mère attendirent des jours. Manifestement, les feux continuaient de brûler les villages. Cela ne pouvait que signifier qu'en bas, la situation était toujours dangereuse. Sa mère la rassura, « Il attend le bon moment pour s'échapper. Il est en train d'aider quelqu'un. Il faut aussi penser aux autres, pas qu'à nous. »

Affamées et terrifiées, elles se blottissaient l'une contre l'autre pendant la nuit. Si elles entendaient un bruissement tout près, cela pouvait être soit le père de Kumiko, soit la police ou alors d'autres groupes d'hommes.

Se balançant d'avant en arrière, Kumiko repensait aux longues après-midi, aux algues amassées à la surface de la mer, aux bouées attachées aux tailles des filles. Jeju était une île regorgeant de rochers, de vent et de femmes. Peu importe où l'on se trouvait sur l'île, les trois étaient toujours présents. Maintenant, qu'elle regarde au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, il n'y avait que du feu.

When Kumiko and her mother came down the mountain, the island was scorched. They passed through burnt villages, their voices lodged in their throats. Many of the dead could not be found, their bodies tossed over cliffs, hidden away in caves, or chopped into bits—signs of covering up. Mothers cupped the air with their hands, holding the missing faces of their husbands and sons. Their wailing and screaming filled the hearts of all who sifted through the remains. Teeth. Hair. Dead horses and pigs, then mosquitoes. The smoke reddened the sun. They covered their mouths, or they would taste the corpses. There were children, the girls Kumiko played with, and women and men, lying with limbs bent over each other, splayed across the road. Tens of thousands of them, idle along collapsed terraces where the islanders once danced, pumping with life.

It was Kumiko who crossed the road, over a bridge, and came to a part of the ground soaked in blood. When she asked after her father, somebody pointed to this ground. She saw nothing except the many faces around her, mouths wide and sullen.

One islander, a grandmother, said to her, “Your father was captured at the bottom of the mountain and dragged into a demonstration.” She explained that a demonstration was a public display. A group of men, unfed and irate, corralled a crowd together. They put on such displays on behalf of the country, and on higher orders, forgoing restraint. What evil was born out of demonstrations?

“Then where is he?” Kumiko asked.

The grandmother opened her palm toward the ground. “Here.”

Looking closer, flesh and bone, gristle mistaken for bark and debris between the stones. At once, the road became vivid and Kumiko recognized her father:

(Road) (Father) (Road)

“They stoned him until he was gravel,” the grandmother said, as though she were not speaking to Kumiko but a deity who had come down from the mountain to judge her for the truth. “Many of us stoned him to prove our innocence. We stoned our own, again and again.”

Lorsque Kumiko et sa mère descendirent de la montagne, l'île avait été incendiée. La gorge nouée, elles traversèrent les villages brûlés. Beaucoup de morts n'avaient pas été retrouvés ; leurs corps avaient été jetés des falaises, cachés dans des caves ou découpés en petits morceaux afin d'étouffer l'affaire. Les mères tenaient l'air dans le creux de leurs mains, caressant le visage absent de leur mari et de leurs fils. Leurs pleurs et leurs gémissements remplissaient les cœurs de tous ceux qui ratissaient les dépouilles. Des dents. Des cheveux. Des cochons et des chevaux morts, puis des moustiques. La fumée embrasait le soleil. Ils se couvraient les lèvres, sinon ils auraient le goût des cadavres en bouche. Il y avait des enfants, des filles avec lesquelles Kumiko jouait, des femmes et des hommes, couchés avec les membres entremêlés, étalés le long de la route. Des dizaines de milliers d'entre eux, inertes sur des terrasses effondrées où les habitants, vibrants de vie, dansaient autrefois.

Ce fut Kumiko qui traversa la route, franchit le pont, et arriva à une parcelle de terre gorgée de sang. Quand elle demanda où était son père, quelqu'un pointa cette même parcelle du doigt. Elle ne vit rien hormis les nombreux visages moroses à la bouche grande ouverte qui l'entouraient.

Une habitante, une vieille dame, lui confia : « Ton père a été capturé au pied de la montagne et a été trainé jusqu'ici pour une démonstration. » Elle expliqua qu'une démonstration était une punition publique. Un groupe d'hommes, affamés et furieux, rassemblait une foule. Ces derniers organisaient ce genre de punitions au nom du pays, et sur les ordres de hauts placés, abandonnant toute retenue. Quel mal ces punitions avaient-elles engendré ?

« Où est-il alors ? », demanda Kumiko.

La grand-mère ouvrit la paume de sa main et indiqua le sol. « Ici. »

À y regarder de plus près, on pouvait y discerner de la chair et des os, des tendons confondus avec de l'écorce et des débris parmi les pierres. Tout d'un coup, la route se précisa et Kumiko reconnut son père :

(Route) (Père) (Route)

« Ils l'ont lapidé jusqu'à ce qu'il devienne du gravier », dit gravement la grand-mère, comme si elle ne s'adressait pas à Kumiko mais à une déesse descendue de la montagne pour juger la véracité de ses propos. « Beaucoup d'entre nous lui ont jeté des pierres pour prouver notre innocence. Nous avons massacré les nôtres, encore et encore. »

They stoned him over nights. They pitched blunt rocks harder, over days, for sport, until finally boredom, before the body was pulverized. What was exchanged between the police and the groups of men and the islanders, between the rocks and the bones? Between the body and the road? What was supposed to be understood? Though they did not know it, the days that Kumiko and her mother spent hiding on the mountain were given a name.

Such were the questions raised by the Jeju Island Massacre of April 3, 1948.

~

Kumiko ran—to Daejeon, South Korea, and had children with her husband, a six-foot, hulking man, who opened the country's first insurance company and drank away his earnings. He beat her, at times mercilessly, and she accepted it. If her father had done the same to her mother, then he would still be alive. Her mother stayed behind in Jeju.

Two years later, when Kumiko was twenty-seven, the Korean War broke out. North Korean soldiers came to Daejeon, executed its civilians. South Korean soldiers arrived and shot the survivors, in fear of defectors. Kumiko understood that she must perfect her Korean. Her husband taught her how to erase her Japanese tongue.

Still, she was not a slave. No soldier risked touching a woman with the enteric signs of typhoid fever affecting eighty thousand. Ancient outbreaks ravaged the country: typhus, scarlet fever, dysentery, smallpox, Japanese encephalitis. A cholera epidemic put ten thousand out of fifteen thousand infected to rest. Quarantine was impossible. No structure for vaccines existed. Kumiko watched the American soldiers, so close to death, fondle the crosses hanging from their necks.

The heavy rain and neglected corpses invited mosquitoes, infecting all others with malaria. Most of all, suspicion was infectious. American soldiers gunned down terrified refugees under a railroad bridge because they could not tell anybody apart. There were the many flags of soldiers from different countries who had come to fight, whose flags Kumiko could not even tell apart.

Ils l'avaient lapidé durant plusieurs nuits. Ils avaient lancé des pierres tranchantes de plus en plus fort au fil des jours, pour le principe, jusqu'à ce qu'ils s'en lassent, avant que le corps ne fût complètement pulvérisé. Qu'échangeaient la police, les groupes d'hommes et les habitants de l'île ? Les pierres et les os ? Les corps et la route ? Que fallait-il comprendre ? Bien qu'elles n'en aient aucune idée, il fut donné un nom aux jours que Kumiko et sa mère passèrent cachées dans la montagne.

Telles étaient les questions relevées par le soulèvement de Jeju du 3 avril 1948.

~

Kumiko fuit – à Daejeon, désormais en Corée du Sud –, et eut des enfants avec son mari, un homme massif d'un mètre quatre-vingts, qui fonda la première compagnie d'assurance du pays et noya ses revenus dans l'alcool. Il la battait, parfois sans merci, et elle se laissait faire. Si son père avait fait la même chose à sa mère, alors il serait toujours en vie. Sa mère quant à elle resta à Jeju.

Deux ans plus tard, lorsque Kumiko eut vingt-sept ans, la guerre de Corée éclata. Les soldats nord-coréens envahirent Daejeon et exécutèrent les civils. Les soldats sud-coréens arrivèrent et tirèrent sur les survivants, de peur qu'il y ait des transfuges. Kumiko comprit qu'elle devait perfectionner son coréen. Son mari lui apprit à effacer son accent japonais.

Malgré tout, elle ne devint pas une esclave. Aucun soldat ne se risqua à toucher une femme présentant des symptômes entériques d'une fièvre typhoïde qui frappait quatre-vingt mille personnes. De vieilles épidémies ravagèrent le pays : typhus, scarlatine, dysenterie, variole, et encéphalite japonaise. Une épidémie de choléra décima dix mille personnes sur quinze mille infectées. Il était impossible de se mettre en quarantaine. Aucune structure ne permettait de développer des vaccins. Kumiko observait les soldats américains, aux portes de la mort, tâter les croix qui pendaient à leur cou.

Les fortes pluies et les corps abandonnés attirèrent les moustiques, ce qui transmit la malaria aux rescapés. Par-dessus tout, la méfiance était contagieuse. Les soldats américains abattirent des réfugiés terrorisés en-dessous du pont d'un chemin de fer parce qu'ils n'arrivaient pas à les distinguer. Les nombreux drapeaux des différents pays qui avaient envoyé des soldats se battre flottaient au vent ; Kumiko ne parvenait même pas à les différencier.

She hid money in the folds of her clothes and slept in her dusty robes she wore during the day. She was not in one of the hundreds of groups that died protesting. She was not in hell. Hell was up north, where American planes were carpet-bombing, sending sticky fire into towns. Orphans emerged with charred skin and gooey fish eyes, or were baked upon the pockmarked lands. Their bodies, smeared into shadows, left wrinkles on the face of the earth.

She had not been in Japan when the bombs fell, and she would survive the violent division of her country. Amid war, disease, she gave birth to six children.

Kumiko hardly spoke to her mother. In Kumiko's heart, her mother's sense of responsibility, her thoughts of those aunts and uncles and other families, had killed her father. Only once did Kumiko confront her mother when she visited Daejeon. Kumiko was caring for her youngest, her six-year-old son, my father, when she voiced her accusations against her mother. Her mother fell to the floor, sobbing. The sight must have punished Kumiko because she never neglected her mother again. After leaving an island stewarded by women and girls, Kumiko said, "I have headstrong sons and a powerful husband." But when she sought out her mother's filled grave, placed in a Daejeon cemetery apart from the island and closer to Kumiko, she waited for something—a supernal light or an unordinary voice. After completing the ancestral rights, she felt what was explicit at last between them. She said to her mother, "I am still so mad." Kumiko touched the grave like a door she could enter. "But not at you."

With slow, arthritic fingers, she covered her upright body in layers of winter coats, ones she could not afford in her youth. Her eyes unblinking as she nestled me into her arms. She had followed her son and his wife and their son to this country. She could not be sure what living in America would bring. However, watching over me, her youngest grandchild, in Milpitas, my grandmother must have felt the urge to teach me how to sing in Korean. *San*, mountain. *Toki*, rabbit. "Listen carefully," she said, and sang with deep resonance a children's verse. "Dear mountain rabbit, where are you going? Hopping as you *run* and *run* away, where do you think you're going?"

Elle cachait son argent dans les plis de ses vêtements et dormait dans les robes poussiéreuses qu'elle avait portées la journée. Elle ne se joignit pas aux centaines de manifestants qui moururent lors de rassemblements. Elle n'était pas en enfer. L'enfer, c'était au nord, là où les avions américains bombardaient massivement, embrasant les villages d'un feu inextinguible. Des orphelins en émergeaient avec la peau brûlée et des yeux de poisson globuleux, ou alors ils étaient calcinés en même temps que les paysages troués. Leurs corps, se désagrégant en ombres, laissaient des plis sur la surface de la Terre.

Elle ne se trouvait pas au Japon lorsque les bombes s'abattirent, et elle survécut à la partition violente de son pays. En pleine guerre et épidémie, elle donna naissance à six enfants.

Kumiko parlait rarement à sa mère. En son for intérieur, le sens des responsabilités de sa mère, dont toutes les pensées étaient tournées vers ses tantes, ses oncles et les autres familles, avait tué son père. Kumiko ne confronta sa mère qu'à une seule reprise, quand elle lui rendit visite à Daejeon. Kumiko s'occupait de son cadet – mon père –, âgé de six ans, quand elle proféra ses accusations contre elle. En larmes, sa mère s'écroula par terre. Cette scène dût troubler Kumiko puisqu'elle ne négligea plus jamais sa mère. Après avoir quitté une île régie par des femmes et des filles, Kumiko déclara, « J'ai des fils tenaces et un mari puissant. » Mais lorsqu'elle chercha la tombe de sa mère, située dans un cimetière à Daejeon, loin de l'île mais plus proche de Kumiko, elle attendit quelque chose, une lumière divine ou une voix surnaturelle. Quand elle eut complété les rites ancestraux, elle perçut enfin le lien explicite entre elles. Elle confia à sa mère, « Je suis toujours tellement en colère. » Kumiko toucha la tombe comme si c'était une porte qu'elle pouvait franchir. « Mais pas contre toi. »

De ses doigts arthritiques lents, Kumiko couvrait son corps raide de couches de manteaux d'hiver, qu'elle ne pouvait se permettre d'acheter lorsqu'elle était jeune. Elle ne clignait pas des yeux lorsqu'elle me berçait dans ses bras. Elle avait suivi son fils, sa belle-fille et leur fils dans ce pays. Elle n'était pas sûre de ce que cette vie aux États-Unis pouvait lui offrir. Cependant, en s'occupant de moi à Milpitas, sa plus jeune petite-fille, ma grand-mère dut ressentir le besoin de m'apprendre à chanter en coréen. *San*, montagne. *Toki*, lapin. « Écoute attentivement », me disait-elle et se mettait à chanter une comptine pour enfants d'une voix profonde. « Mon lapin des montagnes, où t'en vas-tu comme ça ? Sautant, sautant en fuyant, où t'en vas-tu comme ça ? »

~

I wondered about her speaking with the Korean grandmothers and the Japanese sushi-counter ladies. When I began school, she wanted to read and write in English. Every night, she asked me to write an English phrase for her in her notebook. She would then copy it in large, neat handwriting. One night, I was eager to get to bed. In the morning, my grandmother had finished her stretches and exercises. She was watering her garden out front. Looking at her notebook, I saw the last few pages were empty because I had not given her any words the night before. I remember it so clearly because she would not ask for them again.

When my grandmother passed, she left a sum of money for my mother, and a note that she did not leave such a sum to any other, because my mother had paid, as Kumiko had paid, as her own mother had paid—in spite of damage, desperation, and terror—for their responsibilities, between a daughter-in-law and a mother-in-law, as mothers who were no longer daughters, as daughters who had lost their mothers. But my grandmother was a woman who felt the blunt force of a fist harder than anyone. After a blood test, we learned that I was part Japanese. My mother dismissed her parents, Jun and Lee. She said they could only be Korean. My parents pointed at Kumiko's mother or Kumiko for the Japanese part of our family.

Maybe there was a violence we did not know about. Kumiko could have been a Japanese woman who became a Korean one.

~

Ses conversations avec les grand-mères coréennes et les dames japonaises du comptoir à sushis m'intriguaient. Lorsque j'entrai à l'école, elle voulut apprendre à lire et à écrire en anglais. Chaque nuit, elle me demandait de lui écrire quelques mots en anglais dans son cahier. Elle les recopiait ensuite de sa grande écriture soignée. Un soir, j'allai au lit tôt. Le lendemain matin, ma grand-mère avait fini de s'étirer et de faire ses exercices. Elle arrosait son jardin à l'avant de la maison. En jetant un coup d'œil à son cahier, je remarquai que les quelques dernières pages étaient vides parce que je ne lui avais donné aucun mot la nuit précédente. Je m'en souviens comme si c'était hier parce qu'elle ne m'en demanda plus jamais.

À sa mort, ma grand-mère laissa une somme d'argent à ma mère ainsi qu'une lettre où elle expliqua qu'elle n'avait légué une somme pareille à personne d'autre, parce que ma mère avait souffert, comme Kumiko avait souffert, comme sa propre mère avait souffert – malgré les ravages, le désespoir et la terreur – pour accomplir leur devoir, entre belle-fille et belle-mère, en tant que mères qui n'étaient plus des filles, en tant que filles qui avaient perdu leurs mères. Mais personne n'avait eu à encaisser le choc brutal d'un coup de poing comme ma grand-mère l'avait fait. À la suite d'un test sanguin, nous apprîmes que j'étais en partie japonaise. Ma mère écarta ses parents, Jun et Lee. Selon elle, ils ne pouvaient être que coréens. Mes parents imputèrent le côté japonais de notre famille à la mère de Kumiko ou à Kumiko elle-même.

Peut-être existait-il une violence que nous ignorions. Kumiko pouvait bien être une femme japonaise devenue coréenne.

When she lay on her hospital bed, the joy she let in was the joy in meeting her mother and father again. She recalled the Jeju spring hills, covered in tracts of yellow canola—golden and mystical as the fragrant blooms traveled down and across field upon field. The volcano crater in the backdrop was striking against the closer azaleas, the profusion of cherry blossoms springing from white to pink, orange to red. Cooking competitions sprouted at the ports, programs to enrich prayers for harvest, and from her memory of the farms, riding lessons with native horses, known for their larger heads and thick necks, coats of chestnut, cream, sorrel, some silver-gray with a long mane, and others with freckles and hairless ankles and spotted noses.

Despite her longing, Kumiko chose to rest in California. Her grave was cleared of weeds pulled by the workers she had greeted herself the previous year. Maybe she wanted to be close to her family, buried in the country chosen by her children. As I learned Japanese, roamed through Ueno and the elevator of that ryokan, I learned to isolate myself through language—from English to Korean to Japanese. It was so effective it was frightening, as if I could guard against others like a spy. Where I could hardly open my mouth before, it now seemed that no one could speak to me. Languages, as they open you, can also allow you to close. When I felt myself running toward seclusion, I heard my grandmother and my great-grandfather urging me to try—and how much harder one must try when learning to love. She never asked me to speak but to understand, rather than endure to forgive, and never to sacrifice, only to let go.

Lorsque Kumiko était allongée sur son lit d'hôpital, la joie qui illuminait son visage était celle de retrouver à nouveau sa mère et son père. Elle se rappelait des collines de Jeju au printemps, recouvertes d'étendues de fleurs jaunes de colza, dorées et mystiques, dont les pétales parfumés voyageaient par monts et par vaux de champ en champ. Le cratère volcanique à l'arrière-plan offrait un contraste saisissant avec les azalées et la profusion de fleurs de cerisiers variant du blanc au rose, de l'orange au rouge à l'avant-plan. Le long des ports se multipliaient des concours culinaires, des activités aux fins d'enrichir les prières pour la récolte et, d'après ses souvenirs des fermes, des leçons d'équitation avec des chevaux de l'île, réputés pour leurs têtes plus grosses, pour leurs cous épais ainsi que pour leurs robes marron, crème, alezane ; certains étaient dotés d'une robe gris argenté et d'une longue crinière, d'autres, de tâches, de pieds sans poils et de naseaux mouchetés.

Même si Jeju lui manquait, Kumiko choisit d'être enterrée en Californie. Les mauvaises herbes furent arrachées de sa tombe par les employés qu'elle avait elle-même salués l'année précédente. Peut-être souhaitait-elle rester proche de sa famille, inhumée dans un pays choisi par ses enfants. Quand j'apprenais le japonais, quand j'errais à travers Ueno et quand je me retrouvais dans l'ascenseur de ce *ryokan*, j'appris à m'isoler à travers le langage, de l'anglais au coréen puis au japonais. C'était si efficace que c'en était effrayant, comme si je pouvais me protéger des autres comme une espionne. Alors que je parvenais à peine à produire un son dans le passé, c'était comme si personne n'arrivait à me parler maintenant. Les langues, bien qu'elles vous ouvrent au monde, peuvent également vous en couper. Quand je sentais que je me précipitais vers la réclusion, j'entendais ma grand-mère et mon arrière-grand-père me prier d'essayer, me dire à quel point on devait redoubler d'efforts lorsqu'on apprenait à aimer. Ma grand-mère ne me demanda jamais de parler mais de comprendre, plutôt que d'endurer, de pardonner, et de ne jamais sacrifier, mais seulement de lâcher prise.

13

Hi. Eun Ji.

You got back from school okay?

Don't be too sad. Mommy is sorry for leaving you so young. Until *the last of my life*, Mommy's heart will ache. And you know, you've always been strong, but *this time*, Eun Ji was crushed. "Mommy's committed a grave (*sin*) against Eun Ji!" Thoughts like this come to mind.

I'm sorry. I'm sorry . . .

Even so, I want you to forgive Mommy, save your energy, and have some fun instead. Eun Ji is having a hard time while Mommy is asking Eun Ji to live brightly, freely, enthusiastically for me. That's selfish *like a wish*, isn't it? Mommy will get back to Korea and write again. Eun Ji will miss me too much. *I want to tell you, "I love. You," and I want to tell God, "Thanks for letting me have my daughter, Angela."*

Eun Ji! *Don't cry when Mom is not with you. Whenever you are lonely or sad, then sleep as you said. Right?* My Eun Ji, you've done great so far. Now, there's not much time left. *Keep it up!* If Eun Ji doesn't enjoy her life, the *last of my life* won't be just sad, but each and every day, I will feel *regret* and it'll be *hell*. Eun Ji is *smarter* than Mommy, *stronger* than Mommy, so Eun Ji can do this for me? Okay? *Please*. Since it's *already* the 15th, only 2 ½ *weeks* until December 3rd. Let's say, "Aja, aja, *fighting!*" Okay?

Eun Ji, Mommy loves Eun Ji a lot, and *personally*, I like Eun Ji. Good-looking, lovable, kind, courageous . . . Down the road, whoever (?) is the one (?) to marry my Eun Ji is a person born with all the luck in the world. Right?

Eun Ji, let's live as diligently as possible. If you want to live to 133 *years*, then you must prepare yourself. Mommy, too, when she goes back to Korea, she'll live earnestly. I will only drink *Coke* when I truly want to, otherwise, I'll restrain myself. Each and every day, I will, for sure, *take a walk* and stay healthy. I'll also study my *Japanese*. My Eun Ji, you too, you must take good care of yourself. You know this, right? Then, let's meet December 18th, *only a month* away. Eun Ji. Bye.

November 15, 2006

13

Coucou. Eun Ji.

Tu es bien rentrée de l'école ?

Ne sois pas trop triste. Maman est désolée de t'avoir quittée à un si jeune âge. Jusqu'à *la fin de la vie*, Maman aura le cœur gros. Et tu sais, tu as toujours été forte, mais *cette fois-ci*, Eun Ji a été anéantie. « Maman a commis un grave (*péché*) contre Eun Ji ! » De telles pensées m'ont traversé l'esprit.

Je suis désolée. Je suis désolée...

Malgré cela, j'aimerais que tu pardonnes à Maman, que tu gardes ton énergie et que tu ailles t'amuser à la place. Alors qu'Eun Ji souffre, Maman lui demande de vivre joyeusement, librement et passionnément pour moi. C'est égoïste *comme souhait*, non ? Maman va retourner en Corée et recommencera à t'écrire. Je vais aussi tellement manquer à Eun Ji. *Je veux te dire « Je t'aime. Toi », et je veux dire à Dieu, « Merci de m'avoir donné ma fille, Angela. »*

Eun Ji ! *Ne pleure pas quand Maman n'est pas à tes côtés. Chaque fois que tu te sens seule ou triste, dors comme tu m'as dit. D'accord ?* Ma Eun Ji, tu as été merveilleuse jusqu'à présent. On y est presque, maintenant. *Continue comme ça !* Si Eun Ji ne profite pas de sa vie, *la fin de la vie* sera non seulement triste mais chaque jour j'aurai des *regrets* et ce sera *l'enfer*. Eun Ji est plus *maligne* que Maman, plus *forte* que Maman, donc Eun Ji peut y arriver pour moi ? D'accord ? *S'il-te-plaît*. Puisqu'on est *déjà* le 15, il ne reste plus que deux *semaines* et demie jusqu'au 3 décembre. Allez, « Aja, aja, *fighting* ! » Ok ?

Eun Ji, Maman t'aime énormément et *personnellement*, j'apprécie ta personne. Tu es belle, sympathique, gentille, courageuse... Dans le futur, l'heureux élu (?) qui épousera ma Eun Ji sera une personne née avec toute la chance de l'univers. Pas vrai ?

Eun Ji, vivons du mieux qu'on peut. Si tu veux vivre jusque 133 *ans*, alors il faut que tu t'y prépares. Maman, aussi, lorsqu'elle retournera en Corée, elle vivra de son mieux. Je boirai du *Coca* uniquement quand je le voudrai vraiment, sinon, je m'en passerai. Chaque jour, j'irai *me promener* à coup sûr, et je resterai en bonne santé. J'étudierai aussi mon *japonais*. Ma Eun Ji, toi aussi, tu dois bien prendre soin de toi. Tu le sais, hein ? Bon, on se verra le 18 décembre, *plus qu'un mois* à attendre. Eun Ji. À bientôt.

Le 15 novembre 2006

[...]

~

It drizzled lightly as I waited on the steps of the Seattle Asian Art Museum. I had brought with me my mother's letters in a large envelope, which I covered with my coat as one might shield a child in the rain. From the direction of the road, I heard a rumbling noise. A car swept into the lot and parked in front of me.

I had shipped my thesis to my committee before graduation. My poems had been accepted by my adviser and a professor in my department, but my poetry translations were read by someone I had never met. The school must have hired a Korean translator to read my work. His name was Dae Hee. Beyond his name, I knew nothing about him.

Dae Hee had responded to my email the night before, which I sent him after arriving to this city. To my surprise, he had been living in Seattle for years. Dae Hee had agreed to meet in person at the museum. When I had told him about my mother's letters, he was happy to look at them.

A figure appeared out of the driver's side.

When she scuffled toward me in a long pullover, her face framed by short black hair with few grays and thick glasses—over her shoulder, a canvas bag of Korean magazines—I realized I had made a mistake. The name I had read was Dae Hee. There had been a misprint, or I had misread her name. It should have read Da Hee.

“Da Hee,” she said, introducing herself. She embraced me. “Think of all the places you could've gone. But you've landed on my doorstep in Seattle.” She laughed and pulled out an umbrella. “You'll get soaked. Follow me.”

Da Hee led me past the museum lot and between arching oaks into a fifty-acre park. We crossed a hidden trail of thorny shrubs. She warned me about the sharp leaves of blueberry bushes. Though she came to the height of my shoulders, Da Hee kept her arm high so I could walk under her umbrella. “Isn't it special,” she said, “to meet like this?”

18

[...]

~

Il pleuvait légèrement pendant que j’attendais sur les marches du Seattle Asian Art Museum. J’avais apporté les lettres de ma mère dans une grande enveloppe, que je gardais sous mon manteau de la même façon qu’une personne aurait protégé un enfant de la pluie. Depuis la route, j’entendis un grondement. Une voiture entra dans le parking et se gara devant moi.

J’avais envoyé ma thèse à mon comité en vue d’obtenir mon diplôme. Mes poèmes avaient été acceptés par ma superviseuse et un professeur de mon département mais mes traductions de poèmes étaient lues par une personne que je n’avais jamais rencontrée. L’université avait sûrement dû engager un traducteur coréen pour lire mon travail. Son nom était Dae Hee. Hormis son nom, je ne connaissais rien de lui.

Dae Hee avait répondu hier soir à l’email que je lui avais envoyé après être arrivée ici. À ma grande surprise, il vivait à Seattle depuis des années. Dae Hee avait accepté de me rencontrer en personne au musée. Quand je lui avais parlé des lettres de ma mère, il avait gentiment proposé d’y jeter un coup d’œil.

Une silhouette sortit du côté conducteur.

Lorsqu’elle s’approcha de moi, vêtue d’un long pull, le visage entouré de cheveux courts noirs parsemés de gris et encadré par des lunettes épaisses, un sac en toile rempli de magazines coréens à l’épaule, je me rendis compte de mon erreur. Le prénom que j’avais lu était Dae Hee. Il devait y avoir une coquille ou je devais avoir mal lu son prénom. Il aurait dû se lire « Da Hee ».

« Da Hee », se présenta-t-elle. Elle me prit dans ses bras. « Pense à tous les endroits où tu aurais pu te retrouver. Mais tu as atterri sur le pas de ma porte à Seattle. » Elle rit et ouvrit son parapluie. « Tu vas être trempée. Suis-moi. »

Da Hee me mena hors du parking du musée, à travers des chênes arqués, vers un parc d’une superficie de vingt hectares. Nous traversâmes un chemin caché de buissons épineux. Elle me mit en garde contre les feuilles piquantes des myrtilliers. Même si elle m’arrivait à l’épaule, Da Hee tint son bras en hauteur pour que je puisse marcher sous son parapluie. « Tu ne trouves pas ça spécial de se rencontrer ainsi ? », s’émerveilla-t-elle.

We approached a circular red brick tower, and Da Hee guided me around the vine-covered walls to a small passageway. She told me that it was a water tower, or at least that was what she had heard. From the top, she could point me toward the dahlia gardens and the koi ponds. She squeezed my hand. "It's one of my favorite places," she said.

Entering the tower, she pointed to the 107 steps winding up toward the lookout. I knew it had stopped raining because I could no longer hear the raindrops outside the doorway. Adjusting my grip on the handrail, I started the long climb behind her. Only the sounds of our footsteps surrounded us.

"I feel like I'm getting old," Da Hee said at the top. She giggled. We gathered our things and sat on a stone bench in front of a carved-out square lookout to the green fields that would not be out of place in a fond recollection of a dream.

I gave her the large envelope. Da Hee fanned the letters out on her lap. She read them quietly. Da Hee glanced up, then back down. "Are there more?" she asked me.

"It's all there was in the box," I said. "Just the forty-nine."

"Forty-nine?" Da Hee fixed her glasses on her nose. She paused at the letter where my mother had drawn her permed hair. Da Hee flipped through pages covered with the bright-colored ink of glitter pens that my mother had picked out at the stationery store.

"I've looked at them," I said.

"But have you read them recently?" she asked.

I did not want to read them alone because I had made them dead. I made them dead so that I could live without them. "No," I said.

"What if you translated them?" she asked. "You can read them with fresh eyes."

"Translate them?"

She said, "Of course, you're a translator!"

Nous approchâmes d'une tour circulaire en brique rouge et Da Hee me guida autour des murs recouverts de plantes grimpantes vers un petit couloir. Elle me raconta que c'était un château d'eau, ou du moins c'est ce qu'elle avait entendu dire. Depuis le sommet, elle pourrait me montrer les jardins de dahlias et les étangs de carpes koï. Elle me serra la main. « C'est l'un de mes endroits préférés », avoua-t-elle.

À l'intérieur de la tour, elle pointa du doigt les 107 marches sinueuses vers le point de vue. Je devinai que la pluie s'était arrêtée car le bruit des gouttes dehors s'était estompé. Après avoir ajusté ma prise sur la rampe, j'entrepris la longue montée derrière elle. Seuls les bruits de nos pas nous entouraient.

« Je ne rajeunis pas », dit Da Hee à bout de souffle en arrivant au sommet. Elle gloussa. Nous rassemblâmes nos affaires et nous nous assîmes sur un banc en pierre à l'avant du point de vue bâti en forme de carré donnant sur les champs verdoyants qui pourraient très bien appartenir au doux souvenir d'un rêve.

Je lui tendis la grande enveloppe. Da Hee étala les lettres sur ses cuisses. Elle les lut en silence. Da Hee releva la tête, puis la baissa à nouveau. « Y en a-t-il d'autres ? », demanda-t-elle.

« C'est tout ce qu'il y avait dans la boîte », lui répondis-je. « Seulement ces quarante-neuf lettres-ci. »

« Quarante-neuf ? », remarqua-t-elle en ajustant les lunettes sur son nez. Elle s'arrêta à la lettre dans laquelle ma mère avait dessiné ses cheveux frisés. Da Hee feuilleta les pages recouvertes d'encre colorée des stylos à paillettes que ma mère avait choisis à la papeterie.

« J'y ai jeté un coup d'œil », lui confiai-je.

« Mais les as-tu relues récemment ? », me demanda-t-elle.

Je ne voulais pas les relire seule parce que je les avais enterrées. Je les avais enterrées pour pouvoir vivre sans elles. « Non », avouai-je.

« Et si tu les traduisais ? », suggéra-t-elle. « Tu pourras les relire avec un regard neuf. »

« Les traduire ? »

« Bien sûr, tu es traductrice ! », s'exclama-t-elle.

The umbrella she had leaned against our bench had a little pool around it. She returned the letters to the large envelope and handed the envelope to me. Da Hee adored adventure. Fear was temporary to her, a hesitation to overcome. “Your mother is lucky to have you,” she said. “You are a good daughter.”

I warned her that she might be mistaken, and she said it was impossible. She cautioned me to keep my mother’s letters in good condition.

“How exciting for you—there’s something else,” Da Hee exclaimed. “You have forty-nine letters.” She collected her things and led me down the stairs and outside the tower. “When you die, your soul wanders the earth for answers before the afterlife.” Da Hee checked for rain before she put her umbrella in her canvas bag. “This transition between life and death takes forty-nine days,” she said to me. “It means this is your work.”

I bowed to her in the parking lot and waited for her car to turn onto the street before I raised my head again and began my walk home.

[...]

~

My mother was born at 8 o’clock on a May morning in Daejeon. Pale and golden and edible, a soybean—not five pounds—she was merciful to her mother Jun. Lee had worried about Jun’s weak body. However, his daughter knew this and arrived small to fit modestly into their lives, keep them together. But she could not bear a second without Jun. She wailed, hurting her throat. Using a large square cloth, Jun had no choice but to tie her daughter to her belly and take her along when using the bathroom. Lee waited for them outside. Jun said, facing her daughter, that she must not cry so uncontrollably. There’s a lot to be happy about, my daughter. Can’t you see it with your eyes freshly placed by God? There is nothing to fear. No revenge, only us.

~

Une petite flaque d'eau s'était formée autour du parapluie qu'elle avait posé le long de notre banc. Elle rangea les lettres dans la grande enveloppe et me la rendit. Da Hee adorait l'aventure. La peur n'était pour elle que de courte durée, qu'une hésitation à surmonter. « Ta mère est chanceuse de t'avoir eue », affirma-t-elle. « Tu es une fille formidable. »

Je la prévins qu'elle pouvait se tromper mais elle m'assura que c'était impossible. Elle me conseilla de garder les lettres de ma mère en bon état.

« Comme tout cela doit être excitant pour toi, » s'exclama Da Hee. « Et en plus, tu as pile quarante-neuf lettres ». Elle prit ses affaires, descendit les escaliers et me mena à l'extérieur de la tour. « Lorsque quelqu'un meurt, son âme erre sur Terre à la recherche de réponses avant de se réincarner. » Da Hee vérifia qu'il ne pleuvait plus avant de ranger son parapluie dans son sac en toile. « Cette transition entre la vie et la mort dure quarante-neuf jours », m'apprit-elle. « Cela signifie que c'est ton devoir. »

Je m'inclinai devant elle dans le parking et attendis que sa voiture s'éloigne dans la rue avant de relever la tête et de prendre le chemin du retour à la maison.

[...]

~

Par un matin de mai, ma mère naquit à huit heures à Daejeon. Pâle, dorée et à croquer comme une graine de soja, pesant à peine deux kilos, elle fut clémente envers sa mère Jun. Lee se faisait du souci pour le corps fébrile de Jun. Cependant, sa fille le savait tout aussi bien et est arrivée minuscule afin de s'ajuster modestement à leur vie, ne les séparant pas. Elle ne supportait pas de passer une seule seconde loin des bras de Jun. Elle pleurait au point de se faire mal à la gorge. Jun n'avait d'autre choix que d'attacher sa fille à son ventre au moyen d'un grand tissu carré et de la prendre avec elle quand elle allait à la toilette. Lee les attendait dehors. Face à face avec sa fille, Jun lui dit qu'elle ne devait pas pleurer sans arrêt comme ça. Il y a beaucoup de raisons d'être heureuse, ma fille. Ne le vois-tu pas avec tes nouveaux yeux que Dieu t'a donnés ? Il n'y a rien à craindre. Aucune revanche, il n'y a que nous.

~

My last week in New Hampshire, I read to a group in a private room in the library. There were paintings, gold-leafed books, and chandeliers. At the podium, I read two translations of her letters. I read as my mother writing to her daughter. I paused where she would have paused. I chuckled where she must have chuckled. To be a translator is to speak in your mother's voice.

When I finished, I stared out into the room and through the back window toward the footpath leading into the forest. The porch light of my cabin had finally gone out.

After the reading, I searched for a glass of water in the main building. One of the other residents caught up to me. The old man cracked open a beer and followed me to the porch. "You left so quickly," he said to me. "You're going back to work tonight?"

"Yeah, I think so," I said.

"Can I ask you something?" he said. "Why didn't your dad go by himself?"

"My mother had family in Korea. She wanted to go—"

He nodded. "Why didn't they make you come with them?"

"I told them I'd stay here—"

"You can't choose at that age," he said. "Anybody hearing your letters would ask you these things."

"Yes, they might. They might wonder," I said.

"But if your dad didn't take the job? Did he have a good job here?"

"He did," I said. "He'd also never get a job like that if he stayed."

"Their reasons for going, I don't know," he said. "They abandoned you." He tilted his can back. He meant that he would never have considered it. "I got two daughters."

"Sure," I said. "It bothers you—"

"I can't even write about my parents," he said. "They're still alive."

Lors de ma dernière semaine dans le New Hampshire, je lus devant un groupe dans une salle privée de la bibliothèque. La pièce était décorée de peintures, de livres aux pages dorées et de chandeliers. Sur l'estrade, je lus à voix haute deux de mes traductions des lettres de ma mère. Je les lus comme ma mère les aurait lues à sa fille. Je m'arrêtai là où elle se serait arrêtée. Je ris là où elle aurait ri. Être traducteur, c'est s'exprimer de la même voix que celle de sa mère.

Lorsque j'eus fini, je balayai la salle du regard et, à travers la fenêtre de derrière, je fixai le chemin qui menait à la forêt. La lumière du porche de ma cabine s'était enfin éteinte.

Après la lecture, je me rendis dans le bâtiment principal pour chercher un verre d'eau. Un des participants du programme me rattrapa. Le monsieur âgé ouvrit une canette de bière et me suivit sur le porche. « Vous êtes partie tellement rapidement », déclara-t-il. « Vous allez déjà vous remettre au travail ce soir ? »

« Oui, je crois », répondis-je.

« Est-ce que je peux vous demander quelque chose », s'enquit-il. « Pourquoi votre père n'est-il pas parti seul ? »

« Ma mère avait de la famille en Corée. Elle voulait les rejoindre... »

Il hocha la tête. « Alors pourquoi ne pas vous prendre avec ? »

« Je leur ai dit que je voulais rester ici... »

« On ne peut pas prendre de décision à cet âge-là », me coupa-t-il. « Tous ceux qui liront vos lettres se demanderont la même chose. »

« Oui, c'est possible. Les gens pourraient se poser la question », répondis-je.

« Et si votre père avait refusé l'offre ? Il avait un bon travail ici ? »

« Oui », concédai-je. « Mais il n'aurait jamais eu une opportunité pareille s'il était resté. »

« Leurs motivations sont, comment dire... », hésita-t-il. « Ils vous ont abandonnée. » Il inclina sa canette. Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il n'aurait même pas considéré l'offre. « J'ai deux filles, vous voyez. »

« Je comprends », affirmai-je. « Cela vous dérange... »

« Je n'arrive même pas à écrire à propos de mes parents », m'interrompit-il. « Et ils sont toujours en vie. »

“You know my grandmothers,” I said, and pointed at my nose, a habit I had picked up when I lived in Japan. “I’m an accumulation of their lives. Whatever I say or do now can give relief to the past—and to them. I don’t believe they’re ever gone.”

“That’s interesting,” he said. “I still wouldn’t do it.”

“My parents didn’t give me happiness,” I said. “But they set me free. They gave me freedom.”

The old man laughed and tossed his can, then headed off the porch toward his cabin. He stopped and spun around to ask me, “Do you think my daughters would miss me? Do you think they’d wait for me—like you waited for them?”

« Vous savez, mes grands-mères, je suis l'accumulation de leur vie », dis-je en pointant mon nez du doigt, une habitude que j'avais acquise lorsque je vivais au Japon. « Tout ce que je dis ou je fais aujourd'hui peut soulager le passé, les soulager elles aussi. Je ne crois pas qu'elles m'aient jamais quittée. »

« C'est intéressant comme point de vue », admit-il. « Pourtant je ne l'aurais pas fait. »

« Mes parents ne m'ont pas rendue heureuse », avouai-je. « Mais ils m'ont libérée. Ils m'ont rendue libre. »

Le vieil homme rit et jeta sa cannette, puis quitta le porche et partit vers sa cabine. Il s'arrêta et se retourna pour me demander : « Vous croyez que je leur manquerais à mes filles ? Vous croyez qu'elles m'attendraient... comme vous les avez attendus ? »

III. Commentaire traductologique

En traduction, une règle d'or prévaut : le *skopos*. En effet, l'activité traduisante ne se résume pas uniquement à transposer un message codé dans une langue A vers une langue B. Outre la recherche d'une équivalence linguistique, le.a traducteur.rice, dans son rôle de médiateur.rice culturel.le, doit veiller à comprendre le contexte culturel dans lequel le texte source a été produit et à cibler le contexte auquel la traduction est destinée. En d'autres termes, il.elle.s doivent se demander pour qui et dans quel but il.elle.s traduisent. Le.a traducteur.rice a donc pour objectif de produire un texte adressé à un public particulier, qui déterminera entre autres l'intention donnée au texte cible. Cette règle absolue a été dénommée « la règle du *skopos* »⁶ – *skopos* signifiant « but » ou « finalité » en grec – par les linguistes allemands Katharina Reiss et Hans J. Vermeer.

Véritable incarnation de l'adage « la fin justifie les moyens », la règle du *skopos* stipule que la visée du texte cible l'emporte sur celle du texte source, qui peut différer du texte cible. Bien que la visée du texte source revête moins d'importance, le texte source recèle néanmoins un ensemble d'informations dont le.a traducteur.rice doit tenir compte afin d'employer des stratégies traductives en adéquation avec le *skopos* déterminé du texte cible. Selon le traductologue allemand Paul Kussmaul,

*The function of a translation depends on the knowledge, expectations, values, and norms of the target readers, who are again influenced by the situation they are in and by the culture. These factors determine whether the function of the source text or passages in the source text can be preserved or have to be modified or even changed.*⁷

Ainsi, le.a traducteur.rice pourra éventuellement opérer certains changements dans sa traduction afin de respecter l'objectif du texte cible.

Pour faciliter l'application de la règle du *skopos*, Hella Kirchhoff propose trois étapes : un, établir le *skopos* en déterminant le public et la culture cibles ; deux, comparer le *skopos*

⁶ REISS, K., & VERMEER, H. J. (2014). *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. London; New York: Routledge, p. 90.

⁷ KUSSMAUL, P. (1995). *Training the Translator*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Co., p. 177.

Traduction : « La fonction d'une traduction dépend des connaissances, des attentes, des valeurs et des normes du public cible, qui est influencé par le contexte dans lequel il se trouve et par sa culture. Ces facteurs déterminent si la fonction du texte source ou certains passages du texte source peuvent être conservés ou s'ils doivent être modifiés, voire adaptés. » (N.d.l.T)

du texte source avec celui du texte cible afin de repérer quels aspects le traducteur peut conserver ou doit supprimer afin de respecter le *skopos* du texte cible fixé ; trois, appliquer le *skopos* à proprement parler.⁸ Avant de mettre en pratique ces étapes, il est cependant important de passer par une étape préliminaire qui est celle de la compréhension du texte source dans sa globalité, non seulement au niveau de son contenu mais également du contexte dans lequel il a été produit, de son public et sa culture cibles et de l'intention de l'auteur.

C'est la raison pour laquelle je m'attacherai en premier lieu à cibler les spécificités du texte source en le classant selon son type et son genre, régis par des conventions qui peuvent varier d'une culture à l'autre. Je ferai ensuite une parenthèse sur le style singulier de l'auteur E. J. Koh. Ensuite, je reviendrai brièvement sur le sujet du *skopos* afin d'établir le public cible et la finalité de ce texte, sur lesquels ma démarche traductive d'étrangéisation repose. Enfin, j'aborderai diverses problématiques distinctes mais toujours liées au *skopos* telles que la traduction des *realia*, l'hétérolinguisme en traduction et la traduction des lettres.

A. Analyse du texte source

Comme expliqué précédemment, avant de déterminer le *skopos* du texte cible, qui guidera les décisions de la traductrice, il est nécessaire de comprendre le texte source dans sa globalité. C'est en effet ce que les interprètes Danica Seleskovitch et Marianne Lederer préconisent dans leur théorie interprétative de la traduction⁹ selon laquelle le procédé de traduction passe par trois phases : la compréhension, la déverbalisation et la reformulation. Dès lors, la traductrice doit veiller à comprendre le message véhiculé par l'auteur ainsi que la forme employée pour transmettre ce message, de manière à en repérer toutes les subtilités. C'est seulement après avoir procédé à cette analyse aussi minutieuse qu'essentielle que la traductrice peut se mettre au travail.

Selon le processus de traduction décrit par Katharina Reiss¹⁰, cette analyse préliminaire se déroule en trois étapes afin de déterminer la fonctionnalité du texte source et d'espérer produire un texte équivalent d'un point de vue fonctionnel. Ces trois étapes ne sont autres que la détermination du type de texte, de la variété de texte (genre) et du style du texte.

⁸ REISS, K. & VERMEER, H. J. (2014). *Op. cit.*, p. 91.

⁹ LEDERER, M. (2016). « Interpréter pour traduire – La Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) ». *Équivalences*, 43(1), pp. 5–30. <https://doi.org/10.3406/equiv.2016.1479>, consulté le 12 mai 2022.

¹⁰ REISS, K. (1981). « Type, Kind and Individuality of Text: Decision Making in Translation ». In Venuti, L. (Ed.). *The Translation Studies Reader*. London: Routledge, p. 170.

1. Du type de texte : la traduction littéraire et ses enjeux

Déterminer le type d'un texte est une première façon de le classer afin de repérer les enjeux spécifiques à la catégorie à laquelle le texte source appartient et de déterminer quelle implication cela aura en traduction. Cette classification est nécessaire en plus de celle des genres (cf. point 2) car un même genre peut correspondre à un type de texte différent comme une lettre peut persuader tout comme elle peut simplement informer.¹¹

Selon la typologie élaborée par Reiss, il existe trois types de textes, dits « universaux » : les textes informatifs, expressifs ou incitatifs. Chaque type a un objectif différent et prend donc des formes différentes : le texte informatif a pour but de transmettre des informations ; le texte expressif transmet également des informations mais privilégie la forme au fond ; le texte incitatif a quant à lui pour objectif de persuader.¹² Il arrive cependant qu'un texte puisse appartenir à plusieurs catégories. C'est ce que Reiss dénomme des formes « hybrides ».

Dans notre cas, l'œuvre d'E. J. Koh peut être classée dans la catégorie des textes expressifs. Il s'agit en effet d'un ouvrage dans lequel l'autrice relate des faits mais privilégie la manière de raconter ces faits, en utilisant un éventail d'effets stylistiques et de procédés littéraires pour toucher la sensibilité des lecteur.rice.s. On peut également avancer que l'œuvre d'E. J. Koh comporte des aspects relevant des types informatif et incitatif. D'une part, l'autrice relate de vrais événements socio-historiques qui ont eu lieu en Corée et au Japon au XX^e siècle (certes, au travers du témoignage romancé de ses grand-mères). D'autre part, l'autrice cherche à persuader les lecteur.rice.s du bien-fondé de la décision difficile prise par sa mère, en choisissant notamment de traduire les lettres du coréen vers l'anglais afin d'offrir un point de vue sur cette séparation autre que le sien.

Déterminer qu'il s'agit d'un texte de type expressif permet donc à la traductrice de cerner les particularités de ce type et donc de sa traduction. En effet, la traduction littéraire recèle des enjeux spécifiques qui seront définis plus en profondeur dans cette section.

Commençons d'abord par préciser ce qu'est la traduction littéraire. On serait tenté de la définir comme la traduction de textes présentant des caractéristiques dites « littéraires » et reconnus comme œuvre littéraire par le commun des mortels. Toutefois, définir avec précision ce qui rend la traduction littéraire si singulière est plus difficile qu'il n'y paraît. Souvent, cette dernière est définie en comparaison avec d'autres disciplines comme la traduction technique

¹¹ REISS, K. & VERMEER, H. J. (2014). *Op. cit.*, p. 187.

¹² *Ibid.*, p. 182.

ou scientifique. Malgré le fait que la question ait fait couler beaucoup d'encre, la professeure Judith Woodsworth se risque à proposer la définition provisoire suivante, laquelle semble reprendre tous les éléments qui confèrent ce statut particulier dont jouit la traduction littéraire :

Traduire un texte littéraire, c'est créer dans une autre langue un autre texte parallèle à l'original, avec lequel le traducteur se reconnaît des affinités particulières et qu'il se donne pour mission de transmettre et de faire reconnaître dans sa propre culture.¹³

En premier lieu, le.a traducteur.rice littéraire doit prêter attention non seulement au fond, c'est-à-dire au message véhiculé par l'auteur.rice, mais aussi à la forme. En effet, l'utilisation de la langue et la composition esthétique du texte prime dans les textes de type expressif.¹⁴ Ce n'est pas tant le message qui importe – qui est souvent moins technique que dans un texte scientifique par exemple – mais la façon dont l'auteur.rice choisit de transmettre ce message.

Ainsi, le.a traducteur.rice doit veiller à respecter le style original de l'auteur.rice en trouvant des moyens équivalents dans sa langue. Ce point constitue la difficulté principale inhérente à la traduction littéraire. De fait, il est impossible de reproduire exactement les effets littéraires du texte source dans le texte cible ; le mieux que le.a traducteur.rice puisse faire est d'imiter de tels effets.

Par conséquent, le.a traducteur.rice devra procéder à quelques ajustements en fonction des normes de la culture cible. Par exemple, il lui sera difficile de reproduire parfaitement toutes les formes et tous les effets littéraires employés par l'auteur.rice dans la langue cible puisque chaque langue possède ses propres rythmes et sonorités. Il en va de même avec les images littéraires qui peuvent varier de la culture source à la culture cible. Une certaine image pourrait être associée à une connotation positive dans une langue mais revêtir une connotation négative ou simplement différente dans la culture cible. De la même manière, les références culturelles, historiques, sociales et autres allusions dépendent de l'enracinement du public dans la culture à laquelle l'allusion se réfère.¹⁵

Cette caractéristique révèle le rôle particulier du.de la traducteur.rice littéraire, qui ne peut se contenter d'être un.e expert.e de la langue mais qui doit également être un.e véritable créateur.rice. Le.a traducteur.rice littéraire se heurte à une double obligation : rester « fidèle à

¹³ WOODSWORTH, J. (1988). « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(1), p. 125. <https://doi.org/10.7202/037008ar>, consulté le 13 mai 2022.

¹⁴ REISS, K. & VERMEER, H. J. (2014). *Op. cit.*, p. 142.

¹⁵ ROBINSON, D. (2017). « What Kind of Literature is a Literary Translation? » *Target*, 29(3), pp. 440–463. <https://doi.org/10.1075/target.16064.rob>, consulté le 12 mai 2022.

l'auteur qu'il admire, tout en restant fidèle à sa propre créativité.»¹⁶ Le maintien de cet équilibre précaire entre fidélité et liberté rend la traduction littéraire unique en son genre. Pour le.a traducteur.rice, le piège est double : imiter le style de l'auteur.rice avec dévotion reviendrait à une traduction littérale alors que prendre trop d'envol pourrait changer la nature de l'activité créatrice, de sorte qu'elle ne soit plus une traduction mais une adaptation ou une réécriture de l'œuvre originale. Tel.le un.e funambule, le.a traducteur.rice doit donc trouver le parfait équilibre pour ne pas pencher d'un côté ou de l'autre.

L'une des controverses de cet aspect créatif du métier est le style littéraire du.de la traducteur.rice. S'il.elle.s sont nombreux.ses à prôner l'invisibilité totale du.de la traducteur.rice, il semblerait que la tâche soit en réalité plus ardue si l'on en croit Mona Baker :

*The implication is that a translator cannot have, indeed should not have, a style of his or her own, the translator's task being simply to reproduce as closely as possible the style of the original. We may well want to question the feasibility of these assumptions, given that it is as impossible to produce a stretch of language in a totally impersonal way as it is to handle an object without leaving one's fingerprints on it.*¹⁷

De cet équilibre entre fidélité et créativité découle la perception négative de la traduction littéraire omniprésente chez les lecteur.rice.s tout comme chez les traducteur.rice.s. Par exemple, Gregory Rabassa, traducteur de l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez, conçoit la traduction comme une imitation de l'original, inévitablement inférieure à celui-ci, comme le démontre la citation suivante :

*The translator as writer, then, is the prisoner of great limitations. [...] A closer analogy might be one between translation and those numbered canvases we have now, where the painter follows instructions as to which color goes where, with the result a reproduction of some existing painting.*¹⁸

¹⁶ WOODSWORTH, J. (1988). *Op. cit.*, p. 124.

¹⁷ BAKER, M. (2000). « Towards a Methodology for Investigating the Style of a Literary Translator. » *Target*, 12(2), pp. 244. <https://doi.org/10.1075/target.12.2.04bak>, consulté le 13 mai 2022.

Traduction : « Ceci implique qu'un.e traducteur.rice ne peut pas, et ne devrait d'ailleurs pas, utiliser son propre style, sa tâche étant de simplement reproduire le plus fidèlement possible le style de l'original. Nous devrions peut-être remettre en question la faisabilité de ces hypothèses, étant donné qu'il est tout aussi impossible de produire un fragment de langage dans un style totalement impersonnel que de manier un objet sans y laisser ses empreintes. » (N.d.I.T.)

¹⁸ WOODSWORTH, J. (1988). *Op. cit.*, p. 118.

Traduction : « Le.a traducteur.rice, en tant qu'écrivain.e, se retrouve alors prisonnier.ère de nombreuses limites. [...] Une analogie plus appropriée serait celle entre la traduction et ces peintures par numéros qui existent aujourd'hui, dans lesquelles le.a peintre suit des instructions qui lui indiquent à quel endroit appliquer quelle couleur, avec pour résultat la reproduction d'une peinture existante. » (N.d.I.T.)

Un dernier enjeu de la traduction littéraire est la négociation du caractère étranger dans la culture cible. En effet, en traduisant un texte étranger, le.a traducteur.ice importe dans la culture cible « un nouveau produit vecteur d'un nouveau système de goûts, avec pour effet de faire bouger le champ »¹⁹ car les modèles socio-esthétiques du produit traduit entrent en concurrence avec les modèles littéraires en vigueur dans l'espace cible. Ces modèles peuvent concerner « l'écriture des textes, les thématiques, les discours, aussi bien que les supports d'édition. »²⁰ Véritable médiateur.ice entre les deux cultures, le.a traducteur.ice doit dès lors prêter attention à la façon dont il.elle va négocier le caractère étranger du texte traduit.

En fin de compte, il n'y a pas d'échappatoire au célèbre adage *Traduttore, traditore* (traduire, c'est trahir). La meilleure attitude que la traductrice puisse adopter est de trouver des équivalents et d'ajuster certains effets littéraires en fonction de la culture cible afin d'obtenir des effets similaires à ceux de l'original. Après tout, pour reprendre les termes de Josiane Rieu, la « traduction est un art de l'approximation, où l'important est de ménager des effets analogues, même s'ils ne se trouvent pas exactement au même endroit ». ²¹

2. Du genre de l'œuvre : peut-on traduire *Memoir* par *Mémoires* ?

La deuxième étape préconisée par Reiss est celle de l'analyse du genre de l'œuvre ou comme elle l'appelle, la « variété » du texte, qu'elle définit comme suit : « *the classification of a given text according to specifically structured socio-cultural patterns of communication belonging to specific language communities.* ». ²² Selon la théorie du *skopos*, il est tout aussi essentiel de catégoriser le genre (ou sous-genre) du texte source car les normes et conventions de la culture source figurant dans le texte doivent être remplacées par des normes et conventions correspondantes dans le texte cible. ²³ Tout genre est en effet régi par un ensemble de conventions, ce qui signifie que chaque texte appartenant au même genre suit une structure linguistique et formelle similaire. ²⁴ Dès lors, il est évident que la traductrice doit reconnaître ces conventions dans la langue source et les adapter si nécessaire dans la langue cible.

¹⁹ GOUANVIC, J.-M. (1998). « Les enjeux de la traduction dans le champ littéraire ». *Palimpsestes*, 11, p. 97. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1531>, consulté le 13 mai 2022.

²⁰ GOUANVIC, J.-M. (1998). *Op. cit.*

²¹ RIEU, J. (1995). *L'Esthétique de Du Bellay*. Paris : Sedes, p. 35.

²² REISS, K. (1981). *Op. cit.*, p. 173.

Traduction : « la classification d'un texte donné selon des modèles de communication socio-culturels structurés de manière spécifique appartenant à des communautés linguistiques spécifiques. » (N.d.l.T.)

²³ REISS, K. & VERMEER, H. J. (2014). *Op. cit.*, p. 142.

²⁴ *Ibid.*, p. 161.

Au vu du paragraphe précédent, force est de constater à quel point la notion de genre littéraire est ancrée dans la culture d'une communauté linguistique et peut par conséquent différer entre les cultures source et cible.²⁵ En effet, la définition des genres prête à controverse et fait l'objet de nombreux débats. Prenons l'exemple de l'ouvrage étudié dans ce mémoire : malgré leur appellation similaire, le genre anglais du *memoir* et le genre français des mémoires ne correspondent pas tout à fait au même genre littéraire. Un *memoir* peut être défini comme « *a written record of a person's knowledge of events or of a person's own experiences* »²⁶. En français, le terme « mémoires » apparaît souvent au pluriel et signifie une « relation, parfois œuvre littéraire, que fait une personne à partir d'événements historiques ou privés auxquels elle a participé ou dont elle a été le témoin »²⁷. Bien que les deux partagent des similitudes dans le sens où ils sont apparentés au genre de l'autobiographie, nous verrons que les mémoires français ont plus souvent une connotation historique et personnelle que le *memoir* anglais.

De plus, la classification des œuvres selon leur genre sert non seulement à orienter les choix des traducteur.rice.s mais également à répondre aux attentes des lecteur.rice.s puisque :

*[A]uthors observe certain conventions of language use and text configuration, and [...] the competent reader associates more or less exact ideas regarding the content and/or the composition of the texts with these characteristics. Within the limits of what is usually called artistic or poetic license, the text should fulfil these expectations in order to conform to its denomination.*²⁸

Il convient de noter que la particularité des genres littéraires qui se rangent dans la catégorie des types de textes expressifs réside dans le fait qu'ils ne se plient généralement à aucune convention. En effet, l'accent est généralement mis sur la créativité et l'innovation²⁹.

²⁵ TYMOCZKO, M. (2006). « Reconceptualizing Translation Theory. Integrating Non-Western Thought about Translation ». In Hermans, T. (Ed.). *Translating Others (Volume 1)*. Manchester: St. Jerome Publishing, p. 17.

²⁶ Définition du *Cambridge Dictionary* : <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais/memoir>, consulté le 13 mai 2022.

Traduction : « trace écrite d'événements dont une personne a connaissance ou des expériences d'une personne. » (N.d.l.T.)

²⁷ Définition du *CNRTL* : <https://www.cnrtl.fr/definition/m%C3%A9moires/1>, consulté le 13 mai 2022.

²⁸ REISS, K. & VERMEER, H. J. (2014). *Op. cit.*, p. 167.

Traduction : « [L]es auteur.rice.s respectent certaines conventions en matière d'utilisation de la langue et de configuration du texte et [...] les lecteur.rice.s compétent.e.s associent à ces caractéristiques des idées plus ou moins précises concernant le contenu et/ou la composition des textes. Dans les limites de ce qui est communément appelé la liberté artistique ou poétique, le texte doit répondre à ces attentes afin d'être conforme à sa classification. » (N.d.l.T.)

²⁹ *Ibid.*, p. 166.

Ceci peut s'expliquer par le fait que les auteur.rice.s de textes expressifs ont tendance à éviter une approche conventionnelle afin de conférer un style plus personnel à leur œuvre.³⁰

En ce qui concerne *The Magical Language of Others*, l'ouvrage est plus difficile à catégoriser qu'il n'y paraît. Malgré le fait que le livre soit officiellement étiqueté comme un « *memoir* », comme le sous-titre de l'œuvre l'indique, il mélange en réalité plusieurs genres littéraires comme l'autobiographie, la biographie, la fiction à caractère historique et même des lettres. Cette hybridité des genres fait la particularité et la complexité de l'œuvre car chaque genre est déterminé par des conventions différentes.

Établir le genre de ce livre revêt d'autant plus d'importance que le terme « *memoir* » apparaît ostensiblement dans le sous-titre de l'œuvre. Impossible donc d'échapper au problème. Comme expliqué ci-dessus, le terme anglais « *memoir* » ne correspond pas exactement à la réalité à laquelle le terme français « mémoires » se réfère. Les mémoires retracent généralement la vie d'une personne détenant une certaine forme de notoriété publique, comme une personnalité politique ou une célébrité, ou celle d'une personne témoin de faits socio-historiques. Bien que le genre ait évolué au fil des siècles, il s'apparente désormais à celui de l'autobiographie car les mémoires dressent une peinture de parcours sociaux, professionnels ou politiques hors du commun de l'auteur.rice en question. Auteur.rice et narrateur.rice se confondent même si, dans de nombreux cas, les mémoires sont rédigés par un.e rédacteur.rice externe professionnel.le. Si le terme « mémoires » avait été utilisé dans la traduction, le titre de l'œuvre à lui seul aurait évoqué dans l'esprit du public cible une image erronée, celle d'un récit relatant des faits historiques vécus par l'autrice ou d'un genre littéraire désuet datant du XIX^e siècle, à l'instar des célèbrissimes *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand.³¹ Il convient de noter qu'il est aujourd'hui difficile de tracer la frontière entre le genre des mémoires et de l'autobiographie. Il semblerait que l'autobiographie soit le terme le plus courant car il est utilisé comme un hyperonyme et est considéré comme plus moderne que le terme « mémoires ».

De façon similaire, le genre anglais du *memoir* se réfère à un récit doté d'une dimension autobiographique. Ce dernier a cependant évolué de manière fulgurante aux États-Unis, qui assiste à un véritable « *memoir boom* »,³² et s'est désormais transformé en un genre à part entière. Ainsi, un *memoir* peut relater les faits de la vie de quelqu'un d'autre que l'auteur.rice,

³⁰ *Ibid.*, p. 175.

³¹ JEANNELLE, J.-L. (2020). « Mémoires, un genre obligé ? » *COntEXTES*, 29. <https://doi.org/10.4000/contextes.9642>, consulté le 16 mai 2022.

³² RAK, J. (2013). *Boom!: Manufacturing Memoir for the Popular Market*. Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, p. 207

se rapprochant plus du genre de la biographie que de l'autobiographie.³³ De plus, les auteur.rice.s de ce genre ne sont pas uniquement des individus du domaine public mais des personnes ordinaires qui souhaitent partager leurs expériences de vie. Les thèmes récurrents de ce genre tournent autour de la santé mentale, des maladies, du deuil, etc. Enfin, les auteur.rice.s de *memoirs* relatent des faits réels mais ont recours à des procédés stylistiques utilisés dans les romans afin de conférer à leur récit un certain style littéraire, donnant l'impression aux lecteur.rice.s de lire un véritable roman et non une œuvre non fictionnelle.³⁴

Pour éviter de donner une impression trompeuse au public cible, il a donc fallu creuser pour trouver un terme français équivalent au fameux *memoir* anglais. J'ai d'abord épluché les nombreux genres connexes associés à l'autobiographie et la biographie comme les roman-mémoires, les pseudo-mémoires, la biographie romancée ou encore le roman autobiographique. Tous se référaient cependant à des réalités littéraires différentes de l'ouvrage d'E. J. Koh. De surcroît, le titre de l'œuvre présente le syntagme « *of others* », ce qui créait un paradoxe avec le terme « mémoires » que j'avais retenu auparavant. C'est la raison pour laquelle j'ai finalement opté pour le terme « récit de souvenirs », peut-être plus vague mais qui ne suggérerait pas aux lecteur.rice.s une idée mensongère du contenu de l'œuvre.

Pour en revenir brièvement aux conventions, on peut établir que le récit du *memoir* est rédigé en prose et généralement à la première personne, qu'il utilise les temps du passé car il traite d'événements de la vie de l'auteur.rice selon une perspective rétrospective, que l'auteur.rice et le.a narrateur.rice ne sont qu'une seule et même personne et que le récit est construit grâce aux mêmes techniques que celles employées dans les récits de fiction comme les dialogues, les descriptions, etc.

3. Du style de l'autrice : alinguisme, bilinguisme ou semilinguisme ?

La dernière étape de Reiss est celle de l'analyse du style, qu'elle définit comme suit : « [*l]et style in this connection be understood to mean the ad hoc selection of linguistic signs and of their possibilities of combination supplied by the language system.* »³⁵ Comme expiqué précédemment, la question du style d'un.e auteur.rice est l'un des éléments inhérents à la traduction littéraire qui constitue un obstacle considérable auquel les traducteur.rice.s se

³³ COUSER, G. T. (2011). *Memoir: An Introduction*. New York: Oxford University Press, p. 18.

³⁴ ALMQVIST, E. N. D. (2020). « Reflections on Memoir as a New Genre ». *Irish University Review*, 50(1), pp. 153–163. <https://doi.org/10.3366/iur.2020.0442>, consulté le 20 mai 2022.

³⁵ REISS, K. (1981). *Op. cit.*, p. 174.

Traduction : « Par le terme “style”, il est ici entendu la sélection ad hoc de signes linguistiques et leurs possibilités de combinaisons permises par le système linguistique. » (N.d.l.T.)

heurtent. Les moyens linguistiques mis en place par l'auteur.rice du texte source doivent être pris en compte car ils sont employés – surtout en traduction littéraire – dans le but de produire des effets stylistiques et revêtent une fonction artistique.

Les deux objectifs de cette analyse sémantique, syntactique et pragmatique détaillée sont de déterminer quels moyens linguistiques sont utilisés pour assurer la fonction communicative et d'identifier comment le texte est construit au niveau du mot, du syntagme et de la phrase :

*The aim is generally to provide a starting point for identifying the distinctive features of the source text in order to reproduce in the translation either those same features or the typical features associated with the same text type in the target language.*³⁶

En procédant à cette analyse, le.a traducteur.rice parvient donc à identifier certains traits linguistiques utilisés par l'auteur.rice auxquels il.elle devra prêter attention quand il.elle devra transposer le style de l'auteur.rice dans un style équivalent dans la langue cible.

En ce qui concerne *The Magical Language of Others*, le style de l'autrice représente un défi de taille à transposer en français. En effet, la plume de l'autrice peut être décrite comme étant assez rigide, peu usuelle voire peu naturelle. Trois points qui illustrent le style singulier d'E. J. Koh seront abordés dans cette section : l'influence du bilinguisme, la langue poétique et la non-conformité aux tendances de la langue anglaise observées en stylistique contrastive.

Tout d'abord, le style particulier de l'autrice peut avoir été en partie influencé par son éducation bilingue. En effet, elle mentionne à plusieurs reprises dans son récit qu'elle ne maîtrise pas totalement la langue coréenne, ou du moins la langue écrite : « *I read the letter out loud to hear the sounds. Otherwise, I could not recognize the words and their shapes, filling the page, covering the creases.* » Cependant, on peut également supposer qu'elle ne maîtrise pas non plus parfaitement la langue anglaise bien qu'elle soit née et ait suivi sa scolarité aux États-Unis. De nombreux termes se réfèrent à ce phénomène : faux bilinguisme, alinguisme³⁷ et semilinguisme³⁸. La frontière entre ces trois termes reste cependant floue mais ils signifient tous d'une façon ou d'une autre le manque d'une maîtrise parfaite des deux

³⁶ BAKER, M. (2000). *Op. cit.*, p. 243.

Traduction : « Le but est généralement de trouver un point de départ pour identifier les traits spécifiques au texte source afin de reproduire dans la traduction ces mêmes traits ou les traits typiquement associés au même type de texte dans la langue cible. » (N.d.l.T.)

³⁷ BRACOPS, M. (1991). « "Les gitans désintégrés". Bilinguisme ou alinguisme ? » *Equivalences*, 20(1), p. 86. <https://doi.org/10.3406/equiv.1991.1138>, consulté le 18 mai 2022

³⁸ LUCCHINI, S. (2000). « Le semi-linguisme: discussion d'un concept et perspectives ». In Sterck-Spinette, A., Renard, M.-F., Barbalato, B., Vanvolsem, S., & Lucchini, S. (Eds.). *Passions italiennes. Pour André Sempoux*. Bruxelles : Emile Van Balberghe, pp. 79–104.

langues. Ce problème touche en général les enfants issus de familles d'immigrés qui sont contraints de manier une langue (majoritaire) dans la sphère publique, comme à l'école, autre que celle (minoritaire) utilisée à la maison au sein du cercle familial. L'hypothèse dans ce cas-ci serait donc que le coréen influencerait potentiellement la qualité de l'anglais de l'autrice de manière discrète mais intrusive.

Cette maîtrise langagière imparfaite se manifeste par exemple sous forme de fautes d'orthographe, avec « *ancestral rights* » à la place de « *ancestral rites* » (p. 48) ou de constructions maladroites comme l'anacoluthie « *Six feet tall, 140 pounds, his shirts and pants were loose* » (p. 14) ainsi que d'un vocabulaire et de collocations peu usuels comme « *a delight that cuts tension* » (p. 10) (en référence à l'expression « *to cut tension with a knife* »), « *a stampede of fists* » (p. 18) (communément utilisé avec des pieds et non des mains). On peut également remarquer des répétitions à outrance comme dans le paragraphe : « *This village had brought her up; its different roads made the appendages of her body. The village stores, the compartments in her brain. She loved the village because the village had raised her; she had raised the village from fire and ash. The village's redeeming presence was its people (...)* » (p. 28) où le mot *village* revient six fois. Hormis ces constructions bancales et quelques erreurs dispersées dans le texte, l'autrice fait preuve à plusieurs reprises d'un certain manque de clarté, voire d'ambiguïté : « *She caved to a spoonful of porridge from her daughter, who would keep her in Daejeon even when it made her sick.* » (p. 31) (le fait de rester à Daejeon tout comme la cuillère de porridge pourraient la rendre malade), « *Then, without asking, you guys bought a TV. Of course, you could've done that, but.* » (p. 11) (est-ce qu'ils auraient pu demander avant d'acheter ou est-ce qu'ils pouvaient acheter une télévision mais qu'il était préférable de demander avant ?), ou « *a cul-de-sac off Covell Farms* » (p. 16) (la rue est-elle en parallèle ou en perpendiculaire par rapport à Covell Farms ?).

Ensuite, il est parfois difficile d'établir quelles constructions relèvent de la liberté artistique de l'autrice et lesquelles sont attribuables à cette maladresse causée par la maîtrise imparfaite de la langue. C'est par exemple le cas avec les répétitions du mot *village* dans le paragraphe précédent. L'autrice cherchait-elle à atteindre un effet stylistique avec cette répétition ? De même, l'autrice utilise souvent des substantifs inanimés avec des verbes animés comme « *Her health surfaced from a tunnel and was flooded by the sun.* » (p. 28) ou encore « *Yet she lived because her existence was spiky and stubborn.* » (p. 27), ce qui est souvent évité en anglais. Puisqu'il s'agit d'une œuvre littéraire, l'autrice joue bien évidemment sur la langue poétique en transformant des expressions et des cooccurrences

idiomatiques comme « *Through the cave of his mouth* » (p. 29) (en référence à « *the mouth of a cave* ») ou en associant des mots improbables comme « *sticky fire* » (p. 48).

Enfin, le style d'écriture de l'autrice est particulier en ce sens qu'elle ne respecte souvent pas les tendances de la langue anglaise observées en stylistique contrastive.³⁹ Elle emploie par exemple de nombreuses phrases averbales comme « ***The table settings: rice bowls on the left, soup bowls on the right.*** » (p. 18) ou « *Her health surfaced from a tunnel and was flooded by the sun. Her eyes, bright with vitality.* » (p. 28) alors que l'anglais a normalement tendance à respecter l'ordre canonique et réintroduirait un verbe. Dans le même ordre d'idées, elle forme également des appositions avec des participes présent et passé alors que l'anglais favorise les propositions subordonnées qui comprennent des verbes conjugués comme dans les phrases : « [...] *it would be easier to wipe down, my mother said, rubbing her shoulders* » (p. 16) (...***as she rubbed...***) ou encore « [...] *tin mailbox anchored by the door* » (p. 16) (...***that is anchored...***). En lien à ce phénomène, elle a tendance à juxtaposer des syntagmes alors que les relations syntaxiques entre les éléments d'une phrase sont plus explicites en anglais, qui a plus souvent recours à des conjonctions (de coordination ou de subordination) qu'à la ponctuation, contrairement au français. Par exemple, elle écrit : « *He pulled the car over, ran outside.* » (p. 19) (... ***and ran outside...***). De façon similaire, elle omet régulièrement la coordination « *and* » à la fin d'une énumération, comme dans la phrase : « *Jun was an accomplished seamstress, a home cook, an opera singer, a natural beauty.* » (p. 26). Enfin, comme mentionné dans le paragraphe précédent, elle utilise à plusieurs reprises un sujet inanimé en conjonction avec un verbe animé alors que l'anglais aurait une préférence pour les tournures passives afin d'éviter cette combinaison.

Toutes ces caractéristiques combinées font la particularité du style d'écriture de l'autrice et devront être prises en compte lors de la traduction. En effet, « la tâche du traducteur est encore plus compliquée du fait qu'elle exige non seulement une étude détaillée et souvent contrastive des langues (source et cible), mais aussi et en même temps une recherche profonde dans les structures et niveaux d'équivalence, surtout sur le plan stylistique. »⁴⁰

³⁹ Cours de Madame Herbillon: Cours de linguistique contrastive anglais-français, ULiège, Master 1 de Traduction, Année académique de 2020-2021.

⁴⁰ YILMAZ, S. (2016). « La problématique d'équivalence stylistique dans la traduction littéraire : la traduction en turc d'un roman d'Émile Zola ». *Équivalences*, 43(1), pp. 155–156. <https://doi.org/10.3406/equiv.2016.1483>, consulté le 17 mai 2022.

B. *Skopos* et démarche traductive

1. De la finalité et du public cible

Après avoir analysé en profondeur le texte source et ses spécificités afin de le comprendre dans sa globalité, nous pouvons désormais nous pencher sur sa finalité qui, selon la théorie du *skopos*, déterminera la démarche traductive adoptée par la traductrice. Pour rappel, cette dernière devra orienter ses choix selon le public cible et sa culture, sur lesquels toutes ses stratégies de traduction, comme l'adaptation culturelle, reposent car le public cible ne dispose parfois pas des mêmes références que le public source.

Afin d'établir le *skopos*, la traductrice doit être en possession de toutes les informations nécessaires sur son public cible et sur l'intention visée par le texte. Généralement, le.a traducteur.rice dispose d'instructions dressées dans un document, appelé le *translation brief*⁴¹ établi par le.a commanditaire de la traduction. Malheureusement pour nous, nous ne disposons d'aucune instruction de ce genre. Pour éviter d'avancer à l'aveugle, il nous faut donc spéculer.

Le *skopos* du texte source forme un bon point de départ pour nous mettre sur la voie. Le public source est visiblement anglophone et majoritairement américain. À première vue, l'autrice E. J. Koh ne s'adresse pas à un public spécifique car elle cherche à atteindre un lectorat aussi large que possible avec lequel elle souhaite partager ses pensées les plus intimes. N'oublions pas que dans le monde de l'édition, le but principal reste lucratif. Cependant, on peut également supposer qu'elle aspire plus particulièrement à toucher un public coréen-américain, voire d'origine asiatique, qui pourrait se reconnaître dans son témoignage et y trouver une forme de réconfort.

Son ouvrage reste néanmoins accessible et s'adresse à quiconque s'intéressant à la culture coréenne ou étant simplement intrigué par le synopsis du livre. D'une certaine manière, l'autrice cherche non seulement à partager son vécu en tant qu'enfant de parents immigrés mais également à présenter sa culture à un large public qui n'est pas forcément doté de connaissances sur ces deux plans et qui cherche à en apprendre davantage. Il semble judicieux de mentionner que la maison d'édition Tin House, qui s'est chargée de la parution de l'œuvre, a pour mission de faciliter l'accès à la scène littéraire américaine à de jeunes auteur.rice.s – particulièrement issu.e.s d'ethnies minoritaires – afin d'ouvrir les horizons de

⁴¹ NORD, C. (2010). « Functionalist Approaches ». *Handbook of Translation Studies*, 1, p. 122. <https://doi.org/10.1075/hts.1.fun1>, consulté le 17 mai 2022.

ses lecteur.rice.s.⁴² C'est peut-être la raison pour laquelle E. J. Koh cherche notamment à conférer une dimension étrangéïsante (concept développé par Lawrence Venuti qui sera défini plus en profondeur dans la section suivante) à son œuvre, lorsqu'elle choisit de ne pas expliciter certaines références culturelles comme : « *The babies had gotten a taste of soju.* » (p. 18) et « *We delivered batches of inarizushi to the other grandmothers.* » (p. 39).

Dès lors, on peut conclure que le livre s'adresse à quiconque souhaitant en savoir plus sur la culture et l'histoire de la Corée ainsi que sur la diaspora coréenne. Ceci signifie que le public source peut déjà être doté de certaines connaissances sur la culture coréenne, d'autant plus en raison de la popularité actuelle de la culture pop coréenne. Il ne faut néanmoins pas tomber dans un piège en supposant que le public est spécialiste de la question. Un tel public aurait par exemple choisi un ouvrage plus technique sur l'histoire de la Corée ou sur les expériences d'immigrants coréen-américains, sans cette dimension subjective et anecdotique de l'autrice.

En ce qui concerne le public cible visé par la traduction, on peut partir du même postulat : il s'agit d'un public non spécialiste de la culture coréenne mais éprouvant un certain intérêt à en apprendre plus, que ce soit sur l'histoire ou sur la condition de la diaspora coréenne-américaine. Pour notre traduction, ceci implique que le texte cible assumera la même fonction que celle du texte source et conservera le même *skopos*.

Bien que le *skopos* reste le même d'un texte à l'autre, les publics varient cependant car ils ne proviennent pas du même pays et ne parlent pas la même langue. Le public cible est bien évidemment francophone, c'est-à-dire français, belge et suisse, ce qui signifie qu'il faut que la traduction soit rédigée dans un français standard pour atteindre un public le plus large possible. De ce fait, tout belgicissime doit être évité. Par exemple,

Version anglophone	Version francophone belge	Version francophone standard
I had fallen asleep on board, so he passed the driver to drag me out by the loop of my knapsack .	Je m'étais endormie à bord du bus donc il était passé devant le chauffeur et m'avait tirée hors du bus par la sangle de ma mallette .	Je m'étais endormie à bord donc il était passé devant le chauffeur et m'avait tirée hors du bus par la sangle de mon cartable . (p. 17)

Bien que le public source et le public cible soient supposés être similaires, ils se distinguent cependant l'un de l'autre par plusieurs aspects. La première différence entre le

⁴² <https://tinhouse.com/about-tin-house/>, consulté le 14 mai 2022.

public source et le public cible réside dans le fait que le premier est plus friand du genre du *memoir* et est habitué à ses conventions. Le public cible, à l'inverse, n'a pas connu un boom similaire dans sa culture et risque de se retrouver perplexe face à ce genre hybride aux allures avant-gardistes auquel il est moins exposé. Une seconde différence est liée à la thématique traitée : le problème des enfants « parachutes » concerne spécifiquement les États-Unis, pays qui compte une diaspora coréenne plus importante qu'en France⁴³, ce qui peut expliquer pourquoi le public source pourrait se sentir plus concerné par l'ouvrage d'E. J. Koh.

La traduction de cet ouvrage peut toutefois représenter une occasion d'introduire une nouvelle forme littéraire populaire aux États-Unis dans le monde francophone car, pour rappel, par l'action traduisante, la traductrice importe dans la culture cible « un nouveau produit vecteur d'un nouveau système de goûts, avec pour effet de faire bouger le champ »⁴⁴. Le *skopos* du texte cible reprendrait alors l'intention du texte source, c'est-à-dire informer le public d'une réalité commune dans la société américaine et relater l'histoire personnelle de l'auteur et de ses ancêtres tout en ajoutant à cela une nouvelle intention, celle d'introduire dans la culture cible un nouveau genre dérivé des mémoires ou de l'autobiographie.

En conclusion, la difficulté est multiple pour la traductrice, qui, en tant que médiatrice culturelle, devra négocier les différences entre les cultures américaine, coréenne et française. Au vu du sujet traité, il semble toutefois important de conserver l'aspect étranger de ces cultures dans la traduction. La question qui se pose alors est donc la suivante : quels aspects du texte source doivent être intégrés dans la culture cible et comment ?

2. De l'étrangéisation et de la naturalisation

Sourcier ou cibliste, équivalence formelle ou dynamique, verres colorés ou transparents, traduire *ut interpretes* ou *ut orator*, traduction documentaire ou instrumentale...⁴⁵ Ce ne sont que quelques-uns des nombreux termes utilisés par les linguistes et les traductologues pour désigner les deux facettes du même problème : la dichotomie entre la traduction littérale et la traduction libre.⁴⁶ Il n'y a cependant pas lieu de faire un amalgame entre ces termes : bien qu'ils se chevauchent et se réfèrent à des situations similaires, ils présentent chacun des

⁴³ YIM, E. (2018). « Les migrations de la Corée contemporaine : état(s) et diaspora(s) ». *Pouvoirs*, 167(4), pp. 121–132. <https://doi.org/10.3917/pouv.167.0121>, consulté le 14 mai 2022.

⁴⁴ GOUANVIC, J.-M. (1998). *Op. cit.*

⁴⁵ LADMIRAL, J.-R. (2004). « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles ». *Palimpsestes*, 16, pp. 15–16. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1587>, consulté le 4 juin 2022.

⁴⁶ DARBELNET, J. (1970). « Traduction littérale ou traduction libre ? » *Meta*, 15(2), pp. 88–94. <https://doi.org/10.7202/002478ar>, consulté le 4 juin 2022.

subtilités. Ces théories peuvent nous éclairer quant aux stratégies à adopter au moment de la traduction. Dans le cadre de ce mémoire, une seule théorie sera envisagée : celle de la *foreignization* (ou étrangéisation) par opposition à la *domestication* (ou naturalisation).

Cette théorie avancée par le traductologue américain Lawrence Venuti s'articule autour de deux pôles : le premier signifie préserver le contexte culturel du texte original, tandis que le second implique d'adapter le texte source et son contexte culturel à la culture cible. Pour élaborer cette théorie, Venuti s'est inspiré du théologien et philosophe allemand Friedrich Schleiermacher selon lequel :

Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre.⁴⁷

Ainsi, les traducteur.rice.s ont le choix entre exotiser le texte cible en conservant les différences linguistiques et culturelles de l'original, amenant le.a lecteur.rice à l'auteur.rice, ou adapter le texte étranger aux valeurs culturelles du public cible, amenant l'auteur.rice au.à la lecteur.rice.⁴⁸ De ce fait, une traduction dite étrangéisante insiste sur le caractère étranger et a tendance à conserver les termes étrangers afin de conférer au texte « une couleur locale ». Une traduction dite naturalisante, quant à elle, ne se lira pas comme une traduction mais comme un original car toute trace de la culture source aura été supprimée.

Par conséquent, l'avantage de la naturalisation est que le texte se lit de manière fluide mais risque de conforter le public cible dans ses préjugés tandis que l'étrangéisation ouvrira le public cible à une autre culture ; toutefois, les nombreux procédés utilisés à cette fin risquent potentiellement d'entraver la lecture du texte. En effet, Venuti soutient qu'une stratégie de traduction étrangéisante est une forme de résistance contre l'ethnocentrisme, le racisme et l'impérialisme puisque cette dernière introduit le public cible à une autre culture, dotée de traditions, de valeurs et d'un système de pensée qui lui sont propres, et permettrait ainsi aux lecteur.rice.s de s'ouvrir à « l'Autre ». Le théoricien va encore plus loin en déclarant qu'une traduction étrangéisante permettrait au public cible de remettre en question les croyances et les valeurs issues de sa propre culture :

⁴⁷ SCHLEIERMACHER, F. (1999). *Des différentes méthodes du traduire*. (Berman, A., & Berner, C, Trad.). Paris: Seuil, coll. Essais, p. 49.

⁴⁸ VENUTI, L. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London; New York: Routledge, p. 15.

*[F]oreignizing translation can be doubly interrogative. No culture should be considered immune to self-criticism, whether hegemonic or subordinate, colonizer or colonized. And without such practices as foreignizing translation to test its limits a culture can lapse into an exclusionary or narcissistic complacency.*⁴⁹

De plus, le théoricien affirme que la culture anglophone – américaine et britannique – aurait tendance à préférer les traductions naturalisantes. Qu'en est-il donc pour la culture francophone ? Elle semblerait pencher du côté de l'étrangéisation si l'on se réfère aux mots de Dalbernet : « Chacun décide suivant sa doctrine en matière d'adaptation, mais la tendance de l'époque est de mettre la couleur locale partout où il se peut. »⁵⁰

Par conséquent, les traducteur.rice.s adoptant une stratégie étrangéisante doivent prêter une attention particulière à la façon dont il.elle.s transmettront les aspects de la culture source au public cible car, en tant que médiateur.rice.s culturel.le.s, il.elle.s se retrouvent responsables de la perception de l'étranger des lecteur.rice.s. En effet, « *foreignization does not offer unmediated access to the foreign – no translation can do that – but rather constructs a certain image of the foreign* ». ⁵¹

Ceci établi, il convient de s'interroger sur la stratégie à adopter pour la traduction de *The Magical Language of Others*. Il a précédemment été déterminé que l'autrice cherche à partager sa culture à travers son témoignage et à cet effet, elle utilise différentes stratégies comme les *realia* et les hétérolinguismes, concepts qui seront définis par la suite. Ce choix porté par l'autrice confère à la fois une « couleur locale » ainsi qu'un certain réalisme à son récit. Pour ce qui est de la traduction française, il semble tout aussi important de conserver cet effet « exotisant » recherché par l'autrice et ainsi de respecter le *skopos* établi. De plus, le public cible entretient certaines attentes par rapport au contenu du livre. Il cherche peut-être à découvrir la culture coréenne et espère certainement se plonger dans cette culture qu'il connaît de près ou de loin. Enfin, le genre du livre semble également être un facteur décisif qui justifie un choix fondé sur une stratégie d'étrangéisation. Partiellement autobiographique, l'ouvrage d'E. J. Koh doit refléter un certain réalisme pour paraître vraisemblable et crédible.

⁴⁹ VENUTI, L. (1995). *Op cit.*, p. 20.

Traduction : « [L]a traduction étrangéisante peut être doublement interrogative. Aucune culture ne doit être considérée comme exempte de l'autocritique, qu'elle soit dominante ou dominée, colonisatrice ou colonisée. Et, sans des méthodes telles que la traduction étrangéisante pour tester ses limites, une culture peut tomber dans une complaisance isolationniste ou narcissique. » (N.d.l.T.)

⁵⁰ DARBELNET, J. (1970). *Op. cit.*, p. 94.

⁵¹ VENUTI, L. (1995). *Op cit.*, pp. 19–20.

Traduction : « l'étrangéisation n'offre pas un accès inaltéré à l'étranger – aucune traduction n'en est capable – mais construit plutôt une certaine image de l'étranger » (N.d.l.T.)

Pour toutes ces raisons, nous pouvons donc qualifier notre traduction d'« étrangéïsante » selon les termes de Venuti.

Après avoir déterminé que la traduction devait revêtir ce caractère étranger, il doit être noté cependant qu'il est impossible d'échapper tout à fait à une dimension naturalisante car, d'après Venuti, « *[t]ranslations [...] inevitably perform a work of domestication* ». ⁵² Peu importe le parti pris par les traducteur.rice.s, il.elle.s ne peuvent s'empêcher en effet de soumettre le texte aux normes de la langue cible. Puisque que toute traduction constitue un acte de communication, les traducteur.rice.s doivent dès lors délivrer un message intelligible à leur public. Pour ce faire, il.elle.s doivent puiser dans les ressources de la langue cible, s'appropriant en quelque sorte le texte, afin de produire un texte fluide et idiomatique pour le public cible.

La conclusion à tirer de cette constatation est que les deux stratégies d'étrangéïsation et de naturalisation ne sont pas mutuellement exclusives. Ainsi, une traduction peut très bien présenter à la fois des traits étrangéïsants et naturalisants. Les deux termes ne sont en quelque sorte que les deux extrêmes d'un même continuum d'effets et de procédés textuels ⁵³ et ne peuvent être réduits à une simple opposition binaire entre traduction libre et littérale, opposition qui se trouve au cœur des débats depuis la nuit des temps.

En résumé, le but de cette traduction est donc de conférer une dimension étrangéïsante au texte en conservant les marques d'étrangéité comme les *realia* afin de, pour reprendre les mots de Dalbernet, « mettre la couleur locale partout où il se peut ». Il semble important d'insister sur la nuance « où il se peut » parce que la traduction doit néanmoins rester fluide, ce qui implique certains changements par rapport au texte source. Il a en effet été établi précédemment que l'autrice rédige dans un style rigide et peu naturel, particulièrement complexe à rendre en français. J'ai donc tenté d'insuffler le plus possible d'idiomaticité et de fluidité dans la traduction en soumettant le texte aux normes de la langue française, adoptant ainsi des procédés naturalisants, pour procurer une lecture relativement agréable aux lecteur.rice.s cibles, comme l'illustrent les exemples suivants :

Premièrement, les quelques fautes commises par l'autrice ont été rectifiées. Ci-après, par exemple, les phrases ont été restructurées afin d'éviter une anacoluthie, c'est-à-dire une rupture de la construction syntaxique d'une phrase, lorsque, par exemple, le sujet de la

⁵² VENUTI, L. (2002). *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. London: Routledge, p. 5. Traduction : « [...] les traductions pratiquent inéluctablement une stratégie de naturalisation ». (N.d.l.T.)

⁵³ VENUTI L. (1995). *Op cit.*, p. 19.

proposition principale diffère de celui de la subordonnée.⁵⁴ La structure de la phrase et le rythme de l'autrice se sont alors vus modifiés.

Six feet tall, 140 pounds, his shirts and pants were loose, yet he never complained.	Mesurant un mètre quatre-vingts pour soixante-trois kilos, il flottait dans ses chemises et ses pantalons, et pourtant il ne s'en plaignit jamais. (p. 14)
Squeezed into back rows with tightly knit sleeping passengers, the strange woman's words accompanied me.	Serrée à l'arrière du bus contre des passagers endormis étroitement emboîtés, je me remémorai les mots de l'étrange dame. (p. 35)

Deuxièmement, l'autrice a tendance à omettre ou à ne pas répéter les verbes. Ces phrases averbales confèrent un certain rythme au texte. Dans de nombreux cas, un verbe conjugué a été réintroduit en français. En ce qui concerne le second exemple du tableau ci-dessous, bien qu'il soit assez fréquent en anglais de ne pas répéter l'auxiliaire une deuxième fois, la construction dans ce cas-ci est tout à fait inhabituelle puisque l'autrice omet de mentionner la première fois l'auxiliaire de la forme passive, soit « *their names **had long been erased** ; and their manners, **learned*** ».

My father, a top-tier executive. My mother, reunited with her brothers and sister she had left behind seventeen years ago.	Mon père serait cadre supérieur. Ma mère retrouverait ses frères et sœur, qu'elle avait quittés dix-sept ans auparavant. (p. 15)
They had changed their language; their names, long erased ; and their manners, learned .	Ils avaient changé de langue ; leurs noms avaient été effacés depuis longtemps ; et leurs comportements avaient été empruntés. (p. 41)

De même, l'autrice a tendance à juxtaposer les éléments en omettant des conjonctions de coordination ou de subordination. Même si ce type de juxtaposition syntaxique est, à priori, moins rare en français, j'ai décidé de réintroduire une conjonction dans les cas où la phrase semblait trop calquée et donc peu naturelle.

He pulled the car over, ran outside.	Il se rangea sur le côté et sortit en courant. (p. 19)
--------------------------------------	---

⁵⁴ https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_catlog_a&page=93AlihiETyIs.html, consulté le 20 juillet 2022.

Amid war, disease, she gave birth to six children.	En pleines guerre et épidémie, elle donna naissance à six enfants. (p. 48)
--	---

Contrairement à l'exemple précédent, l'autrice utilise parfois une cascade de conjonctions de coordination que j'ai décidé de supprimer.

She had followed her son and his wife and their son to this country.	Elle avait suivi son fils, sa belle-fille et leur fils dans ce pays. (p. 48)
--	---

Ensuite, j'ai procédé à des adaptations, notamment pour convertir des unités de mesure (*miles, pounds, blocks*, etc.) qui n'évoquent aucune grandeur dans l'esprit des lecteur.rice.s.

[...] I weighed ten pounds .	[...] j'approchais les quatre kilos et demi . (p. 13)
He was darker, a foot taller, fearless, and led me home seven blocks .	Il avait la peau plus foncée, était plus grand, et n'avait peur de rien, et il m'avait raccompagnée tout le chemin du retour à la maison. (p. 17)

Les modulations ci-dessous sont également des exemples d'adaptation que j'ai choisi d'appliquer pour des raisons d'idiomaticité ou de clarification.

After some years living faithfully with her as husband and wife , Lee returned to his mistresses.	Après quelques années de fidélité envers sa femme , Lee retrouva ses maîtresses. (p. 26)
With no uncertainty that the campaign would breach their shores, the islanders gathered their families and hunted for hideouts.	Certains que la campagne allait atteindre leurs côtes, les habitants de l'île réunirent leur famille et partirent à la recherche de planques. (p. 43)
Jun was grateful that her daughter had no memories of the occupation and war, of girls padding their robes for warmth , or of the others who had vanished.	Jun était soulagée que sa fille n'eût aucun souvenir de l'occupation et de la guerre, des filles qui rembourraient leur robe pour se protéger du froid ou des autres qui avaient disparu. (p. 25)

J'ai également procédé à des explicitions et à des étoffements pour éviter des constructions bancales ou une certaine confusion chez les lecteur.rice.s.

He worked diligently and punctually for her private smile .	Il travaillait assidûment et rentrait à l'heure pour la voir sourire dans leur intimité . (p. 31)
Words about the woman , they ignored or flung outside.	À la moindre mention de la femme , ils feignaient l'ignorance ou s'échappaient. (p. 33)

La ponctuation anglaise a été difficile à rendre en français car les signes de ponctuation sont utilisés différemment dans les deux langues, comme le tiret,⁵⁵ dont l'utilisation est moins répandue en français.⁵⁶ Le tiret anglais est généralement employé pour faire une parenthèse dans le récit ou pour créer un certain suspense. En français, j'ai plus souvent employé une virgule, un deux-points ou encore un point-virgule. Dans les dialogues, le tiret anglais signifie une coupure, que j'ai signalée en français par l'utilisation des points de suspension et occasionnellement par la troncature du mot (cf. exemple 3).

[...] but he tried anyway, his very best, reminding me that we were not stuck—we were liberated—and he understood [...]	[...] il eut le mérite d'essayer et de faire de son mieux, en me rappelant que nous n'étions pas coincés, que nous étions libérés, et il comprenait [...]
The trouble with hiding is that either you are found before you are killed, or you are killed before you are found—death hides you forever.	Le problème lorsque l'on se cache c'est que soit on est démasqué avant d'être tué, soit on est tué avant d'être démasqué ; dans tous les cas, la mort vous cache à jamais. (p. 41)
Her daughter fell to the floor. "No, I'm sorry. I'm sorry—"	Sa fille tomba par terre. « Non, je suis désolée. Je suis déso... » (p. 30)

⁵⁵ https://www.btb.termiuplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-eng.html?lang=eng&lettr=indx_catlog_t&page=9_IYe0w6uRso.html, consulté le 4 juin 2022.

⁵⁶ BALLARD, M. (2003). *Versus: la version réfléchie. Volume 1: Repérages et paramètres*. Paris: Éditions Ophrys, pp. 107–111.

Concernant également les dialogues, l'anglais a tendance à répéter les mêmes verbes (généralement « *to say* », « *to tell* », etc.). J'ai remplacé ces verbes ternes dans les dialogues en français par des synonymes ou je leur ai adjoint un adverbe de manière.

Her daughter said , “They’re worn down. I don’t have socks anymore.”	Elle annonça , « Elles sont usées. Je n’ai plus aucune paire de chaussettes. »
Jun poked her finger through one. “Do they all have such perfect holes?”	Jun passa son doigt dans un trou. « Ont-elles toutes des trous aussi parfaits ? »
“If I don’t have socks,” her daughter said , “I can’t go to school.”	« Si je n’ai pas de chaussettes, je ne peux plus aller à l’école. », insista sa fille. (p. 29)

Dans le même ordre d’idée, les deux langues disposent chacune de leurs propres conventions pour écrire les dialogues.⁵⁷ L’anglais a en effet tendance à interrompre les dialogues par la phrase principale contenant un verbe déclaratif. En français, j’ai évité de recourir à ces interruptions moins idiomatiques.

“My daughter,” she said , “loves poetry.”	« Ma fille adore la poésie », fanfaronnait-elle . (p. 25)
--	--

Enfin, les expressions idiomatiques doivent souvent être adaptées au public cible. Ce qui est particulier à cette œuvre est que l’auteurice mélange plusieurs expressions par méprise ou par effet de style, comme le dernier exemple dans lequel « *to waggle one’s tongue* » est un mélange de « *to wag one’s tongue* » (bavarder, jaser) et de « *to waggle one’s finger at* » (menacer du doigt).

“Don’t sharpen your tongue ,” Jun replied.	« Ne fais pas l’insolente », répondit Jun. (p. 30)
The students at her daughter’s school waggled their tongues at Jun’s showiness [...].	Les camarades de classe de sa fille raillaient la prétention de Jun [...]. (p. 25)

⁵⁷ GOURNAY, L. (2013). « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive ». *Éla. Études de linguistique appliquée*, 172(4), pp. 397–413. <https://doi.org/10.3917/ela.172.0397>, consulté le 4 juin 2022.

Une série de contrexemples illustrent cependant ma volonté de respecter le style original de l’auteurice ainsi que la structure du texte pour conserver le rythme.

J’ai entre autres cherché à conserver les métaphores et les images utilisées par l’auteurice, même si ces dernières paraissaient un peu étranges.

Yet she lived because her existence was spiky and stubborn.	Pourtant, elle survécut, car la vie était colérique et obstinée. (p. 27)
Her health surfaced from a tunnel and was flooded by the sun.	Sa santé sortit d’un tunnel et fut submergée par le soleil. (p. 28)

J’ai également conservé certaines structures et phrases averbales pour rendre les mêmes effets, notamment un effet plus percutant.

Daejeon 1980: Jun died of heartbreak in her hospital bed at the age of forty.	Daejeon, 1980 : Jun mourut à l’âge de quarante ans d’un cœur brisé dans son lit d’hôpital. (p. 32)
He, a countryman, valued peace over everything. Everything but other women.	Pour lui, qui était un homme de la campagne, rien n’était plus important que sa tranquillité. Rien excepté les autres femmes. (p. 26)

En essayant d’arrondir les angles du style particulier de l’auteurice, j’ai adopté une stratégie de naturalisation. De cette façon, j’ai tenté d’insuffler le plus possible d’idiomaticité et de fluidité dans la traduction dans le but d’assurer une lecture relativement agréable aux lecteur.rice.s. Cette démarche n’a pas été une sinécure : lors de la traduction, j’ai effectivement éprouvé beaucoup de difficulté à me détacher du texte par crainte de ne pas respecter le style de l’auteurice. Si la naturalisation se retrouve au niveau de la fluidité du texte, l’étrangéisation quant à elle se retrouve dans la conservation du caractère étranger du texte source. Cette dimension est notamment obtenue à travers divers procédés comme les *realia*, les hétérolinguismes et la présence des lettres originales en coréen accompagnées de traductions réalisées par l’auteurice.

C. De la dimension étrangéissante

1. De la traduction des références culturelles (coréennes, japonaises et américaines)

Comme tout texte est ancré dans une culture, il décrit par conséquent des réalités présentes dans ladite culture. Ces références culturelles sont désignées par un éventail d'appellations telles que *realia*, culturème, désignateur de référent culturel, etc. Pour des raisons de clarté, j'ai utilisé le terme *realia* tout au long de ce mémoire. Ces références sont définies comme « des signes renvoyant à des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture ». ⁵⁸ Le traitement de ces éléments pose régulièrement problème aux traducteur.rice.s, surtout si la culture source diffère grandement de la culture cible. Dans ce cas-ci, la difficulté est triple en raison de l'héritage culturel de l'autrice : elle a des racines coréennes et japonaises mais vit aux États-Unis, d'où mes craintes d'incorporer ce mélange triculturel complexe dans une quatrième dimension : celle de la culture francophone.

De nombreux scientifiques se sont consacrés à l'étude des *realia* (Ivir, Florin, Baker, entre autres) mais j'utiliserai principalement la classification de Diederik Grit ⁵⁹ pour exemplifier certains de mes choix. Dans son article, D. Grit catégorise dans un premier temps les différents types de *realia* de la manière suivante :

- *historische begrippen* (notions historiques) ;
- *geografische begrippen* (notions géographiques) ;
- *particuliere-institutionele begrippen* (institutions privées) ;
- *publiek-institutionele begrippen* (institutions publiques) ;
- *eenheidsbegrippen* (unités de mesure) ;
- *sociale-culturele begrippen* (notions socio-culturelles).

Dans un deuxième temps, D. Grit présente une classification de stratégies possibles pour traiter ces références culturelles ainsi que les facteurs à prendre en compte face au choix d'une stratégie. Ces facteurs concernent le type de texte, le but du texte ainsi que le public cible. Ce dernier peut être catégorisé selon son degré de familiarité avec le sujet traité : lecteur.rice lambda, lecteur.rice avisé.e et expert.e. Bien évidemment, les stratégies développées par D. Grit peuvent également être envisagées selon leur visée naturalisante ou étrangéissante.

⁵⁸ BALLARD, M. (2005). « La Lecture Des Désignateurs de Référents Culturels ». *Revista Babilonia*, pp. 15. https://recil.ensinolusofona.pt/bitstream/10437/414/1/ensaios_michel.pdf, consulté le 2 juin 2022.

⁵⁹ GRIT, D. (1997). « De vertaling van realia ». *Filter*, 4(4), pp. 42–48. <https://vertaalverhaal.nl/wp-content/uploads/2015/06/De-vertaling-van-realid-Diederik-Grit.pdf>, consulté le 2 juin 2022.

Avant de procéder à l'analyse des diverses stratégies, je tenais à souligner brièvement le fait que l'autrice, en écrivant son récit, a elle aussi été confrontée aux *realia*. Ses choix semblaient parfois arbitraires et incohérents et il m'a été difficile d'établir sur quels critères ses décisions reposaient. Car, même si son but est de présenter des facettes de son héritage coréano-japonais, elle adopte régulièrement des stratégies naturalisantes. Par exemple :

The center of the plaza was packed with takoyaki and meat bun stands where workers shouted [...].	Le centre du complexe fourmillait de stands de takoyaki et des brioches fourrées à la viande où les vendeurs criaient [...]. (p. 37)
On my hotel rooftop, I paced in my <i>yukata</i> , having water and rice balls from the convenience store.	Sur le toit de mon hôtel, je faisais les cent pas dans mon <i>yukata</i> , ayant eu comme repas des boulettes de riz et de l'eau de la superette. (p. 36)
On the flight from Incheon to Narita, I had gotten sick in the cabin, unable to digest the bento meal .	Durant le vol d'Incheon à Narita, j'avais été malade à bord de l'avion, incapable de digérer le bento qui avait été servi. (p. 35)

Premièrement, l'autrice utilise de manière incohérente l'italique pour signaler l'étrange d'un terme : pourquoi le terme *takoyaki* n'apparaît-il pas en italique comme le terme *yukata* qui figure quelques pages avant ? Deuxièmement, l'autrice maintient le terme étranger dans un cas mais pas dans l'autre : pourquoi conserver le mot *takoyaki* mais utiliser le calque *meat bun* ? Pourquoi ne pas utiliser le terme japonais *nikuman* ou tout simplement utiliser une description des deux comme *octopus balls* et *meat buns* ? Finalement, l'autrice propose dans certains cas une légère explicitation comme dans l'exemple 3. Cependant, elle utilise une collocation moins usitée ; l'expression « *bento box* » paraît en effet plus répandue.

Ces nombreuses questions m'ont fait douter de la stratégie à adopter. Devais-je suivre les choix incohérents et inexplicables de l'autrice ou devais-je adopter une stratégie plus cohérente, voire aller plus loin en matière d'étrangéisation du texte, en remplaçant par exemple certaines descriptions par le terme correct, à condition que celui-ci soit assez répandu et connu d'un.e lecteur.ice averti.e ? Par exemple :

Original	Version littérale	Version étrangéisée
[...] the villagers who dipped their hands into clay jars of	[...] les villageoises qui trempaient leurs mains dans	[...] les villageoises qui trempaient leurs mains dans

fermented bean paste.	les jarres en terre cuite contenant de la pâte de soja fermentée.	les <i>onggi</i> contenant du <i>doenjang</i> . (p. 25)
On my hotel rooftop, I paced in my <i>yukata</i> , having water and rice balls from the convenience store.	Sur le toit de mon hôtel, je faisais les cent pas dans mon <i>yukata</i> , ayant eu comme repas des boulettes de riz et de l'eau de la superette.	Sur le toit de mon hôtel, je faisais les cent pas dans mon <i>yukata</i> , ayant eu comme repas des <i>onigiri</i> et de l'eau de la superette. (p. 36)

Finalement, j'ai choisi de respecter les décisions de l'autrice dans la plupart des cas, sauf à quelques reprises où j'ai procédé à des changements plus étonnants afin notamment de mettre un peu de cohérence dans l'utilisation des *realia*.

a. Stratégies de traduction

En conservant ceci à l'esprit, les diverses stratégies de traduction analysées dans cette section sont présentées d'abord selon leur visée naturalisante, puis selon leur visée étonnante.

1) *Leenvertaling* (calque)

Cette stratégie naturalisante consiste en une traduction littérale, mot à mot, du terme étranger. Puisque le.a lecteur.rice ne dispose pas toujours de connaissances sur la culture source, le calque est généralement utilisé lorsque la traduction est limpide et claire pour le.a lecteur.rice.

My father attended Santa Clara University for computer science [...].	Mon père étudiait l'informatique à l'université de Santa Clara [...]. (p. 14)
Two years later, when Kumiko was twenty-seven, the Korean War broke out.	Deux ans plus tard, lorsque Kumiko eut vingt-sept ans, la guerre de Corée éclata. (p. 47)
Such were the questions raised by the Jeju Island Massacre of April 3, 1948.	Telles étaient les questions relevées par le soulèvement de Jeju du 3 avril 1948. (p. 47)

Dans ce cas-ci, le calque a souvent été utilisé pour les événements historiques et pour les institutions publiques qui ne disposent pas de traduction officielle attestée. Toutefois, il convient de noter que les noms d'événements historiques ne sont pas toujours calquables et

peuvent varier d'une langue à l'autre, d'où l'importance de mener des recherches afin de ne pas commettre d'erreur, comme l'illustre le dernier exemple : le français n'utilise pas le mot « massacre » mais « soulèvement ».

2) *Benadering* (approximation)

L'approximation consiste à remplacer la *reale* du texte source par une réalité plus ou moins correspondante dans le texte cible. Le risque de cette stratégie est bien entendu d'introduire des inexactitudes.

She caved to a spoonful of porridge from her daughter [...].	Elle concéda une cuillère de bouillie à sa fille [...]. (p. 31)
---	--

Dans cet exemple, l'auteur a utilisé le mot anglais *porridge*, plus proche de la culture américaine, à la place du mot coréen *juk*. Cependant, le porridge est une préparation à base de céréales alors que le *juk* est une bouillie de riz.

En littérature, les *realia* coréennes sont souvent traduites par des *realia* japonaises, la civilisation japonaise étant mieux connue du public francophone.⁶⁰ Par exemple, il n'est pas anodin de traduire le *soju* par du saké. Il reste cependant préférable d'éviter la japonisation du texte non seulement pour des raisons historiques entre les deux nations (la Corée ayant été annexée par le Japon) mais également afin de préserver l'identité culturelle propre à la Corée.

3) *Omschrijving of definiëring* (description ou définition)

Comme le nom de cette stratégie le laisse deviner, elle consiste à expliquer la *reale* à l'aide d'une définition ou d'une description. Le problème majeur de cette stratégie est l'étoffement. En effet, le texte traduit se trouve alourdi et la lecture est entravée par ces incises explicatives à rallonge. De plus, cette stratégie peut mener à des inexactitudes car certains termes requièrent parfois une explication précise, souvent abandonnée pour des raisons d'économie. Ces explications peuvent apparaître soit en incise dans le texte même, soit en note infrapaginale.

[...] then send him back to Jun for mending, for boiled young chicken and ginseng to rejuvenate him?	[...] puis le renvoyait chez Jun pour du raccommodage, pour du poulet bouilli au ginseng afin de lui redonner des forces ? (p. 26)
---	---

⁶⁰ JEANMAIRE, G. (2015). « Le traducteur littéraire face aux *realia* coréennes ». *Foreign Language Education Research*, 18, p. 59.

Dans cet exemple, l’auteur offre une définition du plat *samgyetang*, du coquelet bouilli farci à la racine de ginseng, reconnu pour ses propriétés médicinales. En bref, cette stratégie présente l’avantage d’éclaircir certains points obscurs pour le public mais aussi l’inconvénient de perdre de l’authenticité de la *reale*. De plus, le.a lecteur.rice avisé.e risque d’être déçu.e, particulièrement s’il.elle cherchait à être dépaysé.e en se plongeant dans la culture coréenne. En effet, du chou mariné épicé a moins de saveur que du *kimchi*, si je puis dire.

4) *Kernvertaling* (traduction de l’essence)

Cette stratégie signifie traduire la *reale* par un mot, généralement un hyperonyme, qui décrit de façon succincte ce dont il s’agit au public cible. Cette stratégie est souvent utilisée en raison de sa praticité et de sa brièveté, même si les connotations du terme ne sont pas toujours rendues.

The barista asked after my studies, overfilled my cup.	Le serveur s’enquérât de mes progrès, en remplissant ma tasse à ras bord. (p. 37)
We’re going to the bathhouse together.	On ira ensemble aux bains publics . (p. 11)

Dans le premier exemple, le mot « barista » désigne une personne spécialisée dans la préparation de boissons caféinées. Pour éviter l’anglicisme, potentiellement méconnu du public cible, j’ai opté pour l’hyperonyme « serveur ». Dans le second exemple, un *jjimjilbang* est devenu « *bathhouse* » en anglais et « bains publics » en français. Or les deux réalités sont différentes selon la culture européenne et la culture coréenne. En Corée, on peut notamment, non pas se faire masser mais se faire enlever les peaux mortes ; on y trouve des cybercafés et des salles de sport ; et la plus grande différence est que l’on peut y passer la nuit.

5) *Adaptatie* (adaptation)

L’adaptation consiste à traduire le terme source par un équivalent dans la langue cible qui remplirait une fonction similaire.

We moved out of Sunnyhills, fifteen miles to a house in Fremont [...].	On quitta Sunnyhills pour s’installer dans une maison à Fremont, à une vingtaine de kilomètres de là. (p. 14)
Six blocks from my hotel, outside the Okachimachi station, an outdoor fashion plaza had stages for rock shows [...].	À six pâtés de maisons de mon hôtel, en dehors de la gare d’Okachimachi, un centre commercial à ciel ouvert abritait des scènes

	pour des concerts de rock [...]. (p. 37)
--	--

Dans ce cas-ci, les adaptations ont généralement été utilisées pour les unités de mesure, qui n'évoqueraient guère de grandeurs dans l'esprit des lecteur.rice.s francophones.

6) *Weqlating* (omission)

Comme son nom l'indique, cette stratégie consiste à supprimer entièrement la *reale* du texte source. L'omission est souvent réalisée lorsque les traducteur.rice.s disposent de peu de temps et qu'il.elle.s estiment que la *reale* apporte peu au récit.

Gwi Won (ajumma) was so hysterical she called me crying.	Gwi Won était tellement folle de joie qu'elle était en larmes au téléphone. (p. 11)
---	---

Trouver un exemple d'omission s'est révélé laborieux. Nous verrons par la suite que l'autrice, lorsqu'elle traduit les lettres du coréen vers l'anglais, choisit d'omettre les titres honorifiques coréens. Dans cet exemple, l'autrice utilise simplement le prénom de l'amie de sa mère sans le titre honorifique, contrairement à sa mère qui utilise le titre *ajumma* dans sa lettre.

7) *Handhaving* (maintien)

Cette stratégie étrangéïsante consiste à reprendre le terme source tel quel dans le texte cible, en l'adaptant parfois aux normes morphologiques ou orthographiques de la langue cible. Afin de souligner l'étrangéité du terme, celui-ci est parfois placé entre guillemets ou en italique. Le maintien est généralement employé lorsque le texte s'adresse à un public averti, et, en littérature, il sert à conférer une « couleur locale ».

The babies had gotten a taste of soju , kissing their parents on the mouth.	Les bébés, en embrassant leurs parents sur la bouche, avaient goûté au <i>soju</i> . (p. 18)
Jun refused kimchi over rice, good for digestion [...].	Jun refusait de manger du <i>kimchi</i> avec du riz, pourtant bon pour la digestion. (p. 25)
Seoul 1974: Jun, thirty-four, loved to sew in her apartment.	Séoul , 1974 : Jun, trente-quatre ans, aimait coudre dans son appartement. (p. 28)
It drizzled lightly as I waited on the steps of the Seattle Asian Art Museum .	Il pleuvait légèrement pendant que j'attendais sur les marches du Seattle Asian Art Museum . (p. 52)

Le maintien doit cependant être utilisé avec parcimonie, afin de ne pas produire un texte saturé de *realia*, ce qui le rendrait trop obscur pour les lecteur.rice.s. Cette stratégie a entre autres été employée pour les notions géographiques (cf. exemple 3). Elle a également été appliquée afin de ne pas décevoir les attentes du public cible lorsque ce dernier espère être dépaysé et dispose de connaissances basiques sur la culture source, comme les exemples 1 et 2 le démontrent, le *kimchi* et le *soju* étant deux produits phares de la cuisine coréenne.

J'ai longuement hésité à placer les *realia* en italique car il a souvent été argumenté dans la littérature scientifique qu'en modifiant « la forme visuelle et/ou la lisibilité des occurrences hétérolingues »⁶¹, par l'italique en l'occurrence, le marquage typographique avait pour effet de souligner de manière encore plus manifeste l'altérité du signe étranger. De ce fait, ce qui est familier dans le texte source devient étranger dans le texte cible. Cependant, au vu des normes typographiques applicables en littérature, j'ai tout de même adopté l'italique non seulement par respect pour ces conventions mais également par souci de clarté vis-à-vis du public cible, qui ne connaît peut-être pas ces termes étrangers.

Enfin, cette stratégie révèle également une certaine intention sous-jacente d'incorporer ces nouveaux termes dans la langue française afin que ces derniers atteignent le stade d'emprunt lexical. Pour reprendre les mots de G. Jeanmaire,

[L]orsqu'un pays accueille des étrangers d'origine culturelle différente, il a le choix entre assimilation ou intégration. De la même manière qu'il vaut mieux intégrer les étrangers et qu'ils gardent leurs différences pour enrichir notre culture, par la stratégie du maintien assorti d'une note, notre langue française se verrait enrichie grâce aux « mots immigrés » ou « substantifs transfuges » pour reprendre les termes de Juttet.⁶²

De cette façon, la langue française pourrait adopter les *realia* coréennes récurrentes comme *kimchi* ou *soju*, de la même façon qu'elle a adopté et lexicalisé les mots japonais saké, tsunami ou karaoké, certains de ces termes n'étant même plus perçus comme étrangers.

8) *Combinatie van vertaalstrategieën* (combinaison de stratégies)

Les traducteur.rice.s combinent souvent plusieurs des stratégies citées ci-dessus. Ainsi, le maintien est fréquemment combiné avec la description ou la définition afin de préserver le terme étranger mais également d'informer le public cible sur la culture source.

⁶¹ DENTI, C. (2017). « L'hétérolinguisme ou penser autrement la traduction ». *Meta*, 62(3), p. 530. <https://doi.org/10.7202/1043946ar>, consulté le 5 juin 2022.

⁶² JEANMAIRE, G. (2015). *Op. cit.*, p. 70.

<p>Jeju Island was the least private place she had ever known. An island with a plentitude of rocks, wind, and women. Matriarchal, she had heard, throughout centuries, and led by <i>haenyeo</i>, Sea Women.</p>	<p>L'île de Jeju était l'endroit le moins intime qu'elle n'ait jamais connu. Une île regorgeant de rochers, de vent et de femmes. Matriarcale depuis des siècles, avait-elle entendu, et menée par les <i>haenyeo</i>, les femmes de la mer. (p. 41)</p>
<p>Even so, at Berryessa flea market, at the Lion Market in Milpitas, at Yaohan Plaza in Fresno, my mother used my name like a fire poker to stoke me alive.</p>	<p>Malgré cela, au marché aux puces de Berryessa, au supermarché Lion Market à Milpitas, au centre commercial Yaohan Plaza à Fresno, ma mère maniait mon nom tel un tisonnier pour me raviver. (p. 13)</p>
<p>[...] the villagers who dipped their hands into clay jars of fermented bean paste.</p>	<p>[...] les villageoises qui trempaient leurs mains dans les jarres en terre cuite contenant du <i>doenjang</i>, de la pâte de soja fermentée. (p. 25)</p>

Dans le premier exemple, l'auteurice conserve le terme coréen, mis en italique pour attirer l'attention des lecteur.rice.s sur l'étrangéité du terme, et offre une traduction littérale en anglais. Dans le deuxième cas, j'ai combiné le maintien avec la description en procédant à une explicitation en français. Dans le dernier exemple, j'ai finalement décidé de réintroduire le terme coréen exact, le *doenjang*, un incontournable de la tradition culinaire coréenne, mais pas le terme *onggi* car je l'ai jugé trop spécifique et je ne souhaitais pas non plus surcharger la traduction en plaçant trop de termes étrangers les uns à la suite des autres, ce qui, par la suite, alourdirait le texte dans l'éventualité où je déciderais de fournir une explicitation.

Comme les quelques exemples précédents l'illustrent, j'ai principalement eu recours dans ma traduction au maintien des *realia* avec ou sans explicitation en utilisant l'italique pour attirer l'attention des lecteur.rice.s sur le caractère étranger du terme. J'ai cependant évité de recourir aux notes de bas de page ou à des explicitations trop longues pour ne pas entraver la lecture du texte, d'autant qu'il s'agit d'un texte littéraire dont le but est certes d'informer mais principalement de divertir.

b. Romanisation, genre et nombre des *realia* coréennes

Face aux *realia* coréennes, les traducteur.rice.s se heurtent à une difficulté supplémentaire s'il.elle.s souhaitent maintenir la *reale* dans le texte cible car, contrairement aux langues utilisant l'alphabet latin, le coréen nécessite une transcription ou une translittération. La romanisation de l'alphabet coréen a fait l'objet de nombreux débats aboutissant à la création d'une multitude de systèmes de transcription qui sont utilisés aujourd'hui.

Lors d'une conférence tenue en 2004⁶³, le professeur Jean-Noël Juttet a insisté sur la nécessité de s'accorder sur un système commun à tous les traducteur.rice.s afin d'éviter toute confusion dans l'esprit des lecteur.rice.s. En effet, puisqu'un même mot peut être orthographié de différentes façons, il.elle.s peuvent éprouver des difficultés à faire le lien entre ces différentes transcriptions qui renvoient toutes à une seule et même réalité. De plus, cette uniformisation permettra aux lecteur.rice.s de s'y retrouver d'un texte à l'autre, de sorte que l'acquis réalisé à la lecture d'un premier texte traduit puisse être réinvesti dans la lecture d'autres textes.

Il plaide également pour que ce système de romanisation puise dans les ressources graphiques de la langue cible. Favorisant une transcription plutôt qu'une translittération des *realia* coréennes, le professeur préconise la plus grande proximité possible entre les prononciations coréenne et française en utilisant les codes que le.a lecteur.rice connaît le mieux, c'est-à-dire ceux de sa langue maternelle. Pour ce faire, il faut donc que les mots coréens soient romanisés comme ils sont réellement prononcés et non comme ils sont écrits. Il existe en effet des exceptions dans la prononciation coréenne des mots : par exemple, l'un des arrondissements de Séoul sera romanisé « Jongno », même s'il est orthographié « Jongro » en coréen car c'est ainsi qu'il est prononcé. Pour le confort de lecture du public, les traducteur.rice.s doivent donc utiliser un système simple pour permettre aux lecteur.rice.s de lire le texte de manière aisée sans leur compliquer la tâche, en évitant par exemple tout signe diacritique (apostrophes, accents, etc.) qui entraverait la lecture et qu'il.elle.s finiraient par ignorer de toute manière.

Dans ce cas-ci, j'ai eu recours, comme l'autrice, à la romanisation révisée du coréen établie en 2000 par le ministère sud-coréen de la Culture et du Tourisme. Malgré ses

⁶³ JUTTET, J.-N. (2004, 11 décembre). *La transcription des noms coréens est un problème français*. [Vidéo]. Centre d'études sur la langue et la civilisation françaises et coréennes. <http://www-igm.univ-mlv.fr/~joonseo/programme1.htm>.

limitations, elle présente l'avantage de ne pas utiliser de signes diacritiques. Le problème majeur reste la séquence de voyelles et de consonnes qui ne sont pas communes à la langue française, comme la séquence « eo » dans le mot *eonni* (grande sœur) que le.a lecteur.rice francophone aura tendance à prononcer [eə] au lieu de [ʌ]. Certain.e.s lecteur.rice.s pourront en effet éprouver des difficultés à distinguer et à mémoriser ces séquences inhabituelles.

De ceci découle la question du genre et du nombre des *realia* coréennes. Les substantifs français étant précédés d'un article, il devient donc crucial de fixer le genre du mot. Il existe des règles fixes mais ces dernières ne sont souvent pas respectées par les traducteur.rice.s. Il s'agit d'un sujet complexe qui dépasse le champ de ce mémoire mais dans cette traduction, le genre de l'hyperonyme français a généralement influencé le genre des *realia* : par exemple, le *kimchi* (comme le chou), des *ramen* (comme des nouilles), etc. Quant au pluriel des mots, les *realia*, n'étant pas passées au stade d'emprunt, ne portent pas la marque du pluriel, comme l'exemple précédent l'illustre.⁶⁴

En outre, les *realia* coréennes ne concernent pas uniquement les substantifs mais également les noms propres. La multiplicité des systèmes de romanisation pose spécifiquement problème lorsqu'il s'agit de traduire le nom des auteur.rice.s. Prenons l'exemple de l'un des noms de famille les plus communs en Corée, qui peut s'orthographier de sept façons : Yi, Lee, Ri, Rhee, Li, Ee et I. Il devient dès lors primordial de s'accorder sur la graphie du nom des auteur.rice.s afin de ne pas créer de confusion dans l'esprit du public cible pour que ce dernier puisse reconnaître les noms des auteur.rice.s qu'il a appréciés ou non.

En conclusion, la romanisation des *realia* coréennes représente un obstacle supplémentaire auquel les traducteur.rice.s sont confronté.e.s, notamment en raison de la multiplicité des systèmes de romanisation utilisés actuellement. Pour que la littérature coréenne, qui a pour le moment « beaucoup de mal à porter sa voix au-delà des frontières du pays »⁶⁵, trouve une assise solide dans un paysage culturel étranger, dans ce cas-ci francophone, il semble important que les auteur.rice.s puissent être clairement identifiés par les lecteur.rice.s.

⁶⁴ JEANMAIRE, G. (2015). *Op. cit.*, pp. 67–68.

⁶⁵ CHOI, M., & JUTTET, J.-N. (Mars 2012). « Promenade à travers la littérature coréenne ». *Revue des Deux Mondes*, p. 150. <http://www.jstor.org/stable/44194578>, consulté le 6 juin 2022.

c. Autres traits étran­gaisants

Hormis les références socio-culturelles et historiques à la Corée, au Japon et aux États-Unis, l’auteur incorpore également à son récit d’autres traits étran­gaisants. Elle fait notamment référence à des croyances bouddhistes sur la réincarnation (cf. exemples 1 et 2), à des traditions funéraires (cf. exemple 3) ou ancestrales (cf. exemple 4) et à d’autres coutumes (cf. exemple 5). De plus, elle traduit même une comptine coréenne pour renforcer cette dimension étran­gaisante. Il ne s’agissait donc pas uniquement de traduire des termes mais aussi ces coutumes et croyances qui m’étaient pour la plupart inconnues. C’est la raison pour laquelle j’ai dû entreprendre des recherches pour m’assurer de l’exactitude des propos véhiculés et, lorsque ces recherches n’aboutissaient pas à un résultat concluant, j’ai consulté une connaissance coréenne pour m’éclairer sur certains points.

In Buddhist tradition, forty-nine is the number of days a soul wanders the earth for answers before the afterlife.	Dans la tradition bouddhiste, le chiffre quarante-neuf équivaut au nombre de jours durant lesquels une âme erre sur Terre à la recherche de réponses avant de se réincarner. (p. 10)
The present is the revenge of the past. There is a Korean belief that you are born the parent of the one you hurt most.	Le présent est une vengeance du passé. Selon une croyance coréenne, on naît le parent de la personne qu’on a le plus blessée. (p. 13)
[...] who coaxed her to another room, where waiting for her was a black-ribboned photograph of her father beside the one of her mother.	[...] qui l’appelaient dans une autre pièce, où l’attendait un portrait photo dans un cadre orné de rubans noirs à côté de celui de sa mère. (p. 34)
My mother read his face—an age-old tradition.	Ma mère lut son visage, une tradition ancestrale. (p. 16)
The table settings: rice bowls on the left, soup bowls on the right. If we set the table oppositely, as we did for ancestral rites, then ghosts would devour our dinners.	La table était dressée de la sorte : les bols de riz à gauche, les bols de soupe à droite. Si nous avions inversé les bols, comme nous le faisons pour les rites ancestraux, alors les esprits auraient dévoré notre dîner. (p. 18)

Pour ce qui est de la comptine, j'ai également entrepris des recherches en écoutant la mélodie par exemple. Bien évidemment, il existe des traductions non officielles en français mais elles ne sont guère satisfaisantes puisqu'elles ne respectent pas le rythme de la chanson. Pour respecter ce rythme, j'ai essayé de conserver autant que possible le nombre de syllabes en français et de chercher des rimes à travers, par exemple, la répétition des sonorités « mon » ou de « an ».

Version romanisée coréenne ⁶⁶	Traduction anglaise	Traduction française
San-toki, toki-ya Oh-di-rule gah-nun-yah?	Dear mountain rabbit, where are you going?	Mon lapin des montagnes, Où t'en vas-tu comme ça ?
Kkang-choong, kkang-choong di-myun-suh Oh-di-rule gah-neun-yah?	Hopping as you <i>run</i> and <i>run</i> away, where do you think you're going?	Sautant, sautant en fuyant, Où t'en vas-tu comme ça ? (p. 48)

2. De la traduction des hétérolinguismes

Dans la même optique d'étrangéisation, l'autrice emploie une variété de mots étrangers qui, contrairement aux *realia*, ne font pas forcément référence à la culture étrangère. En effet, le texte source est truffé d'« hétérolinguismes », néologisme inventé par Rainier Grutman, qui définit le concept comme « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale ».⁶⁷

Le concept d'hétérolinguisme est étroitement lié au domaine de la traduction.⁶⁸ Ce rapport peut sembler contradictoire puisque le plurilinguisme du texte cible va à l'encontre de l'essence même de la traduction, dont l'objectif est de transposer le texte d'une langue A vers une langue B. En réfutant toute traduction, les traducteur.rice.s remettent en question la nature et la visée de la traduction et prennent le risque d'exposer le public cible à une langue qu'il ne maîtrise pas.

⁶⁶ <https://www.mamalisa.com/?t=es&p=4892>, consulté le 8 juin 2022.

⁶⁷ GRUTMAN, R. (1997). *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Montréal : Fidès – CÉTUQ, p. 37.

⁶⁸ DENTI, C. (2017). *Op. cit.*, p. 525.

Bien que le terme « hétérolinguisme » soit plutôt récent, le concept en lui-même ne date pas d'hier. Le plurilinguisme dans les textes littéraires a traversé les périodes historiques et il « représente tantôt la norme, tantôt l'exception ; (...) est tantôt appréci[é], tantôt mépris[é] ». ⁶⁹ Après s'être heurté à une longue période d'indifférence en raison de l'idéologie romantique qui défendait avec ferveur le postulat « un peuple, une langue, une nation », le plurilinguisme dans la littérature semble cependant avoir connu un regain d'intérêt à la suite de changements à l'échelle mondiale comme la croissance de mouvements migratoires, la colonisation, la globalisation ou l'émergence des médias de masse au début du XX^e siècle. Ces changements ont encouragé les échanges entre cultures et ont engendré cette pluralité linguistique dans le monde, qui se reflète dans la littérature. C'est également la raison pour laquelle l'hétérolinguisme est souvent associé aux écrits postcoloniaux et diasporiques. Il n'est donc pas surprenant de le retrouver dans notre texte source qui présente d'autres caractéristiques marginales, comme l'hybridité des genres.

Les hétérolinguismes assurent diverses fonctions, notamment celle de mimer la réalité externe au récit. ⁷⁰ Ils servent par exemple à rappeler aux lecteur.rice.s que les paroles échangées entre les personnages sont tenues dans une autre langue que celle utilisée pour relater les événements. Cette reproduction mimétique de la réalité peut être appréhendée au travers du concept d'« effet de réel » ⁷¹ développé par Roland Barthes. Selon ce concept, les détails, superflus en apparence, présents dans un texte littéraire ont pour fonction de donner l'impression aux lecteur.rice.s que le texte décrit le monde réel. Dans ce cas-ci, le rôle des mots étrangers dans le récit serait de produire un effet de réel « étranger » en mimant ponctuellement « l'impression musicale éprouvée par un visiteur dans un pays étranger ». ⁷² Il ne faut cependant pas réduire ce recours aux hétérolinguismes à cette seule fonction mimétique car derrière cette stratégie se cachent d'autres enjeux politiques, culturels, identitaires, etc. ⁷³, comme c'est le cas de l'autrice qui souhaite partager sa culture.

Par conséquent, il convient de s'interroger sur quelle(s) stratégie(s) adopter face aux hétérolinguismes. Faut-il opter pour une homogénéisation entre le français et les autres

⁶⁹ *Ibid.*, p. 522.

⁷⁰ COLLINS, H. (2013). « Le plurilinguisme dans *The Professor* de Charlotte Brontë : entre fascination et neutralisation de l'altérité ». *Cahiers victoriens et édouardiens*, 78 Automne. <https://doi.org/10.4000/cve.818>, consulté le 8 juin 2022.

⁷¹ BARTHES, R. (1968). « L'effet de réel ». *Communications*, 11(1), pp. 84–89. <https://doi.org/10.3406/comm.1968.1158>, consulté le 8 juin 2022.

⁷² COLLINS, H. (2013). *Op. cit.*

⁷³ DENTI, C. (2017). *Op. cit.*, p. 533.

langues étrangères en effaçant cette multiplicité de langues employées ou faut-il au contraire favoriser une certaine hétérogénéité en conservant les hétérolinguismes ? Et dans ce cas, faut-il rendre le sens des mots étrangers accessible aux lecteur.rice.s ou au contraire les laisser dans le flou en cantonnant ces mots à une irréductible altérité ? Le mot étranger peut-il réellement produire du sens pour un.e lecteur.rice ne maîtrisant pas la langue ?

Comme ce fut le cas avec les *realia*, le public cible semble être un facteur non négligeable lors du choix des stratégies à mettre en place. Pour pallier le problème de l'accessibilité des mots étrangers, les traducteur.rice.s disposent d'un éventail de stratégies textuelles pour transmettre le sens de l'hétérolinguisme en comptant sur le contexte et sur le travail de déduction des lecteur.rice.s. Quoi qu'il en soit, les hétérolinguismes semblent représenter une première étape vers une éthique d'ouverture à l'Étranger en favorisant cette coexistence harmonieuse entre l'étranger et le familier.

Dans de nombreux cas, l'hétérolinguisme est simplement évoqué sans être cité textuellement. Ceci indique aux lecteur.rice.s que les personnages parlent dans une langue différente de celle de la narration, comme l'exemple suivant l'illustre :

[...] I ordered a shoyu ramen from the chef across from me in Japanese .	[...] je commandai en japonais un <i>shoyu ramen</i> auprès du chef en face de moi. (p. 36)
---	--

Comme avec certaines *realia*, l'autrice fournit parfois une traduction immédiatement après l'hétérolinguisme. Cette stratégie reflète la volonté d'assurer la compréhension totale des mots étrangers et d'éviter tout malentendu ou tout effort de la part des lecteur.rice.s en rendant le texte accessible. Cette stratégie a toutefois le mérite de conserver le mot étranger original.

[...] my grandmother must have felt the urge to teach me how to sing in Korean. San, mountain. Toki, rabbit.	[...] ma grand-mère dut ressentir le besoin de m'apprendre à chanter en coréen. San, montagne. Toki, lapin. (p. 48)
It was from them that I learned the word umareru, to be born.	Ce fut grâce à eux que j'appris le mot umareru, être né. (p. 38)

L'autrice n'a pas toujours recours à des traductions littérales et laisse deviner le sens des hétérolinguismes grâce au contexte. Dans le premier exemple, les personnages débattent de la signification du mot, difficilement traduisible en anglais. Dans le deuxième cas, il s'agit du titre honorifique japonais « -san », qui s'apparente au *Miss* anglais ou au mademoiselle

français. Pour comprendre la signification de ces mots étrangers, le.a lecteur.rice doit adopter une lecture active et utiliser ses capacités de déduction en s’aidant du contexte environnant.

<i>Chotto</i> , a little. “The word isn’t literal,” he said in Japanese. “Closer to ‘kind of’ or ‘that’s a bit . . .’ to deny a request or consider a reply.”	<i>Chotto</i> , un peu. « Le mot n’a pas une signification littérale », m’expliqua-t-il en japonais. « Ça veut plutôt dire ‘genre’ ou ‘c’est un peu...’. On l’utilise pour refuser une demande ou réfléchir à une réponse. » (p. 37)
They called out to me, “Koh- san ,” [...].	Ils m’interpelaient, « Koh- san » [...]. (p. 37)

Néanmoins, il semble que le contexte n’est parfois pas suffisant pour permettre au public cible de déduire le sens des mots étrangers. L’auteurice a pourtant choisi de ne pas préciser leur sens et de laisser les lecteur.rice.s dans le flou.

There were words, choices I made: <i>isshokenmei</i> for persistence, not aggression [...].	Je pesai mes mots, fis des choix : <i>isshokenmei</i> pour la persévérance et non l’agressivité [...]. (p. 37)
My tone bowed with my body: Sou, sou, sou .	Mon ton se courbait avec mon corps : Sou, sou, sou . (p. 37)

Lorsque l’auteurice se trouve face à une expression coréenne qu’elle juge intraduisible, elle choisit de la conserver tout en justifiant son choix et en expliquant le sens de l’expression dans la préface de l’œuvre.

Since it’s <i>already</i> the 15th, only 2 1/2 weeks until December 3rd. Let’s say, “ Aja, aja, fighting! ” Okay?	Puisqu’on est <i>déjà</i> le 15, il ne reste plus que deux <i>semaines</i> et demie jusqu’au 3 décembre. Allez, « Aja, aja, fighting! » Ok ? (p. 51)
--	---

Il semble opportun de souligner que le maintien de ces hétérolinguismes permet également de faire un clin d’œil aux lecteur.rice.s plus avisé.e.s, qui sont familier.ère.s avec quelques-uns de ces hétérolinguismes, comme le titre « *-san* » ou l’expression coréenne répandue « *fighting* » (aussi orthographiée « *hwaiting* »). Ces mots étrangers n’ont pas comme seule visée de produire un effet de réel mais satisfont également un certain goût pour l’étranger.

Dans la traduction, la majorité des stratégies employées par l’auteurice ont été conservées. En règle générale, les hétérolinguismes ne sont pas dérangeants car ils sont assez courts et apparaissent ponctuellement. De plus, le contexte et l’ajout de traductions permettent de réduire au maximum les risques de non-compréhension de la part du public.

Contrairement aux hétérolinguismes coréens et japonais, les hétérolinguismes anglais m’ont, quant à eux, posé plus de problèmes. Par exemple :

<p>In our apartment, she talked quietly since my father’s mother napped on the floor pad in the same room. “Epper.” Apple. She held it up.</p>	<p>Dans notre appartement, elle parlait tout bas puisque la mère de mon père faisait la sieste sur le tapis, par terre dans la même pièce. « Epper. » Apple. Elle la tint en l’air. (p. 14)</p>
<p>This translates into <i>Hi</i> or <i>Hello</i>. [...] <i>Hello</i> is an alteration of <i>Hallo</i> or <i>Hollo</i> from Old High German <i>Halâ</i> or <i>Holâ</i>, used to hail a ferryman.</p>	<p>[...] qui se traduit en anglais soit par <i>Hi</i> (coucou) soit par <i>Hello</i> (bonjour). [...] <i>Hello</i> est une altération de <i>Hallo</i> ou <i>Hollo</i>, qui dérive des termes <i>Halâ</i> ou <i>Holâ</i> du vieux haut allemand, utilisés pour héler un marin. (p. 9)</p>

Le premier exemple concerne une transcription de la prononciation coréenne du mot anglais « *apple* ». J’ai longuement hésité à remplacer par un équivalent français mais, n’étant pas sûre de la prononciation coréenne du français, j’ai préféré ne pas prendre de risque, de peur de créer un équivalent qui pourrait avoir des connotations discriminatoires.

Le deuxième exemple a été particulièrement complexe à rendre, en raison de l’explication étymologique apparaissant plus loin dans le paragraphe, et je n’en suis toujours pas entièrement satisfaite. J’ai essayé de contourner les mots anglais par des salutations françaises équivalentes comme « salut » ou « bonjour » mais cela aurait impliqué de devoir supprimer ou adapter toute la fin du paragraphe et je craignais d’effacer les images métaphoriques de l’auteurice. De plus, les formulations françaises ne correspondaient pas à l’autre emploi de « *hello* » : celui de l’interjection (« allô ») au début d’une conversation téléphonique. J’ai donc fini par conserver « *hello* » et « *hi* » tout en explicitant légèrement grâce à l’ajout du syntagme « en anglais ».

3. De la traduction des lettres : traduction indirecte, informalité, oralité et *question tags*

La dernière section de ce commentaire traductologique sera consacrée à la traduction des lettres et à ses enjeux spécifiques. Il s'agit en effet d'une traduction indirecte présentant des marques d'informalité et d'oralité, ainsi qu'une particularité grammaticale propre à l'anglais : les *question tags*.

Dans un premier temps, la traduction des lettres se distingue de la traduction globale du texte en ce sens qu'il s'agit non seulement d'un autre genre littéraire, celui de la correspondance, régi par des conventions qui lui sont propres, mais également parce qu'il s'agit de la traduction d'une traduction. De nombreux termes désignent ce phénomène, entre autres « traduction indirecte », « traduction par relais », « traduction-pivot » ou encore « traduction de seconde main », même si chacun de ces termes présente des subtilités. La traduction indirecte consiste à traduire un texte à l'aide de la traduction du même texte dans une autre langue, souvent une langue dite « dominante » dont l'usage est plus répandu⁷⁴.

Certains tabous persistent en traductologie : certaines pratiques, comme la traduction vers la langue étrangère, sont en effet dépréciées et déconseillées, même si ces dernières sont couramment employées, notamment dans des organismes internationaux, dans la presse ou dans le monde de l'édition. Ouvertement critiquée, la traduction indirecte figure parmi ces tabous : s'il est souvent reproché à la traduction d'être une déformation – une pâle copie – du texte source, la traduction indirecte quant à elle l'est d'autant plus puisqu'elle creuse l'écart avec l'original.

De nombreuses raisons poussent les traducteur.rice.s à avoir recours à la traduction indirecte mais les deux motifs principaux sont l'absence de compétences des traducteur.rice.s et la combinaison de langues trop éloignées entre elles. Par exemple, pour traduire un texte du suédois au hongrois, il faudra probablement recourir à la traduction indirecte car il est difficile de trouver un.e traducteur.rice maîtrisant les deux langues.

Le défi majeur que représente la traduction indirecte est l'exactitude du message véhiculé. Puisque le texte source passe entre les mains d'un.e premier.ère traducteur.rice, celui.elle-ci est libre d'intervenir dans le texte comme bon lui semble en procédant à des adaptations, des modulations, etc. et impose donc ses choix au.à la deuxième traducteur.rice, qui n'aurait peut-être pas pris les mêmes décisions. Similairement au jeu du téléphone sans

⁷⁴ ASSIS ROSA, A., PIĘTA, H., & BUENO MAIA, R. (2017). « Theoretical, Methodological and Terminological Issues regarding Indirect Translation: An overview ». *Translation Studies*, 10(2), p. 120. <https://doi.org/10.1080/14781700.2017.1285247>, consulté le 10 juin 2022.

fil, le message risque d'être altéré, surtout dans l'éventualité où le.a premier.ère traducteur.rice commettrait des erreurs comme des glissements de sens, qui seront automatiquement reproduits dans la traduction finale.

Dans ce cas-ci, la traduction française repose sur la traduction anglaise réalisée par l'autrice. Cependant, apprenant le coréen en autodidacte depuis plus de sept ans, je me suis permis de jeter un coup d'œil rapide aux lettres originales, qui sont incluses dans leur intégralité dans le livre, et j'ai constaté certaines différences qui seront décrites brièvement plus loin. Je tenais néanmoins à insister sur le fait que cette traduction reste bel et bien une traduction indirecte.

Dans un deuxième temps, les lettres contiennent des « *question tags* », autrement dit des segments interrogatifs qui se placent à la fin de la phrase principale et qui remplissent diverses fonctions pragmatiques lors d'interactions avec un.e interlocuteur.rice. Ceci implique que les *question tags* sont majoritairement maniés dans la langue orale. Lorsqu'ils apparaissent dans la langue écrite, on les retrouve généralement dans les dialogues. Dans ce cas-ci, ils sont utilisés dans les lettres à travers lesquelles la maman s'adresse à sa fille, tout en imitant une conversation qui est pourtant tenue à sens unique. Bien que les lettres se présentent sous un format écrit, nous verrons qu'elles contiennent également d'autres marques d'oralité que les *question tags*.

En ce qui concerne les fonctions des *question tags*, ils invitent l'interlocuteur.rice à réagir par rapport à ce qui a été demandé ou affirmé dans la phrase principale, que ce soit par la positive ou la négative. Outre la fonction de (non-)confirmation, ils servent également à rendre une demande plus polie (cf. exemple 4 du tableau ci-dessous) ou à insister sur les convictions du.de la locuteur.rice (cf. exemple 7).⁷⁵

Cette forme grammaticale est propre à la langue anglaise. D'ailleurs, une seule tournure, un suffixe accolé à la fin du verbe, est systématiquement utilisée dans le texte source coréen. Dans la plupart des cas, l'autrice traduit ce suffixe par « *right* », qui peut être considéré comme la traduction littérale (cf. exemples 5, 6 et 7). Cependant, elle prend de temps en temps la liberté de traduire ce suffixe par une variété de *question tags*, plus idiomatiques en anglais. Ceci devient problématique lorsque le texte est traduit dans une langue ne possédant

⁷⁵ BUYSE, L. (2017). « Question tags in translation. An Investigation into the Translatability of English Question Tags into Dutch ». *Languages in Contrast*, 17(2), pp. 157–182. <https://doi.org/10.1075/lic.17.2.01buy>, consulté le 10 juin 2022.

pas un tel système. Il a donc fallu trouver des stratégies de compensation pour contourner ce problème.

Lors de la traduction des lettres en français, il a fallu prêter une attention particulière à l’informalité et à l’oralité. Dans la plupart des cas, j’ai utilisé l’interjection familière « hein » comme particule pragmatique qui, selon le CNRTL, est employée avec une question pour « signifier à l’interlocuteur qu’on demande une réponse, bien que le locuteur se présente comme se doutant de cette réponse ». ⁷⁶ J’ai également employé l’adverbe « non » comme élément d’interrogation rhétorique qui, selon le CNRTL, « [a]près une question positive oblig[e] à une réponse positive » et « [a]près une question négative invit[e] à confirmer la négation, tout en suggérant que le contraire est bien possible ». ⁷⁷ J’ai également employé d’autres tournures familières comme « pas vrai », qui est également utilisé pour signaler que le locuteur « attend une confirmation de ce qu’il dit ». ⁷⁸

(1) We’re going to the bathhouse together. You want to go, don’t you?	On ira ensemble aux bains publics. Tu voudrais venir avec nous, hein ? (p. 11)
(2) Didn’t know, did you?	Tu ne le savais pas, hein ? (p. 23)
(3) The weather’s cold and it’s rainy, isn’t it?	Il fait froid et pluvieux, non ? (p. 23)
(4) Eun Ji will help me, won’t you?	Eun Ji, tu m’aideras, hein ? (p. 23)
(5) Mommy will go along with her to pick something out, then make her buy me delicious food. Must be nice, right?	Maman ira avec elle pour choisir des vêtements, puis je lui demanderai de m’offrir un délicieux repas. C’est chouette, non ? (p. 23)
(6) It’s not important, but at least, you should know their names. Right?	Ce n’est pas important, mais tu devrais au moins connaître leur nom. Tu ne trouves pas ? (p. 23)
(7) Down the road, whoever (?) is the one (?) to marry my Eun Ji is a person born with all the luck in the world. Right?	Dans le futur, l’heureux élu (?) qui épousera ma Eun Ji sera une personne née avec toute la chance de l’univers. Pas vrai ? (p. 51)

⁷⁶ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/hein>, consulté le 10 juin 2022.

⁷⁷ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/non>, consulté le 10 juin 2022.

⁷⁸ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/vrai>, consulté le 10 juin 2022.

Comme mentionné plus haut, les lettres présentent des marques d’oralité, exprimées par des exclamations et des interjections. Il a donc fallu chercher des équivalents français et faire attention aux différences orthographiques entre les deux langues (cf. exemple 3).

Oh, my friend Gwi Won’s daughter Jung Yeon (<i>finally</i>) got hired (<i>pass</i>) at KBS television studios.	Oh, Jung Yeon, la fille de mon amie Gwi Won, a enfin (<i>finale</i>) été embauchée (<i>réussi</i>) au studio de télévision KBS. (p. 11)
How could you help me, you ask? Hm ~ It’s easy and it’s hard, too.	Euh ~ C’est à la fois facile et difficile. (p. 23)
Let’s say, “Aja, aja, <i>fighting!</i> ” Okay?	Allez, « Aja, aja, <i>fighting!</i> ! » Ok ? (p. 51)

Enfin, je tenais à conclure cette section en soulignant brièvement les différences que j’ai pu constater entre l’original coréen et la traduction anglaise, ainsi que l’influence de ces écarts sur la traduction française. Puisque je maîtrise – non parfaitement mais suffisamment – la langue coréenne, je suis retournée au texte source original que j’ai comparé à sa traduction anglaise. Comme l’auteur le dit dans la préface, sa maman rédige, heureusement pour nous, dans un style simple, que j’ai pu déchiffrer sans encombre. Cette lecture à neuf m’a permis de constater certains choix posés par l’auteur, désormais traductrice. Ces différences tenaient entre autres du lexique et des *realia*.

Tout d’abord, l’auteur opère des changements sur le plan lexical. Ces modifications peuvent altérer les connotations des mots, parfois à l’extrême (cf. exemple 2). Elle utilise parfois un registre plus élevé que le registre informel employé par la maman en coréen (cf. exemple 3).

Traduction anglaise	Version « coréenne »	Traduction française
Eun Ji, Mommy loves Eun Ji a lot, and <i>personally</i> , I like Eun Ji. Good-looking , lovable, kind, courageous . . .	Eun Ji, Mommy loves Eun Ji a lot, and <i>personally</i> , I like Eun Ji. Pretty , lovable, kind, courageous . . .	Eun Ji, Maman t’aime énormément et <i>personnellement</i> , j’apprécie ta personne. Tu es belle , sympathique, gentille, courageuse... (p. 51)
Gwi Won was so hysterical she called me crying.	Gwi Won was so happy she called me crying.	Gwi Won était tellement folle de joie qu’elle était en larmes au téléphone. (p. 11)

I will only drink <i>Coke</i> when I truly want to, otherwise, I'll restrain myself.	I will only drink <i>Coke</i> when I truly want to, otherwise, I'll control myself.	Je boirai du <i>Coca</i> uniquement quand je le voudrai vraiment, sinon, je m'en passerai . (p. 51)
---	--	--

Comme l'utilisation de la troisième personne pour se référer à soi-même, la langue coréenne a tendance à utiliser le déterminant possessif « notre » comme marque d'affection. Si l'autrice conserve la troisième personne, elle a cependant choisi de ne pas conserver le déterminant possessif pluriel, effaçant ainsi un trait caractéristique de la langue coréenne.

My pretty Eun Ji.	Our pretty Eun Ji.	Ma jolie Eun Ji. (p. 12)
--------------------------	---------------------------	---------------------------------

L'autrice a également commis des omissions mineures à quelques endroits.

[...] <i>she must get jealous</i> (envy) <i>because I have my Eun Ji.</i>	[...] <i>she must get so jealous</i> (envy) <i>because I have my Eun Ji.</i>	[...] <i>elle doit être si jalouse</i> (envieuse) <i>parce que j'ai ma Eun Ji.</i> (p. 23)
--	---	---

En ce qui concerne les *realia*, l'autrice adopte une approche différente de celle qu'elle avait employée dans le récit. Elle semble en effet effacer tous les référents culturels. Par exemple, alors qu'elle avait conservé le titre honorifique japonais « *-san* », elle efface le titre honorifique coréen « *ajumma* », qui désigne ces femmes d'âge mûr au franc parler et au style vestimentaire stéréotypé. Cet effacement ne représente pas une grande perte mais peut être décevant car il ne conserve pas cette couleur locale typiquement coréenne. Cette décision illustre parfaitement que tout n'est pas blanc ou noir dans une traduction : l'autrice peut opter simultanément pour des stratégies étrangéisantes et naturalisantes.

We're going to the bathroom together.	We're going to the jjimjilbang together.	On ira ensemble aux bains publics . (p. 11)
That woman said my Eun Ji is prettier than Jung Yeon.	You know the restaurant owner in the bathhouse? That ajumma said my Eun Ji is prettier than Jung Yeon.	Tu vois la propriétaire du restaurant des bains ? Elle a dit que ma Eun Ji était plus jolie que Jung Yeon. (p. 11)

Enfin, de manière surprenante, l'autrice corrige certaines fautes commises par sa maman. Dans la préface, l'autrice explique les fautes récurrentes de sa mère lorsqu'elle écrit en anglais, comme sa confusion entre les mots « *promotion* » et « *propaganda* ». L'autrice

explique son choix de conserver ces erreurs. Cependant, de nombreuses erreurs, non pas lexicales mais orthographiques, ont été corrigées par l’auteurice dans sa traduction.

Then, without asking, you guys bought a TV. Of course , you could’ve done that, but.	Then, without asking, you guys bought a TV. Of cause , you could’ve done that, but.	Puis, vous autres avez acheté une TV sans demander l’autorisation. Bien sûr , vous auriez pu demander, mais bon. (p. 11)
Epecially in college, a good boyfriend will appear.	Specially in college, a good boyfriend will appear.	Surtout à l’université, un gentil petit ami entrera dans ta vie. (p. 11)
I’ll also study my Japanese .	I’ll also study my Japaness .	J’étudierai aussi mon japonais. (p. 51)

De ceci découle la question : sur quelle version du texte se baser pour la traduction française ? N’étant pas certaine de mon niveau de coréen, j’ai préféré me baser sur la traduction anglaise, ce qui fait de ma traduction une traduction « indirecte ». Après avoir comparé l’original à sa traduction anglaise et après avoir constaté ces écarts, je me suis demandé si je devais intégrer certains aspects de l’original en français ou non. Par exemple, les fautes occasionnelles permettent au public cible de mieux cerner le personnage de la maman, qui malgré son anglais bancal, essaie de communiquer avec sa fille, en rassemblant, comme l’auteurice le dit si bien elle-même, ce que l’une sait de l’anglais et l’autre du coréen. Ainsi, j’ai hésité à reproduire ces fautes en français comme en remplaçant « bien sûr » par « bien sûre » ou « japonais » par « japonnais ». J’ai cependant choisi de rester fidèle aux décisions de l’auteurice de corriger ces erreurs.

Outre les fautes occasionnelles, il a également fallu que je fasse attention au style rédactionnel de la maman, qui écrit dans un style enfantin. Car, comme l’auteurice l’explique, elle s’adresse « à un enfant qui reste un enfant ». C’est pourquoi je me suis également limitée à un vocabulaire et à des constructions de phrases simples.

En conclusion, cette comparaison m’a permis de constater les choix traductifs de l’auteurice et de me pencher sur les stratégies à mettre en place dans ma propre traduction. Il me semblait en effet judicieux de prendre en compte les micro-changements opérés – consciemment ou inconsciemment – par l’auteurice qui peuvent, au fur et à mesure, influencer la perception des lecteur.rice.s du personnage central de la maman, dont la voix se fait

entendre grâce à l'intervention de l'autrice. Bien que cette section soit consacrée à l'observation de certains choix traductifs, il ne s'agit nullement d'une critique de la traduction réalisée par E. J. Koh car dans l'ensemble, l'autrice a fourni un merveilleux travail qui transmettait finement et fidèlement les sentiments déchirants de sa maman.

IV. Conclusion

En découvrant ce livre pour la première fois voilà presque deux ans, je n'avais pas réalisé l'ampleur et la difficulté de la tâche qui m'attendait. À l'heure de l'achèvement de ce travail de longue haleine, il est temps de dresser le bilan de cette expérience. Tout au long de la réalisation de ce mémoire, je me suis heurtée à une multitude d'obstacles : ambiguïtés, style rédactionnel peu naturel, traduction littéraire, différences culturelles et linguistiques... Pour surmonter ces obstacles, j'ai dû faire appel à toutes mes aptitudes en matière de recherches, de traduction et de créativité. Les grandes leçons que j'ai tirées de cette expérience sont multiples : l'importance d'une démarche structurée, l'équilibre entre fidélité au texte source et respect de la langue cible, la nécessité de gagner en fluidité et en idiomatisme, etc. Ainsi, j'ai appris à orienter mes choix en fonction du public cible et à me détacher du texte source pour insuffler le plus possible de fluidité dans ma traduction. À ma grande surprise, le commentaire traductologique, que je redoutais tant et dont je ne me sentais certainement pas capable, n'a pas été le plus problématique. La traduction, quant à elle, m'a donné plus de fil à retordre. Même après m'y être dévouée corps et âme pendant d'innombrables heures, je suis toujours sceptique face à la traduction de certains passages.

Ce mémoire m'a en outre permis de découvrir des facettes de ma propre pratique de la traduction. Ainsi, j'ai appris à surmonter mon problème de fidélité abusive et à gagner en fluidité. Au regard du récit très personnel et de la place prédominante de l'héritage culturel de l'autrice, j'éprouvais de nombreuses incertitudes et je craignais de trahir la pensée de l'autrice, ce qui se reflétait dans les nombreux calques lexicaux et syntaxiques dans le premier jet de ma traduction. Grâce aux conseils avisés de mes (co)promotrices, je crois avoir réussi à vaincre cette angoisse et à me détacher un peu plus du texte source.

Sur le plan personnel, j'ai également tiré quelques leçons de la réalisation de ce mémoire. Perfectionniste de nature, je reste à ce jour insatisfaite de certains choix que j'ai opérés. Je me trouve souvent en pleine réflexion sur la manière dont j'aurais encore pu améliorer ma traduction ou sous quels autres angles j'aurais pu aborder mon commentaire traductologique. À travers les tribulations de ce mémoire, j'ai cependant appris à avancer, à ne pas reculer devant la difficulté et à ne pas autant me torturer l'esprit. Bien que je ne considère aucunement ma traduction comme parfaite, je suis cependant convaincue qu'elle représente un point de départ satisfaisant pour une réflexion traductologique.

En fin de compte, je ressors de cette entreprise herculéenne qu'est le mémoire plus confiante en mes aptitudes, que ce soit en matière de traduction ou de commentaire. Grâce à mes efforts et à ma persévérance, j'ai réussi à achever un travail que je ne me croyais pas capable d'accomplir au début du Master. Malgré ma relation amour-haine avec l'œuvre d'E. J. Koh, j'éprouve beaucoup de satisfaction d'avoir eu l'occasion de travailler sur un texte de mon choix et d'avoir pu mettre en pratique mes connaissances de la langue et de la culture coréennes. In fine, le mémoire représente en quelque sorte l'apogée de cinq années d'études universitaires. C'est la raison pour laquelle je souhaitais non seulement me consacrer à un sujet qui me tient à cœur, en partageant une culture qui m'est chère et dont j'étudie la langue depuis plusieurs années, mais je souhaitais également intégrer dans mon commentaire certains aspects de quelques-uns de mes cours préférés que j'ai suivis à l'université et qui ont éveillé mon intérêt (linguistique contrastive, analyse textuelle, civilisation, traduction littéraire, entre autres).

Finalement, la rédaction de ce mémoire m'a permis de saisir les enjeux majeurs liés à la traduction littéraire et m'a plus que jamais laissée admirative du travail des traducteur.rice.s littéraires, d'autant plus après avoir passé à plusieurs reprises de nombreuses heures sur la traduction d'un seul mot. Je tenais à conclure ce mémoire par une citation du philosophe français Jacques Derrida qui m'a suivie tout le long de mes études et qui m'a apporté du réconfort lors des heures les plus sombres de mon mémoire.

« La traduction est à la fois impossible et nécessaire. »

Jacques Derrida, 1985

V. Bibliographie

TEXTE SOURCE

KOH, E. J. (2020). *The Magical Language of Others: A Memoir*. Portland: Tin House Books.

OUVRAGES

BALLARD, M. (2003). *Versus : la version réfléchie. Volume I : Repérages et paramètres*. Paris : Éditions Ophrys.

COUSER, G. T. (2011). *Memoir: An Introduction*. New York: Oxford University Press.

GRUTMAN, R. (1997). *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Montréal : Fidès – CÉTUQ.

KUSSMAUL, P. (1995). *Training the Translator*. Amsterdam; Philadelphia: John Benjamins Publishing Co.

RAK, J. (2013). *Boom!: Manufacturing Memoir for the Popular Market*. Waterloo: Wilfrid Laurier University Press.

REISS, K., & VERMEER, H. J. (2014). *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. London; New York: Routledge.

RIEU, J. (1995). *L'Esthétique de Du Bellay*. Paris : Sedes.

SCHLEIERMACHER, F. (1999). *Des différentes méthodes du traduire*. (Berman, A., & Berner, C., Trad.). Paris : Seuil, coll. Essais.

TEWARI, N., & ALVAREZ, A. N. (Eds.). (2008). *Asian American Psychology: Current Perspectives* (1st ed.). New York: Psychology Press.

VENUTI, L. (2002). *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. London: Routledge.

VENUTI, L. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London; New York: Routledge.

YOON, A. S., MOON, S. S., & SON, H. (Eds.). (2021). *Understanding Korean Americans' Mental Health: A Guide to Culturally Competent Practices, Program Developments, and Policies (Korean Communities across the World)*. Lanham: Lexington Books.

ARTICLES DE REVUES ET CHAPITRES D'OUVRAGES

- ALMQVIST, E. N. D. (2020). « Reflections on Memoir as a New Genre ». *Irish University Review*, 50(1), pp. 153–163. <https://doi.org/10.3366/iur.2020.0442>, consulté le 20 mai 2022.
- ASSIS ROSA, A., PIĘTA, H., & BUENO MAIA, R. (2017). « Theoretical, Methodological and Terminological Issues regarding Indirect Translation: An overview ». *Translation Studies*, 10(2), pp. 113–132. <https://doi.org/10.1080/14781700.2017.1285247>, consulté le 10 juin 2022.
- BAKER, M. (2000). « Towards a Methodology for Investigating the Style of a Literary Translator ». *Target*, 12(2), pp. 241–266. <https://doi.org/10.1075/target.12.2.04bak>, consulté le 13 mai 2022.
- BALLARD, M. (2005). « La Lecture Des Désignateurs de Référénts Culturels ». *Revista Babilônia*, pp. 15–29. https://recil.ensinolusofona.pt/bitstream/10437/414/1/ensaios_michel.pdf, consulté le 2 juin 2022.
- BARTHES, R. (1968). « L'effet de réel ». *Communications*, 11(1), pp. 84–89. <https://doi.org/10.3406/comm.1968.1158>, consulté le 8 juin 2022.
- BRACOPS, M. (1991). « "Les gitans désintégrés". Bilinguisme ou alinguisme ? » *Equivalences*, 20(1), pp. 85–96. <https://doi.org/10.3406/equiv.1991.1138>, consulté le 18 mai 2022.
- BUYSSE, L. (2017). « Question tags in translation. An Investigation into the Translatability of English Question Tags into Dutch ». *Languages in Contrast*, 17(2), pp. 157–182. <https://doi.org/10.1075/lic.17.2.01buy>, consulté le 10 juin 2022.
- CHOI, M., & JUTTET, J.-N. (Mars 2012). « Promenade à travers la littérature coréenne ». *Revue des Deux Mondes*, pp. 150–159. <http://www.jstor.org/stable/44194578>, consulté le 6 juin 2022.
- COLLINS, H. (2013). « Le plurilinguisme dans *The Professor* de Charlotte Brontë : entre fascination et neutralisation de l'altérité ». *Cahiers victoriens et édouardiens*, 78 Automne. <https://doi.org/10.4000/cve.818>, consulté le 8 juin 2022.
- DARBELNET, J. (1970). « Traduction littérale ou traduction libre ? » *Meta*, 15(2), pp. 88–94. <https://doi.org/10.7202/002478ar>, consulté le 4 juin 2022.

- DENTI, C. (2017). « L'hétérolinguisme ou penser autrement la traduction ». *Meta*, 62(3), pp. 521–537. <https://doi.org/10.7202/1043946ar>, consulté le 5 juin 2022.
- GOURNAY, L. (2013). « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive ». *Éla. Études de linguistique appliquée*, 172(4), pp. 397–413. <https://doi.org/10.3917/ela.172.0397>, consulté le 4 juin 2022.
- GOUANVIC, J.-M. (1998). « Les enjeux de la traduction dans le champ littéraire ». *Palimpsestes*, 11, pp. 95–106. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1531>, consulté le 13 mai 2022.
- GRIT, D. (1997). « De vertaling van realia ». *Filter*, 4(4), pp. 42–48. <https://vertaalverhaal.nl/wp-content/uploads/2015/06/De-vertaling-van-realiam-Diederik-Grit.pdf>, consulté le 2 juin 2022.
- JEANMAIRE, G. (2015). « Le traducteur littéraire face aux realia coréennes ». *Foreign Language Education Research*, 18, pp. 53–73.
- JEANNELLE, J.-L. (2020). « Mémoires, un genre obligé ? » *CONTEXTES*, 29. <https://doi.org/10.4000/contextes.9642>, consulté le 16 mai 2022.
- LADMIRAL, J.-R. (2004). « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles ». *Palimpsestes*, 16, pp. 15–30. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1587>, consulté le 4 juin 2022.
- LAHUSEN, C. (2019). « Memoirs ». In Wagner-Egelhaaf, M. (Ed.). *Handbook of Autobiography / Autofiction*. Berlin; Boston: De Gruyter, pp. 626–635. <https://doi.org/10.1515/9783110279818-079>, consulté le 16 mai 2022.
- LEDERER, M. (2016). « Interpréter pour traduire – La Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) ». *Équivalences*, 43(1), pp. 5–30. <https://doi.org/10.3406/equiv.2016.1479>, consulté le 12 mai 2022.
- LUCCHINI, S. (2000). « Le semi-linguisme: discussion d'un concept et perspectives ». In Sterck-Spinette, A., Renard, M.-F., Barbalato, B., Vanvolsem, S., & Lucchini, S. (Eds.). *Passions italiennes. Pour André Sempoux*. Bruxelles : Emile Van Balberghe, pp. 79–104.
- NORD, C. (2010). « Functionalist Approaches ». *Handbook of Translation Studies*, 1, pp. 120–128. <https://doi.org/10.1075/hts.1.fun1>, consulté le 17 mai 2022.

- PALOPOSKI, O. (2011). « Domestication and foreignization ». In Gambier, Y., & Van Doorslaer, L. (Eds.). *Handbook of translation studies (Volume 2)*. Amsterdam; Philadelphia: John Benjamins Publishing, pp. 40–42.
- REISS, K. (1981). « Type, Kind and Individuality of Text: Decision Making in Translation ». In Venuti, L. (Ed.). *The Translation Studies Reader*. London: Routledge, pp. 168–179.
- ROBINSON, D. (2017). « What Kind of Literature is a Literary Translation? » *Target*, 29(3), pp. 440–463. <https://doi.org/10.1075/target.16064.rob>, consulté le 12 mai 2022.
- TYMOCZKO, M. (2006). « Reconceptualizing Translation Theory. Integrating Non-Western Thought about Translation ». In Hermans, T. (Ed.). *Translating Others (Volume 1)*. Manchester: St. Jerome Publishing, pp. 13–32.
- WOODSWORTH, J. (1988). « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(1), pp. 115–125. <https://doi.org/10.7202/037008ar>, consulté le 13 mai 2022.
- YILMAZ, S. (2016). « La problématique d'équivalence stylistique dans la traduction littéraire : la traduction en turc d'un roman d'Émile Zola ». *Équivalences*, 43(1), pp. 139–166. <https://doi.org/10.3406/equiv.2016.1483>, consulté le 17 mai 2022.
- YIM, E. (2018). « Les migrations de la Corée contemporaine : état(s) et diaspora(s) ». *Pouvoirs*, 167(4), pp. 121–132. <https://doi.org/10.3917/pouv.167.0121>, consulté le 14 mai 2022.

SITES INTERNET ET ARTICLES EN LIGNE

- « About Tin House ». <https://tinhouse.com/about-tin-house/>, consulté le 14 mai 2022.
- « anacoluthie ». https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_catlog_a&page=93AlihiETyIs.html, consulté le 20 juillet 2022.
- BAE, H. (2020, 4 mars). « E.J. Koh and the Pursuit of Translation ». *Asian American Writers' Workshop*. <https://aaww.org/e-j-koh-pursuit-of-translation/>, consulté le 10 avril 2022.
- « E. J. Koh ». <https://www.poetryfoundation.org/poets/e-j-koh>, consulté le 16 avril 2022.
- « E. J. Koh ». <https://tinhouse.com/author/e-j-koh/>, consulté le 16 avril 2022.

LARMER, B. (2017, 2 février). « The Parachute Generation ». *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2017/02/02/magazine/the-parachute-generation.html>, consulté le 20 avril 2022.

ONISHI, N. (2008, 8 juin). « For English Studies, Koreans Say Goodbye to Dad ». *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2008/06/08/world/asia/08geese.html>, consulté le 20 avril 2022.

« Santoki ». <https://www.mamalisa.com/?t=es&p=4892>, consulté le 8 juin 2022.

« tirets (fonctions) ». https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-eng.html?lang=eng&lettr=indx_catlog_t&page=9_IYe0w6uRso.html, consulté le 4 juin 2022.

VIDÉOS

JUTTET, J.-N. (2004, 11 décembre). *La transcription des noms coréens est un problème français*. [Vidéo]. Centre d'études sur la langue et la civilisation françaises et coréennes. <http://www-igm.univ-mlv.fr/~joonseo/programme1.htm>.

DICTIONNAIRES ET OUTILS

Cambridge dictionary online : <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/>

Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO) : <https://crisco2.unicaen.fr/des/>

Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) : <https://www.cnrtl.fr/>

Cours de Madame Marie Herbillon: Cours de linguistique contrastive anglais-français, ULiège, Master 1 de Traduction, Année académique de 2020-2021.

Le Petit Robert via le Dikke Van Dale en ligne (accès via ULiège) : <https://pakket67.vandale.nl/?dictionaryId=gnf>

Wordreference : <https://www.wordreference.com/>